

**Avis aux mères qui veulent nourrir leurs enfants.**

**Contributors**

Le Rebours, Marie-Angélique Anel, 1731-1821  
Koninklijke Bibliotheek (Netherlands)

**Publication/Creation**

A Paris : Chez P.F. Didot, le jeune ..., M. DCC. LXX. [1770]

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/qwj5dpge>

**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

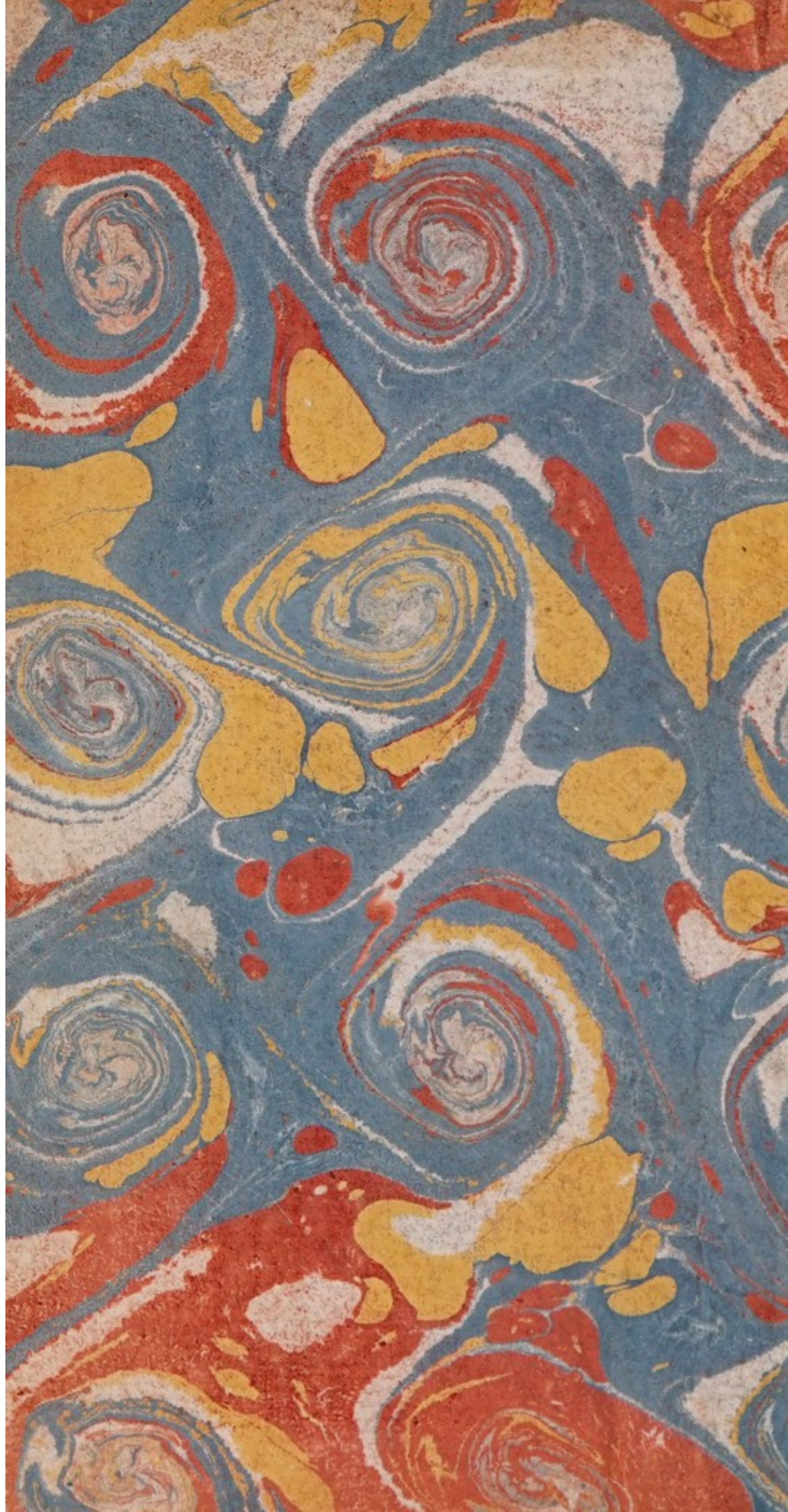
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>













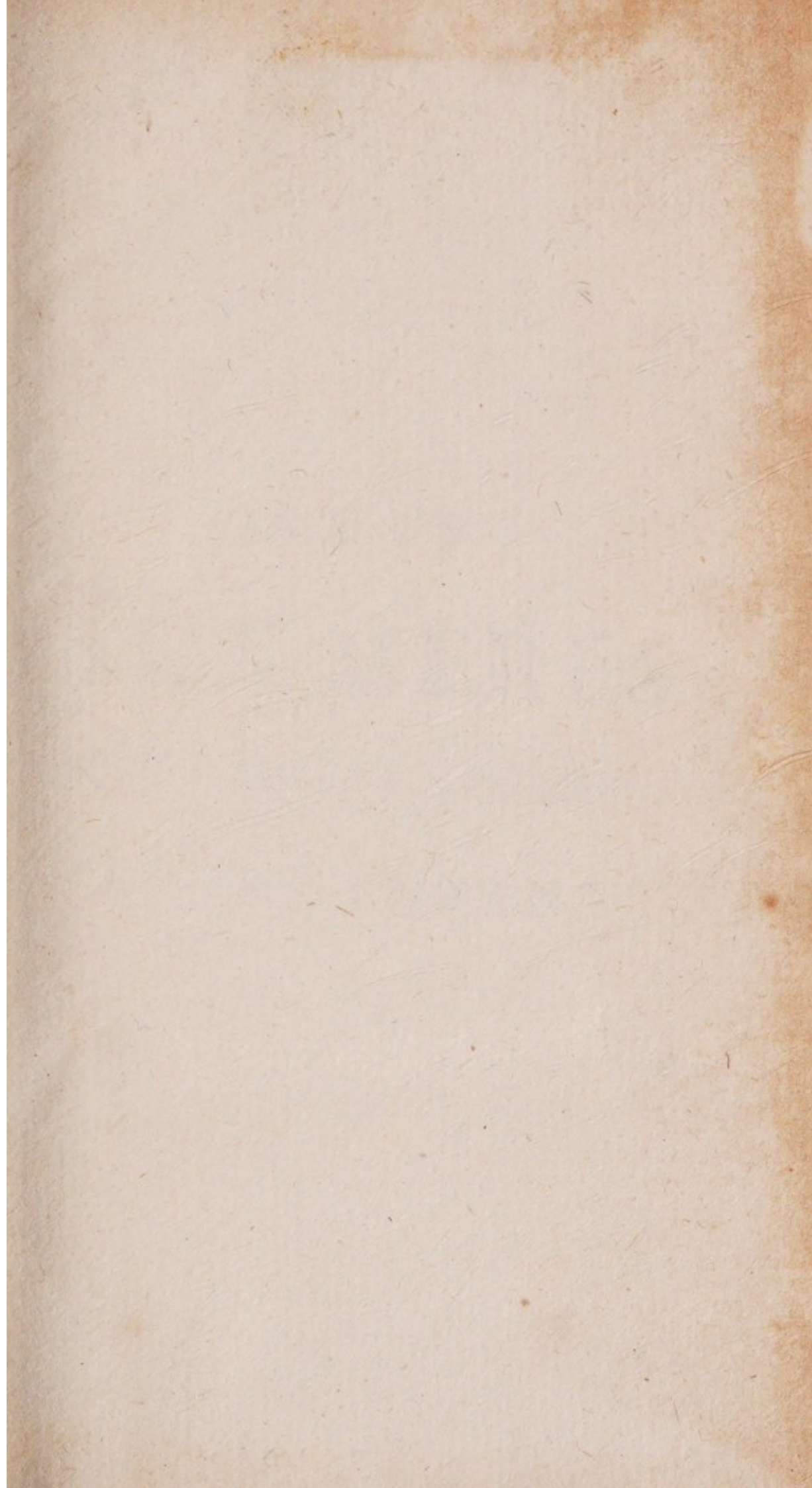
57,454 / A  
TV. C. 54

J. XXXV

18/8

ANEL LE REBOURS,  
C

m.A.A.







A V I S

AUX MÈRES

*QUI VEULENT NOURRIR*

LEURS ENFANS.



A V I S

AUX MEMBRES

DU VERTICIL VERTICIL

LEURS ENFANTS

42600

A V I S  
AUX MÈRES  
QUI VEULENT NOURRIR  
LEURS ENFANS.

Seconde Édition , revue & considé-  
rablement augmentée.

*PAR Madame L. R.*

---

A l'amour maternel la nature confie  
Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.

*M. de Saint Lambert , Poëme des Saisons ,  
Chant du Printems.*

---



A P A R I S.

Chez P. F. DIDOT , le jeune , Libraire ,  
Quai des Augustins.

---

M. DCC. LXX.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

Verwijderd  
K. B.

Koninklijke  
Bibliotheek







A

*MADAME LA MARQUISE*  
*D'ESTAMPES.*

*MADAME,*

*LORSQUE* vous portiez  
dans votre sein l'enfant qui  
vous fait à présent goûter  
le plaisir d'être une vraie  
mère , vous me fîtes part  
du desir que vous aviez de

a iij



vj      ÉPITRE

*le nourrir vous-même. J'ap-  
plaudis à votre dessein ;  
& j'ai été assez heureuse  
pour vous être utile dans  
les commencemens de vo-  
tre louable entreprise. Vous  
voulez bien aujourd'hui me  
permettre de vous offrir  
l'Avis aux Mères qui veu-  
lent nourrir leurs Enfans.  
Je sens , Madame , tout  
le prix de votre complai-  
sance. Cet ouvrage est des-  
tiné à encourager les mères  
à suivre votre exemple , &*

## DÉDICATOIRE. vij

à leur indiquer des moyens sûrs & faciles de se ménager tous les avantages de la nourriture naturelle. La bonne santé dont vous jouissez ; celle de votre aimable enfant ; le plaisir que vous prenez à l'élever vous même , & la facilité avec laquelle vous remplissez les détails d'une occupation si intéressante , feront sûrement ambitionner, aux mères sensibles , de vous imiter , de mériter & d'obtenir




*comme vous le suffrage &  
l'estime des personnes sen-  
sées & honnêtes.*

*Je suis avec un respec-  
tueux attachement,*

**MADAME,**

*Votre très-humble & très obéissante  
servante, ANEL LE REBOURS.*



## *AVERTISSEMENT.*

CE sont les difficultés qu'ont essuyées quelques femmes , en commençant à nourrir , qui m'ont déterminée à écrire sur cette matière intéressante. On verra qu'il est aisé d'éviter ces difficultés , qu'en s'y prenant bien , le succès est sûr & que l'on ne souffre point. Si les femmes, qui liront cet écrit, veulent en tirer quelque utilité , il faut qu'elles le lisent plusieurs fois , & qu'elles en saisissent bien le plan , sans quoi il ne leur servira à rien.



## x AVERTISSEMENT.

J'ai remarqué qu'en général on lit trop légèrement les ouvrages dont on veut pratiquer les maximes. Pour ceux de pur agrément, une lecture suffit ; mais on ne peut tirer aucun parti d'un ouvrage sérieux que lorsqu'on le connoît bien. Une première lecture ne fait que satisfaire la curiosité ; on comprend & on juge à la seconde, & on retient quelque chose à la troisième.

Plusieurs femmes ont été très-contentes de la première Édition de cet écrit, & n'en ont tiré aucune utilité ; parce qu'elles l'avoient prêté à leurs Gardes dans le tems même



## AVERTISSEMENT. xj

qu'elles auroient eu besoin de le consulter. Les Gardes ne rendoient l'écrit que lorsqu'il n'étoit plus tems d'y avoir recours, & ces femmes ont éprouvé des difficultés que, de leur aveu, elles auroient pu surmonter aisément, si elles avoient jeté les yeux sur l'écrit dans tous les cas qui les avoient embarrassées.

Il est étonnant que l'on soit obligé d'écrire pour indiquer la meilleure manière de réussir à nourrir. C'est une chose si naturelle & si aisée, que, si les mères étoient livrées à elles-mêmes, aux seules indications de la nature, & sur-tout



## xij AVERTISSEMENT.

sans conseils & sans système, elles réussiroient sans peine & sans douleur. C'est donc moins pour dire ce qu'il faut faire dans les commencemens que pour avertir de ce qu'il faut éviter, que j'écris.

J'ai observé les causes des difficultés qu'ont éprouvées plusieurs mères en voulant remplir le devoir si louable d'allaiter leurs enfans. C'est l'intérêt que je prends à ces dignes mères, à celles qui voudront les imiter, & aux enfans, qui m'engage à publier mes observations & le résultat de mon expérience. J'ai moi-même été victime, jusqu'à un certain



AVERTISSEMENT. xiiij  
point , des mauvais conseils &  
des préjugés. J'aurois eu bien  
de la peine de moins à ma pre-  
mière nourriture, si j'eusse été  
seule avec mon enfant, ou que  
j'eusse sçû ce que je vais com-  
muniquer. Je n'ai pas la sçien-  
ce des Médecins, mais j'ai l'ex-  
périence pratique. Je ne dirai  
rien dont je ne sois sûre. J'aime  
mieux ne pas dire tout ce qui  
est relatif à la première éduca-  
tion des enfans que de risquer  
d'induire quelqu'un en erreur.

Beaucoup de femmes sça-  
vent aussi bien que moi une  
partie des choses que je vais  
dire ; mais comme toutes ne  
les sçavent pas, je n'ai pas cru



xiv AVERTISSEMENT.

devoir omettre les petits détails qui pourroient être utiles à celles qui ne sont pas encore au fait des enfans , & qui voudroient prendre le soin de les gouverner elles-mêmes. J'espère que l'on aura quelque confiance dans mon ouvrage , quand on sçaura qu'aucun intérêt particulier ne me détermine à le publier , & que je ne desire cette confiance que parce que je suis persuadée qu'elle contribuera à épargner bien des peines aux bonnes mères. Je me propose de les délivrer , par mon travail , de toutes les inquiétudes qui les tourmentent , lorsqu'on livre



## AVERTISSEMENT. xv

leurs enfans à des mains étrangères, & je voudrois soustraire les nouveaux nés aux dangers, presque inévitables, auxquels ils sont exposés dès qu'ils sont séparés de celles qui les mettent au monde.

Je vois, avec plaisir, que la plupart des mères désirent de pouvoir nourrir leurs enfans; qu'elles ne les livrent à des étrangères que par un funeste effet de l'usage & des préjugés, que plusieurs, malgré les oppositions sans nombre qu'elles ont à combattre, savent braver toutes les difficultés, & méritent par-là le titre de vraies mères, en dépit du parti op-



## xvj AVERTISSEMENT.

posant; car la nourriture naturelle a un parti contre elle comme toutes les pratiques utiles.

Lorsque je donnai au Public la première Edition de mon Ouvrage, j'ignorois la cause la plus forte des difficultés qu'on éprouve en voulant nourrir ses enfans. Je ne supposois pas qu'il y eût des ames assez inhumaines pour abuser de la confiance & de la crédulité des mères sans expérience; & je croyois que, quand on sçauroit que c'est de commencer à donner à téter le premier jour que dépend le succès, tout iroit bien; mais j'ai eu occasion de voir souvent depuis des effets



**AVERTISSEMENT.** xvij  
cruels de la cabale & de la  
fausseté. J'en rapporterai quel-  
ques traits dans cet Ouvrage ,  
afin que l'on comprenne com-  
bien il est essentiel de se for-  
mer son plan à soi-même , &  
ensuite de ne consulter , de  
n'écouter qui que ce soit , &  
sur-tout afin qu'on prenne la ré-  
solution ferme de ne point se  
laisser gouverner aveuglément.

Il faut convenir qu'il seroit  
fâcheux pour les Gardes que  
toutes les femmes se missent à  
nourrir leurs enfans ; parce  
qu'au bout d'une semaine ou  
deux , tout au plus , on pour-  
roit se passer d'elles , & que les  
femmes n'accoucheroient pas



## xviiij AVERTISSEMENT.

si souvent. Les mêmes inconvéniens subsistent pour les Accoucheurs , mais je suis bien éloignée de penser qu'il y en ait beaucoup parmi eux qui soient aussi inhumains que les Gardes. On voit aisément la cause des oppositions à la nourriture naturelle de la part de celles-ci. Leurs oppositions sont d'autant plus dangereuses qu'elles n'en conviennent pas, qu'elles portent quelquefois la fausseté jusqu'à paroître favorables au dessein des mères. Cette manœuvre a été fatale à plusieurs femmes qui avoient consulté leurs Gardes sur leur projet de nourrir.



## AVERTISSEMENT. xix

On auroit dû faire la réflexion que , la nourriture naturelle n'étant point dans la routine ordinaire dans les Villes , les Gardes n'étoient point au fait , qu'elles s'opposeroient à tout , ou voudroient décider sur tout. Elles sont toujours les maîtresses de la maison où elles sont. Quand la Dame est au lit , elle dit , *je voudrois* ; & la Garde dit , *je veux , ou je ne veux pas*. D'après cela le succès dépend d'elle. Il est en son pouvoir de persuader à une femme qu'elle n'a pas de lait en le lui détournant , ou de lui laisser engorger le sein en empêchant que l'enfant ne tète



## xx AVERTISSEMENT.

souvent, & en lui faisant prendre d'autre nourriture que le lait de la mère. Si elle est de bonne foi, ce qui n'est pas aisé à sçavoir, elle peut tout faire manquer en faisant par ignorance des choses qui nuisent. Les Gardes ne veulent jamais avoir l'air d'ignorer quoi que ce soit. Ce que je dis d'elles n'a pas pour objet de leur nuire; je voudrois seulement empêcher qu'elles ne nuisent elles-mêmes, & les engager à s'instruire & à être un peu moins décisionnaires. Il peut s'en trouver qui n'aient pas les défauts dont je parle ici; mais, comme elles sont rares & difficiles à connoître, il



AVERTISSEMENT. xxj  
est essentiel que la mère se mette à portée de juger par elle-même de ce qu'il faut faire ou éviter. J'en présente les moyens, & je soutiens que les femmes qui se gouverneront exactement d'après le plan que je donne, réussiront dès le premier jour sans souffrir ; que si elles éprouvent quelques difficultés, ce sera faute d'avoir exécuté exactement ce qui est indiqué dans cet ouvrage, ou pour s'être laissé tromper sur quelque point.

Je dois prévenir ici que je répète exprès, dans le cours de mon ouvrage, des détails que je crois nécessaires pour



## xxij AVERTISSEMENT.

bien mettre les femmes qui voudront nourrir en état de se conduire elles-mêmes. Il faut rappeler souvent les vérités utiles , sur - tout lorsqu'elles doivent remplacer des préjugés dangereux & des routines aveugles. Les personnes les plus au fait de la nourriture naturelle , & les mieux intentionnées , ne pourroient être sûres du succès des femmes qu'elles gouverneroient , si celles-ci ne voyoient elles mêmes ce qu'elles doivent faire. Il faudroit rester assidûment nuit & jour auprès de celles qui seroient incertaines de la marche , toute simple qu'elle



**AVERTISSEMENT.** xxiiij  
est, que l'on doit tenir en nour-  
rissant. L'effet des bons con-  
seils peut être détruit en peu  
de tems pendant l'absence de  
la personne qui les auroit don-  
nés. J'ai éprouvé ces désagré-  
mens avec plusieurs femmes  
de mes amies qui m'avoient  
priée de les aller voir pendant  
leurs couches , & chez les-  
quelles le vif intérêt que je  
prends à la nourriture mater-  
nelle , me portoit avec zèle.  
Ainsi , ne pouvant être assi-  
dûment auprès d'une femme  
qui nourrit , ma présence mo-  
mentanée lui feroit fort inu-  
tile , si elle ne se mettoit pas  
bien dans la tête ce qu'elle



## xxiv AVERTISSEMENT.

doit faire pour le succès de son entreprise. On ne fait bien que ce que l'on sçait bien faire soi-même. Je ne peux donc trop exhorter les femmes qui voudront nourrir leurs enfans , à se mettre en état de se passer de toute espèce de conseils.

Il y a un Accoucheur , en réputation , qui a causé bien des maux à plusieurs femmes de nom , qu'il a voulu diriger. L'une d'elles a souffert assez pour renoncer à son entreprise. Elle n'avoit commencé que le troisième jour de son accouchement , conformément à la décision de cet Accoucheur. Une autre n'a réussi qu'après  
bien.



## AVERTISSEMENT. xxv

bien des peines. Une autre a eu des abcès au sein par l'engorgement du lait, quoiqu'il lui eût dit, quelques jours avant, qu'elle n'avoit point de lait. J'étois affligée que sa maladresse fut si funeste aux femmes qui le consultoient. Mais, lorsque j'ai sçu qu'il racontoit lui-même, dans les maisons, les accidens de ces Dames comme une suite nécessaire de l'entreprise de nourrir, & sans doute pour effrayer les esprits, je me suis promis d'en parler, afin que l'on se garantisse de pareils hommes.

On verra, dans l'Ouvrage,



## xxvj AVERTISSEMENT.

que l'exemple de ces accidens ne doit point décourager , puisqu'ils n'arrivent jamais que par la faute de quelqu'un , & qu'il est très-aisé de les éviter. Il ne faut pas conclure qu'une chose n'est pas avantageuse , parce qu'elle n'a pas toujours réussi , sur-tout lorsqu'on aperçoit qu'on n'a pas fait ce qu'on auroit dû faire.

Mon Ecrit auroit eu plus d'ordre , s'il eût commencé par l'article où je parle des avantages de nourrir soi-même ses enfans , & des inconvéniens qu'on évite par-là. Mais, comme mon premier & principal objet a été d'épar-



## AVERTISSEMENT. xxvij

gner aux femmes , qui sont dans l'intention de nourrir , les douleurs & les embarras que plusieurs d'entre elles pourroient essuyer faute de sçavoir par elles-mêmes ce qu'il faut faire , j'ai préféré de commencer par l'article qui leur est le plus nécessaire & qui peut les encourager.

Malgré toutes les oppositions que l'on rencontre à nourrir ses enfans, il y a beaucoup de Dames qui se livrent à ce devoir avec plaisir , qui obtiennent le plus heureux succès, & dont les enfans font la félicité. J'ai eu la satisfaction de voir que la première Édi-  
b ij



## xxviii AVERTISSEMENT.

tion de mon écrit a été utile à plusieurs personnes , & que les Médecins en ont été contents. Quelques-uns d'entre eux m'ont engagée à donner au Public les nouvelles observations que les circonstances m'ont mise à portée de faire. M. Tiffot , Auteur de plusieurs Ouvrages remplis d'excellentes & utiles observations , m'a fait l'honneur de m'écrire une lettre qu'il me permet d'insérer ici ; & je le fais moins à cause des choses obligeantes qu'il veut bien me dire , que parce qu'elle est faite pour augmenter la confiance du Public dans mes observa-

**AVERTISSEMENT.** xxix  
tions. Je rapporterai aussi à la  
fin de cet Ouvrage quelques  
morceaux d'un écrit relatif à  
la matière dont je m'occupe,  
& qui est tombé par hasard  
entre mes mains depuis peu de  
tems. Cet écrit est de M. Mi-  
chel Bermingham.





---

*Lettre de M. Tissot , Mé-  
decin à Lausanne , à  
l'Auteur de l'Avis aux  
Mères , &c.*

Lausanne, 22 Novembre 1767.

„ J'AI reçu , Madame , avec  
„ bien de la reconnoissance ,  
„ & lu avec bien du plaisir vos  
„ excellens *Avis aux Mères qui*  
„ *veulent nourrir.* Ils ne renfer-  
„ ment pas un précepte qui ne  
„ soit fondé en raison , & dont  
„ un grand nombre d'obser-  
„ vations ne m'ait prouvé l'u-  
„ tilité ; je ne connois pas



DE M. TISSOT. xxxj

» d'ouvrage qui puisse faire  
» autant de bien ; & il en  
» fera d'autant plus qu'étant  
» l'ouvrage d'une femme res-  
» pectable , qui ne dit que ce  
» qu'elle a fait & ce qu'elle a  
» vu , on lui donnera une  
» confiance qu'on a rarement  
» pour les ouvrages des Mé-  
» decins. M. de Fourcroy ,  
» célèbre parmi vos hommes  
» de lettres , & établi actuel-  
» lement à Clermont en Beau-  
» voisins , m'avoit demandé ,  
» depuis peu , des directions  
» pour un fils nouveau né que  
» Madame nourrit , & qu'il  
» veut élever dans la bonne  
» méthode ; pour toute direc-



xxxij LETTRE, &c.

„ tion je viens de lui conseil-  
„ ler de vous lire ; & c'est la  
„ meilleure que je puisse lui  
„ donner. Vous avez rendu un  
„ service à l'humanité en écri-  
„ vant. Toutes les personnes  
„ sensées en jugeront ainsi :  
„ mais personne ne le sentira  
„ plus vivement que moi ; re-  
„ cevez en l'assurance , & celle  
„ de, &c. „





*LA Faculté de Médecine de  
Paris ayant nommé MM.  
BERNARD , DUBOURG ,  
GENTIL , D'ARCET pour  
examiner l'Avis aux Mères  
qui veulent nourrir, &c, ils  
en ont fait le rapport suivant:*

*Monsieur le Doyen & Messieurs ,*

**N**OUS avons lu un Ouvrage qui a  
pour titre : *Avis aux Mères qui ven-  
lent nourrir* , dont Madame Le Re-  
bours , qui en est Auteur , se propose  
de donner une nouvelle Edition ;  
Nous y avons porté toute l'attention  
que mérite la confiance que la Facul-  
té a bien voulu avoir en Nous , en le  
soumettant à Notre examen. Tous  
les principes qu'il contient sont con-



formes à la plus saine Physiologie. Dans tous les tems les Médecins ont recommandé aux mères de nourrir elles-mêmes leurs enfans ; nos Ecoles ont cent fois publié les avantages qui en résultent pour les unes & pour les autres : mais Madame Le Rebours est peut-être la première qui ait prouvé par des raisons claires & évidentes qu'il faut qu'une mère donne à téter au nouveau né le plutôt possible après sa naissance. Elle se débarrasse par-là d'une liqueur qui pourroit devenir aussi pernicieuse pour elle qu'elle est salutaire à celui pour lequel la nature l'a destinée.

Nous pensons donc qu'il est à souhaiter que cet Ouvrage se répande de plus en plus dans le Public , & que toutes les mères s'y conforment exactement. Par-là elles



s'éviteront bien des maux , & conserveront à l'Etat bien des Sujets , qui sont la victime de la méthode qu'on n'est que trop dans l'usage de suivre.

A Paris ce 20 Janvier 1770, & ont signé , BERNARD , DUBOURG , GENTIL, D'ARCET.

Je certifie la présente copie conforme à l'original que j'ai entre les mains ; ce 27 Janvier 1770 ,

LE THIEULLIER , *Doyen.*

---

*CERTIFICAT de M. le Doyen  
de la Faculté de Médecine de  
Paris.*

LE Samedi , 20 Janvier 1770 , la Faculté de Médecine de Paris , assemblée dans les Ecoles Supérieures , a entendu le rapport de MM. les Commissaires qu'Elle avoit nommés pour



examiner un Manuscrit qui a pour titre : *Avis aux Mères qui veulent nourrir* , par Madame Le Rebours. Cet ouvrage , qui est le fruit de son expérience & de ses observations sur un objet aussi intéressant pour l'humanité , a été regardé unanimement comme très-utile , & propre à encourager la tendresse des mères pour leurs enfans , & à leur communiquer le goût de se livrer à une pratique dont l'Auteur a si bien développé les avantages.

L. P. F. R. LE THIEULLIER, Doyen.





A V I S  
AUX MÈRES  
QUI VEULENT NOURRIR.

---

ARTICLE PREMIER.

*Des Pratiques à observer après  
l'Accouchement, & pendant qu'on  
nourrit.*

LES intestins des nouveaux nés  
sont remplis d'une matière noire que  
l'on appelle *méconium*. Il est essentiel  
pour la santé d'un enfant que cette



matière soit bien évacuée dans les premiers jours de sa naissance. La nature en a préparé les moyens en rendant purgatif le premier lait des mères.

Presque aussi-tôt que les enfans sont nés , avant qu'ils s'endorment , & toutes les fois qu'ils se réveillent , ils cherchent à téter. J'ai fait cette observation sur un assez grand nombre d'enfans , pour être sûre qu'elle est constante. Il faut profiter de cette indication naturelle pour leur donner le sein , fût-ce même pendant la nuit, plutôt pour les purger que pour les nourrir. Lorsque l'on manque le premier moment où les enfans cherchent à téter , on est ordinairement plusieurs heures sans pouvoir leur faire prendre le sein, parce qu'ils ont commencé leur premier somme , qui est quelquefois long. Au contraire ,



QUI VEULENT NOURRIR. 3

lorsqu'ils ont tété dans la première ou la seconde heure après leur naissance, ils cherchent souvent à recommencer. Ces premiers momens passés, le sein s'emplit de lait insensiblement; & plus on tarde à donner à téter, plus on risque de souffrir. Si on laisse prendre aux enfans leur premier sommeil avant que de leur donner à téter, il peut s'écouler douze ou quatorze heures avant qu'ils soient bien éveillés, & qu'on puisse commencer à leur donner le sein. On est exposé dans ce cas à souffrir pendant les premiers jours. Il faut donc profiter des premiers momens puisqu'ils sont si précieux: il est reconnu qu'il y a du lait dans le sein d'une femme aussitôt qu'elle est accouchée; il est essentiel qu'il soit évacué à mesure qu'il monte, afin qu'il ne s'en fasse point d'amas.



Les femmes qui ont beaucoup de lait ont le sein déjà gonflé & tendu douze ou quatorze heures après leur accouchement. Les bouts sortent alors plus difficilement, & l'enfant a de la peine à les prendre. \* Si cette difficulté fait attendre plus tard, le succès n'est plus sûr : si l'on attend au deuxième ou troisième jour, l'enfant ne peut souvent plus prendre le bout ; s'il le prend, ce n'est qu'avec peine, & la mère souffre beaucoup, parce que la peau est très-tendue par la plénitude du sein, & qu'elle est même irritée & enflammée par la fièvre de lait qu'on a eue, & qu'on n'auroit point ou presque point eue.

---

\* Lorsque le sein est plein, le bout ne peut pas entrer assez avant dans la bouche de l'enfant ; il le serre avec ses gencives, & voilà ce qui l'écorche.



si l'on avoit donné à téter dans les premières heures après l'accouchement. Si l'on n'a pas soin de faire détendre promptement le sein par des cataplasmes lorsqu'il est trop plein, le lait s'y arrête, y prend un caractère de corruption & finit par causer des accidens. \* Voilà les causes

---

\* Lorsqu'on a trop laissé emplir le sein, il faut mettre dessus un cataplasme de lait & de mie de pain en attendant qu'on ait de petits chiens pour le vuider, ce qui est le seul moyen sûr & prompt lorsque l'enfant ne peut pas téter facilement. Quand l'enfant ouvre la bouche toute grande après avoir essayé de téter, & qu'il retire sa tête en criant, il n'en faut pas conclure, comme l'on fait ordinairement, qu'il n'a pas faim, mais que le sein est trop plein, & que l'enfant ne peut plus prendre le bout, parce que la peau est tendue; il faut alors tirer promptement beaucoup de lait pour vuider le sein :



qui ont empêché plusieurs femmes de réussir à nourrir. Tout dépend de commencer assez tôt , & de donner souvent à téter dans les premiers jours.

On dit communément que toutes les femmes souffrent des bouts à leur première nourriture , parce qu'il faut que les *cordes* se cassent. Cela n'est point vrai. Ces prétendues cordes ne sont autre chose que de petits vaisseaux qui se rompent lorsqu'il y a irritation par l'amas & le séjour du lait dans le sein. On sent alors un tiraillement pendant que l'enfant tète. Voilà ce que les Nourrices appellent les cordes. Lorsqu'on commence assez-tôt , & que l'on donne assez souvent à téter pour ne pas laisser séjour-

---

ces difficultés n'ont jamais lieu dans les premières heures après l'accouchement.



ner le lait & tendre la peau, l'on ne sent point ces tiraillemens & les bouts ne s'applatissent pas, même à la première nourriture. Il y a beaucoup de Villages où toutes les Payfannes souffrent pendant les premières semaines toutes les fois que l'enfant tète, parce qu'elles sont dans l'usage d'attendre, pour commencer, ce qu'elles appellent *la montée* du lait; c'est-à-dire deux jours. Si personne ne leur démontre la cause de leurs souffrances, il se passera peut-être encore un siècle avant qu'aucune d'elles s'avise de faire autrement que sa voisine. Voilà le sort des gens qui ne sont pas sur la voie d'observer; ils ne connoissent qu'une routine bonne ou mauvaise. On voit par-là qu'il ne faut pas toujours s'en rapporter aux femmes de la campagne sur la ma-



nière la plus aisée de commencer à nourrir. \*

Le liquide qui sort du sein le premier jour après l'accouchement, n'est que de la sérosité propre à purger le nouveau né, comme je l'ai déjà dit. Il prend ensuite de la consistance & devient nourrissant. Comme il n'y a point d'amas de lait dans le sein dans

---

\* Les Enfans seroient incommodés du lait d'une Nourrice, s'ils le prenoient avant que leur méconium fût bien évacué. Le lait de la Nourrice n'étant plus séreux, n'est plus purgatif; il est nourrissant, & par conséquent, entrant dans un estomac trop foible pour lui & rempli encore de ses impuretés, il n'y peut causer que des indigestions. Il est essentiel de distinguer ces deux cas. L'enfant que l'on donne à une Nourrice doit être vingt-quatre heures sans téter; & celui que la mère nourrit doit téter dans les premières heures de sa naissance.



les premières heures de l'accouchement, on ne s'apperçoit pas que l'on en a ; cependant l'enfant tire & il avale : mais comme il remonte plus de lait que l'enfant n'en tire , \* on

---

\* Lorsqu'une femme s'apperçoit , dans les premiers jours de son accouchement , qu'elle a plus de lait que son enfant n'en prend , il seroit très-prudent de sa part d'en faire tirer pour éviter toute tension dans le sein. Une petite bouteille d'Apoticaire , dont on chauffe le cul , & dont on met le goulot sur le mamelon, est fort bonne pour prévenir l'amas du lait , si l'on s'appercevoit que l'enfant ne prît pas tout ; mais ce moyen seroit insuffisant si l'on avoit trop laissé emplir le sein. On se trompe presque toujours sur la quantité de lait qu'il y a dans le sein ; il peut y en avoir de quoi donner à téter pendant une heure de suite sans que la peau soit tendue , & que le sein paroisse plein. Ainsi il est toujours plus prudent & plus aisé de prévenir l'amas du lait que d'attendre qu'il gêne.



s'apperçoit davantage de son existence dans le sein le second jour; le troisieme ou le quatrieme, il y a surabondance, le sein picotte lorsque le lait monte; on en sent le mouvement parce qu'il tend la peau, & beaucoup de femmes concluent que ce n'est que du jour que le lait gonfle le sein, qu'il monte; sans penser qu'il y a du lait des jours qui ont précédé le troisieme & le quatrieme depuis l'accouchement. On croit que le lait monte plus souvent & plus abondamment, parce que celui des jours précédens, n'étant point, ou pas assez évacué, celui qui survient gêne plus que celui du premier jour, qui, ayant assez de place dans le sein, ne tendoit pas la peau & ne se faisoit pas sentir.

C'est de-là qu'on a tiré la conséquence que le lait ne monte que le



QUI VEULENT NOURRIR. II  
troisième jour. Cette erreur n'est point  
étonnante , puisqu'il faut être femme ,  
avoir nourri , & être sur la voie d'ob-  
server pour bien connoître la marche  
du lait. D'après l'opinion où l'on étoit  
qu'il n'y a du lait dans le sein d'une  
femme que le deuxième ou troisième  
jour après son accouchement , on re-  
gardoit cette époque comme le mo-  
ment propre à commencer à donner  
à téter , & voilà le mal.

Le lait , qui séjourne dans le sein ,  
y acquiert une qualité putride , nui-  
sible à la mère & à l'enfant : au lieu  
d'être clair comme le premier jour ,  
il est épais & jaune comme du pus.  
C'est de-là vraisemblablement que  
quelques personnes ont conclu que  
le premier lait est mauvais pour les  
nouveaux nés. Il faut entendre par  
premier lait celui du jour de l'accou-  
chement , & non pas le premier qui



sort du sein quelques jours après.

On doit appercevoir, par tout ce qui vient d'être dit, les motifs qui me font insister sur la nécessité de commencer à donner à téter le jour même de l'accouchement, & de donner souvent pendant le premier mois. \* On doit aussi sentir le danger

---

\* Il est important de sçavoir qu'il ne suffit pas qu'un enfant ait le bout du sein dans la bouche pour qu'il tire du lait, il faut encore qu'une portion du sein y soit. S'il ne tient que le bout, il le presse sans rien tirer, l'irrite & le tourmente. Il est donc essentiel, quand on présente un enfant au sein, 1°. qu'il n'ait aucun vêtement qui gêne les mouvemens de son corps; qu'il n'y ait rien autour de la mère qui empêche l'enfant d'être collé à elle & de la sentir: 2°. qu'il soit tellement à son aise que le bout soit dans le fond de sa bouche, & que ses gencives puissent agir sur le sein même, ce qui ne peut se faire que quand il est flexi-



qu'il y a d'adopter des systèmes qui tendroient à régler les enfans , dès leur naissance , pour les heures de téter. Ce seroit les faire pâtir. En prenant peu de lait à chaque fois , mais en en prenant souvent , leur estomac est moins fatigué que lorsqu'ils en prennent rarement & trop à la fois. Quand ils ont quelques mois , ils s'accoutument tout naturellement à téter moins souvent : il n'est pas si incommode qu'on se l'imagine de donner à téter la nuit. Tout est d'habitude ; on se rendort très-facilement après avoir donné à téter , & l'on dort d'un meilleur sommeil. \* Per-

---

ble & élastique : 3°. il faut que la mère cherche elle-même l'attitude la plus favorable pour que son sein tombe , pour ainsi dire , tout seul dans la bouche de l'enfant.

\* Lorsque l'on n'a personne pour veiller



sonne ne dort mieux que les Nourrices. Lorsqu'on dit aux femmes que de donner à téter la nuit les échauffe, on les trompe : je soutiens au contraire que le lait, qui a passé la nuit dans leur sein, est capable de les agiter, de les échauffer, & qu'il est d'une mauvaise qualité pour les enfans. Point de système ; suivons l'indication de la nature, & tout ira bien.

On doit s'attendre aux plus gran-

---

sur l'enfant la nuit, le moyen le plus sûr de l'empêcher de crier & de pouvoir bien dormir soi-même, c'est de le garder au sein en se mettant dans une attitude commode pour soi & sûre pour l'enfant. On s'habitue aisément à se rendormir pendant qu'il tète, au lieu que, lorsque l'on veut le recoucher, quoiqu'il ait assez tété, il crie parce qu'il veut sentir la chaleur de la mère pendant les premiers mois.



des oppositions de la part des Gardes , & peut-être de la part d'autres personnes , pour commencer à donner à téter dès les premières heures après l'accouchement. Cependant il faut choisir , ou de donner promptement après l'accouchement , ou de s'exposer à souffrir des bouts. Pour ne pas se fatiguer lorsque l'on donne à téter , il faut se coucher de son long , avoir les reins & la tête un peu élevés & soutenus , se tourner sur le côté , passer un bras sous le cou de l'enfant auquel on donne à téter dans cette attitude sans se fatiguer du tout. Si le bout du sein n'est pas bien sorti , il faut le tirer en mettant la noix d'une pipe dessus & le tuyau dans sa bouche , & en aspirant légèrement. On fait cette petite opération dans le moment même où l'on veut donner à téter ; & ce moment doit



être celui où l'enfant est bien éveillé.

\* En mouillant le bout avec un peu de lait tiède , ou même avec de la salive , après l'avoir tiré avec la pipe , on présente l'enfant qui cherche pendant quelques instans , que l'on aide un peu , qui saisit enfin le bout & le sein , & qui tète.

Lorsqu'on a trouvé une attitude commode , il est bon de garder un peu de tems l'enfant auprès de soi , & sur son sein , afin qu'il se mette bien en train de téter. Les nouveaux nés tirent peu de lait à la fois , & s'endorment sur le sein presque aussitôt qu'ils ont pris le bout. \* La cha-

---

\* Il faut regarder dans ce moment si l'enfant n'a point le filet.

\* Les premières heures sont le tems le plus favorable pour former le bout , parce que le sein n'étant pas encore plein , l'en-



leur de la mère est la meilleure que l'on puisse leur procurer ; la quantité de vêtemens & la chaleur du feu leur nuisent sans les bien réchauffer.

Une femme qui seroit livrée à elle-même , aux sentimens naturels qu'elle éprouve , après être accouchée , auroit son enfant auprès d'elle ,

---

fant le dispose alors facilement. Il faut présenter le sein à l'enfant avec persévérance pendant les six premières heures en lui donnant toutes les facilités possibles. On ne risque point alors de s'engorger le sein ; mais si , par quelque cas particulier , il se passe quinze heures avant que l'enfant ait tété , & qu'au lieu de prendre le bout, il crie lorsqu'il l'a dans la bouche , c'est signe qu'il est trop tard. Il ne faut pas s'obstiner à cette époque ; cela seroit inutile & dangereux ; il faut mettre sur le champ des cataplasmes jusqu'à ce que l'on ait trouvé de petits chiens pour vuider le sein promptement.



& tout machinalement lui donneroit à téter dès le premier moment qu'il chercheroit , aussi souvent qu'il en demanderoit , & ne sentiroit aucunes douleurs. Ce sont les conseils que l'on écoute , les systêmes que l'on adopte , les différens avis & les précautions que l'on prend , qui les occasionnent. Je promets un succès complet à toutes les femmes qui voudront commencer à donner à téter dès le premier moment où l'enfant cherche à se satisfaire. Pour cet effet , il faut qu'il soit mis sur le lit de la mère aussi tôt qu'il est accommodé , afin qu'elle puisse épier elle-même le moment. S'il disparoît de devant ses yeux , je ne réponds plus de rien : j'ai de fortes raisons pour parler ainsi.

Il y a trois degrés dans l'entreprise de nourrir. On réussit , sans aucun



inconvenient, sans souffrir, quand on s'y prend bien , c'est-à-dire , quand on saisit le premier moment où l'enfant cherche à téter ; on réussit encore , mais en risquant de souffrir , en ne commençant que douze heures après l'accouchement. Cette douleur du bout n'est point dangereuse , & se passe dans peu de jours , lorsque le sein n'est point engorgé ; & il ne l'est que quand on attend trop pour commencer , quand on ne donne pas assez souvent à téter , ou lorsqu'on commet quelque imprudence. \*

---

\* Si cet engorgement n'est pas dissipé promptement , il vient des abcès au sein. Il faut , dès que l'on s'apperçoit que le lait ne sort pas facilement , mettre sur le sein un cataplasme de lait & de mie de pain , & le laisser jusqu'à ce que le lait coule. Ce moyen est inmanquable pourvu qu'il ne soit pas employé trop tard. On donne ensuite à téter



On risque enfin de ne point réussir à nourrir si l'on ne commence que le troisième jour ; & si l'on réussit , ce n'est que parce qu'on a un courage opiniâtre à souffrir les douleurs vives & longues que l'on éprouve alors nécessairement. Un lait qui a séjourné

---

à l'enfant dès que le sein est détendu. Il faut avoir les mêmes soins pour les deux côtés , & donner à téter autant de l'un que de l'autre, sans quoi l'on risqueroit de n'avoir qu'un côté qui fournît du lait , ce qui seroit incommode , sans cependant être dangereux. Tant que le lait sort facilement , quoique le sein soit plein & le bout douloureux , le cataplasme n'est pas nécessaire , & l'on n'a point d'accident à craindre.

Ce qui indique le plus sûrement que le cataplasme est nécessaire , ce sont les parties dures qu'on sentiroit dans le sein. Lorsque le lait est engorgé , il y a toujours de ces parties dures qu'on distingue aisément des parties molles.



trois jours dans le sein , qui a effuyé l'effet d'une fièvre , qui a pris par conséquent un caractère de corruption , doit irriter & enflammer les parties où il s'arrête ; & ces parties doivent nécessairement être douloureuses. La douleur fait qu'on ne donne à téter que rarement ; le lait s'accumule de plus en plus , est d'une mauvaise qualité pour l'enfant , & l'on est obligé de renoncer à son entreprise. \*

---

\* Ce lait de deux ou trois jours , & celui d'une Nourrice , sont peut-être la cause principale des gourmes que l'on voit jeter à presque tous les enfans , & le germe de différentes maladies , qu'on est assez dans l'opinion de leur croire naturelles. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'on est bien peu en état de dire ce que les enfans seroient s'ils étoient gouvernés comme ils devroient l'être ; puisque très-peu sont nourris par leurs mères dans les Villes , & que la plupart



Je le répète ; je ne dis que les choses dont je suis sûr. Si l'on veut

---

de ceux qui le sont ailleurs par leurs propres mères , ont tété du lait qui a séjourné dans le sein & qui par conséquent a pris un caractère de corruption. Ces enfans , bien loin d'avoir reçu le lait séreux qui les auroit purgés , & qui auroit disposé leur estomac à digérer celui qui vient après avec une qualité nutritive , en ont reçu un qui dérange peut-être plus qu'on ne pense tout le jeu de leurs foibles organes. On dit tous les jours que les petits des animaux sont bien plus heureux que ceux des hommes ; que ceux-ci sont sujets à une multitude d'infirmiés , dont les premiers ne paroissent pas atteints. Cette observation est vraie ; mais elle étonneroit moins si l'on faisoit attention que les animaux suivent par instinct la marche de la nature , & que nous nous en écartons à force de vouloir raisonner. Les petits des animaux restent auprès de leurs mères ; & celles-ci les laissent faire dès le premier moment qu'ils cherchent à téter,



se gouverner exactement d'après mon plan , on fera certain du succès. On comprend aisément que je ne suis pas garante des événemens extraordinaires , comme de la grande foiblesse d'un enfant , ou des incommodités particulières à la mère. Ces cas exceptés , & qui sont rares , il faut choisir ou de n'adopter que mon plan ou celui de la personne en laquelle on a le plus de confiance. Ce n'est pas ici le lieu de dire que deux avis valent mieux qu'un. Si plusieurs personnes se mêlent de diriger , tous les avis seront différens , & ne feront qu'inquiéter la mère. Il faut un plan suivi ; & lorsqu'on en a adopté un avec connoissance de cause , on ne doit plus écouter aucun propos.

Malgré tous les soins que je prends pour prouver que les difficultés que l'on a éprouvées jusqu'à présent ne



viennent que de l'amas du lait ; & pour faire comprendre les moyens faciles d'éviter cette cause unique des embarras où l'on se trouve souvent , je n'ose encore me flatter de persuader ces vérités , vu les propos que tiennent tous les gens qui entourent les femmes sur une pratique qui leur paroît si nouvelle , & cependant contre laquelle ils ne peuvent trouver aucun inconvénient réel. La marche que je propose est celle de la nature. Les habitans des Campagnes ne peuvent plus nous servir de modèles à cet égard. Les Sages-Femmes ont établi des systèmes qui leur causent des accidens. Ce n'est donc que dans les animaux que nous pouvons étudier la nature ; encore faut-il que les hommes ne se soient pas mêlés de leurs affaires ; car une chienne , une chatte , ou une vache à laquelle on a ôté



ôté quelques-uns de ses petits , doit souffrir en donnant à téter à ceux qui lui restent , ayant alors plus de lait qu'il n'en est tiré ; au lieu que les animaux qui sont livrés à eux-mêmes , donnent à téter à leurs petits aussi-tôt qu'ils sont nés ; & ils n'éprouvent aucun accident quand on n'a rien fait qui puisse leur nuire.

On croit se procurer des facilités en employant plusieurs personnes autour de soi : une seule est plus que suffisante pour la mère & pour l'enfant. Tout le reste nuit ; encore faut-il que cette personne soit plus docile que sçavante , puisqu'il faut que ce soit la mère qui gouverne , au lieu de se laisser gouverner. Les visites sont aussi très-nuisibles pendant les premiers jours après l'accouchement. Tout ce qui interrompt les opérations de la mère & de l'enfant , tout ce qui



contrarie , tout ce qui cause du mouvement & de l'agitation, est à éviter. Les grands parens , que l'on croit ne pas pouvoir se dispenser de recevoir , font souvent beaucoup de mal par un zèle inconsideré. Il seroit à souhaiter que les couches d'une femme fussent ignorées pendant huit jours. Ces précautions sont plus nécessaires qu'on ne pense. J'ai vu plusieurs femmes inquiétées , désolées & découragées par les différens propos des allans & venans. J'ai vu des cas où une Sentinelle à la porte de la chambre de l'Accouchée auroit été beaucoup plus utile qu'une Garde auprès de son lit.

Le jour du Baptême cause ordinairement de l'émotion à l'Accouchée. Elle se croit obligée de recevoir le Parrain , la Marraine, qui font du mouvement , parlent , font parler ,



causent des soins qui agitent , qui échauffent , & dont le danger est augmenté par l'habitude où l'on est de fermer les rideaux autour du lit. Cette dernière pratique concentre les mauvaises odeurs & échauffe la tête. Les couchers trop chauds enflamment les reins , constipent , & provoquent les pertes. On devroit avoir soin de mettre le lit de plumes par dessous tous les matelas. Il faut s'arranger de manière à être toujours au même degré de chaleur sans suer , parce que le moindre souffle de vent arrêteroit la transpiration , & pourroit causer de l'engorgement dans le sein. Les sueurs en pareil cas font évaporer les parties les plus déliées du sang , & lui font prendre une disposition inflammatoire.

La chambre d'une femme en couche est toujours assez chaude pour



qu'il ne soit pas nécessaire de garnir l'Accouchée plus que dans un autre tems. On évite par-là de lui faire éprouver le passage subit du chaud au froid. Il ne faut pas qu'une femme en couche s'expose à se bleffer, en voulant marcher trop tôt. Mais elle peut, sans danger, lorsqu'elle a bien donné à téter dès le premier jour, se tenir sur une chaise longue dès le cinquième de ses couches, si elle n'a point le sein gonflé, & même plutôt en été. Elle peut changer de linge dans le même tems, & faire renouveler l'air de sa chambre. Tout cela étant fait avec précaution, contribue beaucoup à donner promptement des forces & de l'appétit. \*

---

\* Les femmes qui auront commencé à donner à téter le premier jour, & qui auront donné souvent, ne se sentiront pas le sein



La quantité des alimens doit être réglée sur le besoin que l'on a de manger. Quoique l'on nourrisse, il ne faut pas prendre des alimens dans la vue uniquement de ne pas se laisser épuiser. Ce que l'on mange sans appétit fatigue l'estomac au lieu de nourrir. Il est prudent de ne point faire usage de viande pendant les sept ou huit premiers jours, & de ne boire que de l'eau rougie, qui ne soit ni chauffée ni rafraîchie. Après le cin-

---

gonflé par le lait le troisième ou quatrième jour, comme il arrive ordinairement. Une Garde ignorante, ou mal intentionnée, pourroit bien tirer de là sa conséquence que l'on n'a pas assez de lait; mais on doit comprendre que le lait ne doit jamais gonfler le sein, quoique l'on en ait beaucoup, lorsque l'enfant le tire à mesure qu'il monte.

Ce que je dis de la mauvaise conclusion des Gardes, est arrivé bien des fois.



quième jour , il faut prendre quelques remèdes d'eau tiède.

Les personnes qui ont été élevées délicatement doivent éviter pendant les premiers mois , après leurs couches , de s'asseoir sur l'herbe ou sur des endroits humides , & de toucher des choses assez froides pour saisir. Ces imprudences pourroient engorger le sein assez pour empêcher l'enfant de téter. Lorsque cet accident arrive , il ne faut lui donner que le côté qu'il prend & d'où il tire du lait le plus facilement , & ne pas le tourmenter pour lui faire prendre l'autre , mais travailler promptement à le dégorgé. Il est prudent , en pareil cas , de se tenir au lit. Un cataplasme de lait & de mie de pain est encore , dans cette circonstance , le plus sûr remède , pourvu que l'on ait soin de l'ôter dès que le lait coule & de don-



ner à téter tout de suite , afin de ne pas laisser le tems au lait de prendre d'autres voies. \* Il ne vient jamais de

---

\* Si l'on se conduisoit bien en nourrissant , on n'auroit jamais besoin d'avoir recours aux cataplasmes que j'indique ici. Mais, puisqu'il ne se trouve que trop de personnes qui s'écartent plus ou moins de la marche naturelle à laquelle je voudrois les ramener , il est nécessaire de leur dire tout ce que je crois pouvoir leur être utile , & les faire réussir malgré même les imprudences qu'elles auront commises. Quand les bouts sont irrités , enflammés & douloureux ; quand le sein est trop tendu , & que le lait n'en coule pas facilement , il faut suspendre son entreprise , faire usage de cataplasmes , & ne point faire de traitement particulier pour guérir les bouts. Le repos & le cataplasme suffisent pour tout remettre dans l'état où il doit être. Il est essentiel de ne point cesser l'usage des cataplasmes , & de ne point recommencer à donner à téter que lorsque le sein est bien flexible , qu'il est en un



mal au sein que par des engorgemens négligés. En y remédiant promptement , ils n'ont aucune suite fâcheuse.

S'il est vrai qu'il y ait des femmes qui n'aient point de lait , ce cas est

---

mot dans le même état où il étoit au moment de l'accouchement. Il faut que tout le lait , qui s'étoit amassé dans le sein, en sorte, & que l'enfant en fasse revenir un nouveau en tétant. Qu'on ne s'inquiète point de l'évacuation de tout le lait qui étoit dans le sein ; il n'est point de femme qui , après avoir fait tout ce que l'art suggère pendant six semaines pour faire passer son lait , ne soit encore en état de nourrir, si elle le vouloit. Ce que j'avance ici est un fait dont je me suis assurée sur plusieurs femmes qui ont été bien étonnées de se trouver capables d'être Nourrices lorsqu'elles croyoient n'avoir plus de lait du tout. Ceci prouve qu'il faut nourrir ou se résigner à éprouver tôt ou tard les ravages du lait.



plus rare qu'on ne pense. J'en connois une à qui l'on a persuadé qu'elle n'en avoit point , & que l'on a trompée. Elle s'en est bien apperçue après avoir cessé , le quatrième jour de ses couches , de donner à téter à son enfant , par les ravages qu'a faits sur elle son lait , qu'on n'avoit pas pris la précaution de détourner. Le peu de lait qu'on prétend avoir n'est pas une raison qui doive dispenser de nourrir. Lorsqu'on est bien sûr que le lait de la mère ne suffit pas à l'enfant , on peut y suppléer par des nourritures faites avec soin. La qualité du lait est préférable à la quantité , & celui de la mère est toujours le meilleur. Ses soins d'ailleurs , que rien ne peut suppléer , sont aussi nécessaires à son enfant que son lait. De plus la quantité de lait dépend en partie de la maniere de se gouverner. Avant que



de se déterminer à donner d'autres alimens à un nouveau né , il faut employer tous les moyens qui peuvent augmenter le volume du lait. Ces moyens sont , tant pour la qualité que pour la quantité , de manger des lentilles , \* des farineux , de la laitue cuite , des légumes cuits , des fruits bien mûrs & qui n'aient presque point d'acides ; de boire de la bière ; de ne point prendre d'alimens épicés & salés ; de ne point boire de liqueurs , & de se priver de tout ce qui est échauffant ; de se rafraîchir si l'on est échauffé ; de se coucher de bonne heure ; de se lever du matin ; de ne point se tenir au

---

\* Il ne faut point prendre de nourriture qui donne du lait dans les premières semaines. On en a toujours assez alors , & le trop cause des difficultés.



lit au-delà du besoin de dormir ; d'éviter les appartemens trop chauds ; de faire un exercice modéré, & de se tenir au grand air le plus souvent qu'on peut.

Le tems où l'on nourrit n'est pas le seul où cette manière de vivre soit utile à la santé. Les femmes nées délicates s'en trouveroient bien en tout tems. J'en connois auxquelles ce régime, sans aucun autre remède, a rendu de la force & de la santé.

La gaîté est nécessaire aux Nourrices. On peut s'amuser en menant une vie réglée. Je promets aux mères, qui nourriront, des plaisirs dans le sein de leur famille, dont on ne peut avoir d'idée que quand on les a goûtés, & qui sont d'autant plus délicieux qu'ils ne sont point sujets aux inconvéniens multipliés qui troublent ceux de la société. En nourrissant,



on peut dîner en ville , aller aux promenades , recevoir les amis. Ces plaisirs suffisent pour toute femme honnête & raisonnable.

Les personnes qui ne veulent pas se priver , pour quelques mois , des grands plaisirs bruyans de la société & sur-tout de ceux qui font veiller , ne doivent point nourrir. Leurs enfans ne doivent point être victimes de l'envie qu'elles ont de conserver leur santé en faisant prendre à leur lait son cours naturel. Il vaut mieux que ces enfans soient en nourrice que de pâtir auprès de leurs mères.

La manière de vivre que j'ai indiquée , pour le tems où l'on nourrit , est aussi très-avantageuse pendant celui de la grossesse , & je crois qu'elle peut souvent dispenser de se faire saigner. La saignée nuit toujours quand elle n'est pas nécessaire. Il ne faut pas



s'y soumettre par routine ni par usage. Quand on dort bien , que l'on a de l'appétit , qu'on ne sent point de forts & fréquens étouffemens , & qu'on marche facilement , je crois qu'on ne doit point se faire saigner. Les nourritures acides & crues , dont les femmes feroient usage , pendant leur grossesse , nuiroient à leurs enfans dans leur sein , & donneroient à leur lait une qualité propre à donner des tranchées aux nouveaux nés.

Il n'est point vrai que le sein se déforme en donnant à téter. Beaucoup de femmes , qui ont nourri , sçavent bien le contraire ; mais quand cela seroit , je conseillerois à la femme , que cette crainte arrêteroit , de ne pas faire d'enfans , de peur de se gâter la taille. Ce qui fane le sein , & qu'il est prudent d'éviter , c'est de mettre des topiques dessus en sé-



vrant pour détourner le lait. Plus on nourrit long-tems , plus on a de facilité à sévrer. On doit choisir la saison de l'été. Le lait s'évacue plus aisément alors. Il faut s'y préparer un mois d'avance en donnant moins souvent à téter , jusqu'à ce qu'on ait réduit l'enfant à deux fois par jour. Lorsque l'on cesse tout-à-fait , au lieu de se mettre au lit , comme lorsque l'on vient d'accoucher , il faut se garnir le sein ; faire beaucoup d'exercice ; prendre garde de se refroidir ; éviter l'humidité ; manger un peu moins , boire de l'eau de chien-dent ; prendre quelques remèdes , & se purger quelques jours après. Il faut bien se garder de mettre sur les bouts , pour dégoûter l'enfant , des choses qui attirent le lait. La moutarde , par exemple , engorgeroit le sein.

J'ai dit , dans l'Avertissement , que



je ne supposois pas , lorsque je donnai la premiere édition de mon ouvrage , qu'il y eût des ames assez inhumaines pour abuser de la crédulité des mères sans expérience qui veulent nourrir. C'est ici le lieu de donner l'histoire d'une femme qui a été la victime de la mauvaise foi & de l'inhumanité de ceux qui la gouvernoient.

Cette femme avoit la plus grande envie de nourrir son premier enfant , & me fit part de son dessein pendant sa grossesse , en me priant de l'aller voir aussi-tôt qu'elle seroit accouchée. Je me rendis chez elle cinq heures après son accouchement. Je lui conseillai de donner à téter à son enfant , déjà endormi , dès qu'il s'éveillerait. Mais la Garde s'opposa fortement à mon conseil , en disant qu'elle avoit nourri plusieurs enfans , qu'elle étoit



bien au fait , & que ce que je propo-  
sois n'étoit pas dans l'ordre des cho-  
ses. La mère de l'Accouchée , qui ,  
par un excès de tendresse mal enten-  
due pour sa fille , s'opposoit à ce qu'elle  
nourrît , se mit du parti de la Gar-  
de. Le mari aimoit passionnément sa  
femme , & on l'avoit alarmé sur le  
danger de son entreprise ; il n'appuya  
pas mon avis : en sorte que l'Accou-  
chée & moi nous fûmes obligées de  
céder & d'attendre pour mettre fin à  
tous les propos fatiguans de la Garde  
& des autres.

Le lendemain , la mère obtint en-  
fin la permission de donner à téter.  
L'enfant eut plus de peine à prendre  
le bout du sein qu'il n'en auroit eu le  
premier jour. La mère souffrit des  
bouts ; mais elle étoit au comble de  
sa joie d'avoir donné à téter , &  
comptoit les douleurs pour rien. La



Garde, voyant que la mère étoit courageuse, & que l'enfant t'étoit bien, affectoit un air zélé pour le succès de l'entreprise, mais elle faisoit prendre du lait de vache à l'enfant, afin que, lorsqu'on voudroit le faire téter, il n'eût pas faim ; ce qui arriva. Elle ne manqua pas de tirer avantage de ce que l'enfant t'étoit moins. Elle insinuoit à l'Accouchée qu'elle n'avoit point de lait, & l'inquiétoit au point que je la trouvois les larmes aux yeux chaque fois que j'allois la voir. Je la rassurois, lui donnois son enfant lorsqu'il venoit de dormir, & qu'on n'avoit pas eu le tems de lui faire prendre du lait étranger : il t'étoit bien, & la Garde me mangeoit des yeux. Je dis à l'Accouchée, tout va bien ; mais si votre enfant disparoît de dessous vos yeux, je ne vous réponds de rien. Elle avoit bien envie



de suivre mon conseil ; mais elle n'osa pas déplaire à sa Garde, à sa mere, alarmer son mari & toutes ses amies qui abondoient chez elle & la tourmentoient par tendresse. Ne pouvant lutter seule contre tant de personnes, qui détruisoient l'effet de mes conseils, elle cédoit & se désoloit. Sa Sage-Femme lui dit un jour qu'elle ne pouvoit pas nourrir parce que son sein n'étoit pas de la forme qui convenoit pour cela ; quoique cependant l'enfant eût déjà bien tété. \* A ce

---

\* Ce propos de la Sage-Femme, tout absurde qu'il est, fit une forte impression sur l'accouchée, & sur ceux qui l'entouroient. Est-il possible qu'on imagine que le sein d'une femme doive avoir telle ou telle forme pour qu'il y ait du lait dedans ? J'aurois autant qu'on dît à quelqu'un qu'il ne peut pas manger, parce que sa bouche n'est pas de la forme convenable pour cela.



propos , cette mère si sensible , dit qu'elle aimeroit autant qu'on lui dît qu'elle est deshonorée , tant elle desiroit passionnément de remplir le devoir , le plus sacré peut-être , que la nature ait imposé à notre espèce.

Tout ce qui environnoit cette femme étoit séduit par la Garde , & lui tenoit des propos inquiétans. J'étois seule pour elle. Tout alloit bien pendant que j'étois auprès d'elle. Je fus témoin , le quatrième jour de ses couches , que l'enfant téta beaucoup. Je le lui avois donné au moment de son réveil ; il s'étoit rendormi sur le sein de la mère , preuve qu'il avoit trouvé de quoi se rassasier. Je quittai mon amie , en lui disant qu'elle n'avoit qu'à continuer à donner à téter à son enfant chaque fois qu'il s'éveillerait , & que son succès étoit décidé. Je la laissai enchantée , & je sortis



très - satisfaite. Mais, dès que je fus partie, la Garde qui avoit juré sa perte, eut grand soin de détruire tout mon ouvrage, de dire que l'enfant périroit si on ne lui donnoit pas une Nourrice, que la mère n'avoit pas assez de lait. Toute la maison se joignit à elle pour accabler la pauvre Accouchée, qui étoit comme une victime dans son lit. On lui arracha son enfant. J'envoyai sçavoir de ses nouvelles le cinquième jour de ses couches, ne pouvant point aller la voir moi-même, & j'appris que l'on avoit arrêté une Nourrice. Je n'ai de ma vie été si étonnée que je le fus à cette nouvelle. Je me peignis d'abord la cruelle douleur que devoit éprouver la mère que j'aimois, & la perfide & inhumaine conduite de la Garde dont j'avois, dans les premiers momens, été la dupe moi-même.



me. Ces idées m'affectèrent si fort que j'en fus incommodée quelques jours après.

Mon premier mouvement fut d'aller trouver mon amie pour lui faire voir qu'on la trompoit. Mais, comme je ne pouvois pas rester avec elle tout le tems qu'il auroit été nécessaire, on auroit encore détruit, pendant mon absence, tout ce que j'aurois pu faire. Lui ouvrir les yeux alors sur son malheur sans pouvoir y remédier, n'auroit fait que la jeter dans le désespoir. Je ne me sentoispas la force de soutenir sa douleur sans verser devant elle des larmes infructueuses. Je pris donc le parti de l'abandonner pour quelques jours par ménagement pour elle.

Comme on avoit prétendu qu'elle n'avoit point de lait, il ne falloit pas



avoir l'air de se rétracter. On ne prit aucune précaution pour le détourner après avoir ôté l'enfant , & le sein se gonfla au point que l'Accouchée en avoit le mouvement des bras gêné ; & , quoique elle n'eût pas d'expérience , elle disoit : *Mais , j'ai pourtant du lait qui me gêne ; par pitié , rendez-moi mon enfant , que je lui donne à téter ; je suis sûre qu'il en trouvera. Ha ! Madame , dit la Garde , que voulez-vous faire ? Ceci n'est que l'effet de votre révolution & ne durera pas. Si vous voyez encore votre enfant , votre douleur recommencera lorsqu'il faudra le quitter une seconde fois ; ce qui deviendra nécessaire faute de lait , qui ne montera plus dans votre sein passé cette fois-ci. Voulez-vous faire périr votre enfant ? Il a une bonne Nourrice.*



La pauvre mère , sans expérience , craignant pour son enfant , se soumettoit & fondoit en larmes.

Pendant ce tems , le sein s'emplissoit toujours. Le mari , fort inquiet sur l'état de sa femme , voulut consulter quelqu'un ; & pour comble de malheur , il s'adressa à l'Accoucheur le plus dangereux en pareil cas. Celui-ci décida que l'Accouchée ne pouvoit pas nourrir , & n'indiqua rien pour détourner le lait ; d'où je ne puis douter qu'il n'eût intention de laisser faire au lait tout son mauvais effet , afin que d'autres femmes ne fussent pas tentées de nourrir. Il lui eût été facile , dès sa première visite , de faire détendre le sein ; il n'en fit même rien à la seconde , quoiqu'on lui eût fait voir qu'il gênoit jusque dessous les bras. Aussi l'Accouchée eut-elle un abcès



dans chaque mammelle ; ce qui la tint au lit malade & souffrante pendant long-tems.

Pour le pauvre enfant, il trouva moins de lait dans le sein de la Nourrice, qui étoit dans la maison, qu'il n'en avoit trouvé dans celui de sa mère ; il pâtiſſoit : on changea de Nourrice : la ſeconde ne réuſſit pas mieux que la première ; il tomba malade, & mourut trois mois après ſa naiſſance, ce qui mit le comble à la déſolation de la mère & du père, qui fut bien fâché d'avoir écouté les propos des ignorans & des gens de mauvaſe foi.

On voit par cette relation combien les perſonnes les plus ſpirituelles, car celles dont je parle ont beaucoup d'eſprit, peuvent ſe laiſſer abuſer ſur les choſes ſur leſquelles elles n'ont point d'expérience : & de  
quoi



quoî sont capables les gens sans humanité , qui ont quelque intérêt à tromper. On voit combien ils ont d'art pour cacher leur mauvaise intention & pour paroître zélés. J'aurois beaucoup d'autres exemples à rapporter , propres à donner des preuves des mauvais effets de la prévention , des préjugés & de la fausseté. Mais je crois que celui-ci suffit pour détromper les personnes qui auroient fait attention aux propos que les ignorans ou les méchans tiennent sur les prétendus dangers de la nourriture naturelle. Je connois une Dame qui a éprouvé les mêmes contrariétés , la premiere fois qu'elle a voulu nourrir , que celle dont je viens de parler. Elle ne s'est pas découragée , & elle a nourri un second enfant sans effuyer aucun accident , quoiqu'on lui eût dit , lors



de ses premières couches , qu'elle  
n'avoit point de lait , & qu'elle ne  
pourroit jamais nourrir.





## ARTICLE SECOND.

### *De la maniere de gouverner les petits Enfans.*

**L**ORSQU'UNE femme a formé le projet de nourrir son enfant, elle prévoit qu'elle goûtera des délices capables de la dédommager de toutes les peines que l'on croit qu'elle aura. La contrarier, c'est lui causer le plus grand chagrin : la priver de son enfant, c'est lui arracher une partie d'elle-même, & commettre la plus cruelle inhumanité. C'est le plaisir de voir un enfant, qui console des douleurs de l'accouchement. Il est désolant pour une mère de se voir séparée de l'enfant qu'elle a désiré.

Il est étonnant que tant de person-



nes blâment la nourriture maternelle , ou donnent des conseils contraires à ce qu'il faut faire pour réussir. C'est une chose si louable , si avantageuse pour la santé des mères & des enfans que l'on devroit engager toutes les femmes à nourrir. Les Médecins en connoissent tous les avantages. La plupart des mères s'imaginent que leurs filles se ruineroient le tempérament si elles nourrissoient. Je connois des Dames qui ont été nourries par leurs mères , & qui désoloient leurs filles parce qu'elles vouloient imiter leurs grand-mères. Elles ne vouloient pas apparemment que leurs filles fussent plus mères qu'elles. On trouve qu'il est fort assujettissant de nourrir. Pour moi , je trouve que cette occupation assujettit beaucoup moins que tous les usages de la société où l'on se gêne continuelle-



ment & fort inutilement. Pense-t-on donc qu'il vaille mieux passer son tems à s'examiner dans les cercles, ou à jouer, que de s'occuper à former des hommes ?

Un des plus grands avantages qu'ont les mères en nourrissant leurs enfans elles-mêmes, c'est de pouvoir les gouverner à leur goût, & d'être dispensées de s'affujettir à la routine ordinaire qui est mauvaise, & qui fait beaucoup de tort aux enfans. Les deux premières années de la vie forment le tempérament en bien ou en mal. Celui qui a été négligé pendant sa première année seulement ne fera jamais robuste. Il ne suffit pas de faire vivre un enfant ; il faut, pour son bonheur, qu'il ait toute la force & la vigueur qu'il est susceptible d'avoir. En l'élevant comme on a coutume de faire, on lui en fait perdre



beaucoup , & par là on abâtardit l'espèce humaine : la chose mérite bien qu'on y fasse attention. Les enfans sont destinés à être des hommes; si l'on veut en avoir, on doit s'occuper de leur physique dès leur naissance.

On s'efforceroit envain de faire entendre aux Nourrices toute autre chose que ce qu'elles ont coutume de faire. Ce n'est pas à elles que je parle, mais aux mères qui sont curieuses d'avoir des enfans robustes, & qui ne sont pas esclaves de l'habitude & des préjugés. \* Que celles qui approu-

---

\* Ce n'est qu'en multipliant les expériences utiles qu'on vient à bout de faire abandonner les routines dangereuses. Toutes les femmes qui sentent la nécessité de nourrir leurs enfans, & qui sont disposées à les bien gouverner, doivent donc remplir ce devoir, afin que leur exemple entraîne cel-



vent la routine ordinaire ne lisent pas cet article ; elles sçauront aisément comment font les Nourrices. Leurs enfans seront beaucoup mieux étant nourris par elles-mêmes ; mais ils ne seront pas si robustes que ceux qu'on élèvera comme je vais l'indiquer. Je sçais par expérience que tous ceux qui ont écrit pour faire sentir les avantages de cette manière de gouverner les enfans , ne se trompent pas. \*

Les femmes sont dans l'opinion que les enfans n'ont pas de chaleur ; & pour qu'ils n'aient pas froid , on

---

les qui ne seroient pas encore décidées , ou qui tiendroient à d'anciens préjugés.

\* Voyez l'article des Enfans dans *l'Avis au peuple sur sa santé* de M. Tissot , *l'Educa tion* de Locke , Montagne , & plusieurs autres Ecrivains célèbres.



les étouffe dans des vêtements, on les fait suer, on les prive d'air pendant les premières semaines de leur naissance, ensuite toutes les fois qu'il fait du vent ou un peu froid, & pendant tout l'hiver; enforte qu'ils passent les trois quarts de l'année renfermés, étouffés dans leurs hardes & dans leur lit. Dès qu'un enfant, soigné de cette manière, prend l'air, ou qu'on lui ôte la moindre chose de ce qui le garnit, il s'enrhume, ou il a des coliques. De-là l'on conclut qu'il faut le renfermer & le regarnir, même lorsqu'il fait chaud. En effet on y est obligé, lorsqu'on l'a accoutumé à ce genre de vie; on ne s'apperçoit pas que c'est la manière dont on l'a gouverné qui l'a rendu frileux. On continue, & l'on empêche par-là le progrès de ses forces au point qu'il reste délicat toute sa vie. J'ai sou-



vent vu des femmes s'étonner de ce que des enfans peu garnis ne s'enrhumoient jamais , tandis que les leurs s'enrhumoient toujours , disoient-elles , malgré tous leurs soins. Elles faisoient ces remarques sans s'apercevoir que leurs excessives précautions étoient précisément la cause des incommodités dont elles se plaignoient. \*

Le froid n'enrhume que parce qu'on a eu chaud auparavant. Tout le monde connoît l'effet des poëles ; leur chaleur cause des rhumes lorsqu'on

---

\* J'ai vu plusieurs enfans que l'on avoit chauffés devant un grand feu , & qui en avoient la peau des pieds brûlée au point qu'ils crioient continuellement. Comment veut-on qu'un nouveau né supporte long-tems une chaleur qu'une grande personne ne peut pas supporter un moment.



qu'on en sort pour passer subitement dans un air froid. On sçait qu'un rhume n'est autre chose qu'une transpiration trop abondante arrêtée. Trop de vêtemens , trop de chaleur empruntée font aux enfans l'effet d'un poële. Nous sommes plus ou moins sensibles à la différence des saisons selon les habitudes que nous avons prises. Plus on se chauffe & plus on est frileux ; pourquoi les personnes des deux sexes dont les professions les obligent à mettre les pieds & les mains dans l'eau , dans toutes les saisons , supportent-elles le froid & le chaud sans en être incommodées , si ce n'est parce que leurs organes sont habitués à ces sortes de sensations ?

Je ne prétends pas qu'on puisse s'exemter de sentir le grand froid , mais je crois qu'on peut s'accoutumer



à le supporter sans danger. Les enfans ne font attention au froid que lorsqu'il est très-vif ; il ne faut pas les laisser geler : mais il y a bien de la différence entre cette extrémité & les trop garnir. En les tenant trop chaudement , on provoque une transpiration trop abondante , & on leur ôte une partie de leur chaleur naturelle.

J'ai vu des enfans avoir les pieds glacés en été quoiqu'ils fussent enveloppés de plusieurs langes de laine. On est étonné de voir combien ceux qu'on garnit peu ont de chaleur naturelle. J'en ai vu qui avoient chaud avec une simple camisolle par des tems froids. Nous serions gelés en chemise par un tems tempéré , à cause de l'habitude que nous avons d'être garnis ; & un enfant, qui ne l'a jamais été trop , aura assez chaud



en chemise par le même tems ;  
l'habitude fait tout sur notre physi-  
que.

Il est très-avantageux d'accoutu-  
mer par degré les enfans à l'air, afin  
de ne pas être obligé de les tenir  
renfermés au moindre froid, ce qui  
leur fait un tort considérable. La  
chaleur affoiblit lorsqu'elle est étran-  
gère ; les enfans qu'on renferme mar-  
chent tard, & ont de la peine à  
faire leurs dents. Chaque fois qu'on  
rechange un enfant bien garni, on lui  
arrête la transpiration, ou du moins  
on court risque de la lui arrêter, &  
par conséquent de lui faire prendre  
un rhume. Il faut donc les arranger  
de manière qu'ils ne soient point ex-  
posés à cet inconvénient, qui, réi-  
téré souvent, peut avoir des suites  
très-fâcheuses pour eux.

Je ne m'étendrai pas sur les incon-



QUI VEULENT NOURRIR. 61  
véniens \* qui résultent de l'usage des  
bandes , parce que je vois qu'on en  
a reconnu les mauvais effets. On sent  
combien les choses qui serrent un  
corps tendant sans cesse à son ac-  
croissement , qui gênent les mouve-  
mens des membres & le jeu des arti-  
culations , & qui peuvent ralentir la  
circulation du sang , sont nuisibles &  
souvent funestes.

Lorsqu'un enfant vient au monde ,  
sa malpropreté montre qu'il faut le

---

\* J'ai vu plusieurs enfans auxquels on  
ne mettoit point de bandes , mais que l'on  
arrangeoit dans leurs langes , de manière  
qu'ils avoient le mouvement des membres  
gêné ; ce qui leur fait beaucoup de tort &  
les empêche même de téter facilement.  
Les couvertures qu'on leur attache en  
devant , & qui leur brident les deux côtés  
du visage , sont souvent cause que l'enfant  
est long-tems sans pouvoir téter.



laver ; l'eau suffit ; le vin qu'on y mêle ordinairement est inutile : un peu de savon délayé dans l'eau est reconnu pour ce qu'on y peut mettre de mieux. On peut dégourdir l'eau dont on se sert pour cette opération, mais il faut bien prendre garde de la chauffer.

Lorsque l'on couche l'enfant, il faut se servir de coussins garnis de paille d'avoine bien sèche, ne point mettre de plume sous lui, le laisser libre dans ses langes, & regarder souvent si le cordon du nombril ne se délie point, ce qui ne doit cependant jamais arriver quand on l'a lié comme il convient. Au lieu de la quantité de couvertures dont on surcharge ordinairement les enfans, il faut les mettre à portée de recevoir la chaleur de la mère. Si une femme accouchoit sans avoir recours aux prati-



QUI VEULENT NOURRIR. 63

ques que nos usages ont introduites ,  
son enfant resteroit auprès d'elle ,  
collé sur elle aussi-tôt qu'il seroit au  
jour.

Il faut avoir soin de mettre un  
nouveau né sur le côté afin qu'il rende  
facilement ses *flegmes*. Quoiqu'il ne  
faille pas laisser long-tems un enfant  
dans son berceau, il n'y a point à  
s'inquiéter de la manière dont on le  
portera sans bandes & sans maillot ;  
en peu de tems il aura les reins assez  
forts pour se soutenir facilement sur  
les bras , si on l'a gouverné comme  
je l'ai indiqué. D'ailleurs, il ne faut  
tenir les enfans sur les bras que le  
moins qu'on peut ; cette attitude leur  
fait donner une mauvaise tournure  
aux genoux : il est nécessaire de leur  
donner beaucoup de mouvement ,  
& de ne pas les laisser long-tems dans  
la même situation quand ils sont éveil-



lés. Les personnes qui sont logées dans de grands appartemens pourroient faire mettre des roulettes à un petit berceau pour procurer au nouveau né du mouvement sans le tenir toujours sur les bras.

\* Lorsqu'un enfant commence à téter, ce qui doit être dans les premières heures de sa naissance, on ne doit point lui donner d'autre nourriture; le lait de la mère lui suffit longtemps. Les autres alimens, dans les premiers mois, sur-tout la bouillie, lui donnent des indigestions, qu'on prend pour des tranchées. On doit bien se garder de leur donner des huiles quand on croit qu'ils ont des tranchées; elles sont lourdes & indi-

---

\* L'eau sucrée & celle de miel sont inutiles quand l'enfant tète presque en naissant.



gestes , & augmentent la cause du mal qu'on veut détruire. Je vois avec plaisir qu'on commence à en connoître le danger.

Si l'on croyoit qu'un enfant eût absolument besoin de manger , on pourroit lui donner un peu de biscuit, ou du potage. On ne doit lui donner de la bouillie que rarement , & faite avec de la farine cuite au four. Sans cette précaution , la farine est indigeste. Il seroit encore mieux de faire de la bouillie avec de la mie de pain bien réduite en poudre. \*

Lorsque les enfans n'ont point de tranchées , ils dorment presque toujours pendant les deux premiers

---

\* La bouillie , même celle faite avec de la mie de pain , doit être très-claire , sans quoi , elle nuit & donne des indigestions aux nouveaux nés.



mois après leur naissance. Il faut les laisser jouir de ce repos, & ne leur rien faire qu'ils ne soient bien éveillés. Quand on a interrompu leur sommeil plusieurs fois de suite, ils ont de la peine à le reprendre, ils s'agitent, ils crient; on croit qu'ils ont des tranchées; on leur donne des drogues qui leur en causent, & on leur nuit beaucoup. Lorsqu'ils ont véritablement des tranchées, un des meilleurs remèdes qu'on puisse employer, c'est de leur donner beaucoup de mouvement, & de leur faire prendre de l'eau de miel & du syrop de chicorée; mais on doit bien prendre garde de se tromper sur la cause de leurs cris pour éviter de les accoutumer à être bercés.

Il ne faut couvrir leur berceau que d'une gaze, pour les garantir des insectes, & afin que l'air puisse



toujours agir sur eux. Il les fait dormir , & ne leur donne point de tranchées , quoiqu'en disent les femmes. Les mauvaises odeurs font un effet prodigieux & funeste sur les petits enfans. Il faut avoir grand soin de renouveler souvent l'air de leur chambre , & de n'y laisser aucune malpropreté. On ne doit les mener dans d'autres maisons que le moins qu'il est possible , & il faut avoir soin de les promener dans des endroits où il n'y ait aucune mauvaise odeur. Il me semble qu'on n'est point assez attentif à se procurer un air pur ; c'est un élément qui paroît cependant influencer beaucoup sur la santé des hommes.

Il faut changer les enfans lorsqu'ils sont mouillés par leur urine , avec du linge sec , mais jamais chaud , & les laver avec de l'eau froide , au moins deux fois par jour dans les plis des



cuisses avec une petite éponge. \* Par ce moyen , les enfans les plus gras ne se couperont point , & n'auront pas de rougeurs , ni de ces cuissens qui les font crier ; on n'aura pas besoin de mettre dans leurs cuisses de la farine ni de la poudre de bois , qui ne font qu'ajouter une mal-propreté à celle de l'urine.

Dans la belle saison , il faut laver tout le corps des enfans avec de l'eau froide ; cette pratique leur fortifie les genoux & les reins. Il faut encore leur laver le derrière des oreilles & la tête entière , en évitant d'appuyer sur la fontanelle , & la leur broffer souvent,

---

\* Les personnes qui ont le plus de répugnance pour l'eau froide , dans les plis des cuisses , sont obligées d'en venir là , parce que c'est le seul moyen sûr d'empêcher que les enfans ne se coupent & ne s'échauffent.



pour empêcher qu'il ne se forme ce que les Nourrices appellent le *chapeau*. Cette crasse n'est point du tout nécessaire quoiqu'elles en disent.

Ce lavage de tout le corps, dont je viens de parler, est plus nécessaire en été qu'en hiver. Lorsqu'il fait froid, il suffit de laver à l'eau froide les plis des cuisses quand elles sont sales. Quoiqu'un enfant, accoutumé à l'air froid & à l'eau froide, soit moins sensible au froid qu'un autre, il ne faut cependant pas pousser cette pratique trop loin, sur-tout lorsque les enfans sont malades des dents.

Si un enfant a de l'humeur aux yeux, l'eau fraîche en est le remède. J'en ai connu que l'on baignoit souvent dans une grande tinette de bois, après avoir laissé l'eau exposée au soleil seulement pendant une heure. Ils s'accoutument si bien à cela, après



quelques jours, qu'ils s'élancent pour aller dans l'eau, & qu'on a de la peine à les en tirer. Plus ils sont jeunes, & mieux ils s'y font aisément. Les bains les préservent de la *nouûre*, des descentes, des maladies de la peau, des obstructions, des rhumes & des engelures. Lorsqu'il fait un tems doux, il faut leur découvrir les jambes, afin que l'air frappe dessus pour les fortifier.

Pour ne pas s'étonner de ce que des enfans, élevés comme nous l'avons indiqué, supportent facilement les bains froids, il faut faire attention qu'il n'y a plus de comparaison à faire entre les enfans peu vêtus & accoutumés au grand air, & les autres élevés selon la routine ordinaire & funeste. Si on plongeoit tout d'un coup, dans l'eau froide, un de ces enfans frileux, on pourroit peut-être



lui faire mal pendant les premières fois ; mais ceux qu'on a déjà lavés à l'eau froide , & qui , par cette raison même , sont déjà très-forts , supportent le bain aisément & sans avoir froid. En les plongeant promptement , l'eau ne les saisit pas.

On fera dans l'admiration en voyant la différence de ces enfans d'avec les autres , par la gaîté , la vivacité , la force & la santé dont ils jouissent ; ils marchent de bonne heure ; on n'a pas le tems de desirer le progrès de leur développement ; on les mène au vent ; on les fait sortir par un tems de gelée sans qu'ils s'enrhument.

Je connois un enfant , élevé de cette manière , qui a marché seul à dix mois ; il a fait ses dents facilement & sans avoir éprouvé aucun acci-



dent. \* Je l'ai vu à un an assis sur un petit carreau , qui ne l'élevait pas :

---

\* L'enfant dont je parle ici avait une dent à trois mois. J'en connois un autre , élevé de la même manière , & nourri par la même mère , qui n'a percé la première dent qu'à treize mois. On voit par-là que la nature varie beaucoup dans cette opération ; mais le dernier enfant perce ses dents comme le premier , sans , pour ainsi dire , qu'on s'en apperçoive ; il n'est point affoibli , point abattu. Il s'est tenu seul sur ses jambes à huit mois ; il a marché seul à dix , & s'est relevé seul à onze. La mère de ces deux enfans a eu le malheur d'être forcée , par des circonstances particulières , de mettre en nourrice les deux premiers enfans qu'elle avait faits. Ceux-ci n'ont marché seuls qu'à vingt mois passés ; ont été foibles & délicats , & un d'eux a succombé dans le travail des dents : l'autre , quoique délicat , se portait assez bien , parce qu'on a eu soin de le tenir presque toujours au grand air , de lui faire prendre beaucoup d'exercice , & de ne point d'un



d'un pouce, se lever sur ses jambes sans s'appuyer sur ses mains, & courir après une balle qui lui étoit échappée. Cette action, de la part de cet enfant, supposoit une force prodigieuse dans ses reins pour son âge. Il étoit, à trois ans, avancé pour le physique & pour le moral, à un point dont les enfans élevés par la routine ordinaire ne donnent aucune idée.

Il est à souhaiter que les enfans aient le ventre libre lorsqu'ils ont mal aux dents. Ce relâchement les garantit des convulsions qu'ils auroient s'ils étoient réserés. Ils doivent, en tout tems, évacuer tous les jours ; s'ils y manquent, il faut y

---

le tourmenter pour l'instruire trop tôt. Cette différence de force entre les deux enfans qu'elle a nourris, & ceux qu'elle a mis en nourrice, montre bien que la manière de les gouverner fait beaucoup.



prendre garde , leur faire boire de l'eau de miel , & leur insinuer dans le fondement un petit morceau de savon arrondi & mouillé : cet expédient les fait aller ; & , si la constipation duroit trop , il faudroit leur faire prendre un peu de syrop de pomme. \*

Au reste , les enfans gouvernés , selon la méthode indiquée dans cet écrit , ne sont pas sujets aux convulsions , parce que les causes de ces accidens ne peuvent guère exister chez eux.

Ce n'est pas l'âge qui doit déterminer pour le tems de les poser sur

---

\* Si l'enfant , 24 heures après sa naissance , n'avoit pas encore évacué , il faudroit voir s'il n'y a point une membrane qui bouche le fondement. Dans ce cas on la fait percer par un Chirurgien ; un plus long délai pourroit occasionner la gangrène au gros boyau , & faire périr l'enfant.



leurs pieds , mais leurs forces. Il faut bien prendre garde de les y poser trop tôt , de crainte de leur faire tourner les genoux en dedans ou en dehors , & avoir attention de ne pas les y laisser long-tems de suite dans les commencemens. \* On juge que les os se fortifient quand ceux du crâne , qui bordent la fontanelle , se rapprochent , & ne laissent plus qu'une petite ouverture. On ne doit

---

\* Lorsque les enfans se sentent de la force, ils s'appuyent d'eux-mêmes sur leurs pieds ; & dès qu'on s'en apperçoit, il faut les poser sur leurs jambes , & les laisser s'agiter tant qu'ils se plaisent dans cette attitude. On ne sçauroit croire combien ils acquièrent promptement de l'expérience en leur laissant faire tout ce qui les amuse. L'exercice qu'ils prennent d'eux-mêmes , les fortifie & les rend adroits ; celui qu'on leur fait prendre malgré eux , les fatigue , & leur nuit tant au physique qu'au moral.



pas faire avancer les enfans , mais les suivre lorsqu'ils veulent aller à quelque objet , en ne les soutenant qu'à proportion du besoin qu'ils en ont. Cette manière leur fait acquérir promptement de l'expérience pour porter leurs pieds comme il faut. On ne doit jamais les laisser sur leurs jambes malgré eux.

Quoiqu'un enfant soit fort , il arrive , par intervalle , qu'il ne veut pas se tenir debout. On est tenté de croire alors que c'est par mignardise ou par paresse ; on veut le contraindre à cet égard , & on fait très-mal ; on risque de lui nuire beaucoup. Lorsqu'un enfant se sent bien disposé , il ne manque jamais de l'indiquer par sa gaîté & par sa vivacité. En voulant le forcer de marcher , on risque de le faire nouer.

Les hochets sont des corps durs



que les enfans portent à leur bouche comme tout ce qu'ils tiennent dans leurs mains. Les corps durs affermissent les gencives & augmentent par conséquent la difficulté de les percer pour les dents qui veulent sortir. Une petite croûte de pain ou une racine de guimauve, dans leur main, leur vaut mieux quand ils ont mal aux dents. \*

Lorsqu'une dent veut percer, la gencive enfle & devient rouge; ensuite il se forme une petite pointe blanche & élevée à la place où la dent veut percer la peau. Lorsque la

---

\* Les petits enfans portent à leur bouche tout ce qu'ils tiennent dans leurs mains; la plupart des *joujous* qu'on leur donne sont barbouillés de couleurs grossières qui se délayent dans leur bouche, & qui peut leur être nuisible. Il ne faut donc point leur donner de *joujous* peints.



pointe blanche reste plusieurs jours dans la même position sans se percer, & que l'enfant souffre toujours, c'est signe que la peau est trop épaisse; on soulage l'enfant dans la minute en frottant la gencive fortement avec un petit morceau de sucre. La résistance de la dent, qui est dessous, fait ouvrir la peau, qui lui fait passage. Mais il seroit inutile & même dangereux de faire cette opération avant que cette pointe blanche soit bien marquée.

Il faut tâcher de leur donner à téter jusqu'à ce qu'ils aient leurs vingt dents parce qu'à chaque fois qu'ils y ont mal, leur estomac est plus foible qu'à l'ordinaire, & ils digèrent difficilement ce qu'ils mangent alors. C'est une erreur de croire que les enfans qui tétent long-tems ont l'esprit lourd & tardif: on a des preuves du



contraire. Le lait de la mère leur convient en tout tems ; & ils n'en prennent qu'autant qu'il leur en faut. Si la mère prend l'air , fait de l'exercice , elle mangera bien , & sera moins fatiguée de donner à téter long-tems , que par les pertes auxquelles elle est sujette tous les mois , & par une autre grosseffe dont elle est ordinairement garantie en nourrissant. Les femmes qui deviennent réglées de bonne heure sont celles qui ne donnent pas à téter souvent. \*

Une petite fille de seize mois , qui

---

\* Je n'ai point entendu dire qu'il y ait des Médecins qui s'opposent à la nourriture naturelle. J'ai vu plusieurs Accoucheurs faire tous leurs efforts pour empêcher de bonnes mères de nourrir leurs enfans. Pourquoi cette différence dans la façon de penser & d'agir des Médecins & de quelques Accoucheurs ?



se portoit à merveille , qui mangeoit & tétait bien , fut fevrée tout d'un coup. Elle tomba en langueur. Sa mère voyant , au bout de deux mois , que son enfant alloit périr , s'avisa heureusement de lui donner une Nourrice. La petite fille se jeta sur le téton comme une affamée ; elle tétait pendant deux heures presque sans quitter le sein. Elle avoit alors dix-huit mois. De ce moment , elle reprit des forces & de l'embonpoint. Elle tétait encore à deux ans , & se portoit très-bien. Il périt peu d'enfans dans le travail des dents lorsqu'ils tétent alors , & qu'ils sont bien soignés d'ailleurs. On en sauveroit beaucoup , si on les faisoit téter lorsqu'ils font ce qu'on appelle leurs dernières dents ; c'est-à-dire si on les faisoit téter jusqu'à ce qu'ils en eussent vingt.



QUI VEULENT NOURRIR. § I

On voit des enfans qui , jusqu'à dix-huit mois , n'ont presque vécu que du lait de la mère. Lorsqu'ils sont dégoûtés par le mal des dents , il faut bien se garder de les exciter à manger par quelque friandise : ce qu'ils prendroient alors leur donneroit des indigestions.

Les enfans nés les plus délicats sont ceux qui ont le plus besoin d'être baignés dans l'eau froide pendant l'été. J'en ai vu un qui , né au terme de huit mois , & très-fluet , a marché à dix mois de naissance ; on l'a voit élevé au grand air , peu vêtu , & lavé avec de l'eau froide.

Les filles ont autant besoin de forces que les garçons. Il faut qu'elles en aient pour supporter les grossesses , le travail & le régime des couches , pour faire des enfans forts & bien constitués , & pour les bien



nourrir. Je suis d'avis qu'on les élève ; quant au physique , comme les garçons ; mais qu'on leur mette un chapeau sur la tête & des gants aux mains , pour ménager leur peau lorsqu'elles vont au soleil.

Comme les mères auroient de la peine à renoncer aux corps , sur-tout pour les filles , parce qu'elles aiment que leurs enfans ayent l'air habillés , & qu'on puisse leur mettre des lisières , je vais indiquer une façon de faire des corcets qui , sans gêner les enfans , rempliront leur objet.

On les fait avec du bougran, qu'on employe double ; deux brins de baleine dans le dos , suffisent pour tenir les œilllets : on taille ces corcets comme les corps ordinaires. On met un brin de baleine dans le devant pour faire le busque ; un qui fait le



ceintre de la poitrine ; un de chaque côté en angle , depuis l'épaulette jusqu'au centre de la poitrine , pour empêcher que ces deux côtés ne plissent. Ces corcets gardent assez long-tems leur façon quand ils sont bien taillés ; & on peut y attacher des li-fières , dont il feroit cependant beaucoup mieux de ne faire aucun usage. On habille par ce moyen ses enfans ; on ne gêne point la circulation du sang ; on n'empêche point la nature de donner la forme qui lui convient le mieux , à un enfant , & on ne risque point de faire des bossus & des tortus. Quelle mauvaise invention que les corps , où l'on met de foibles & délicates machines à la torture !

Quel que soin qu'on prenne des enfans , la nature les a assujettis à beaucoup de maux , dont on ne peut



les garantir. Il est aisé de juger , parce qu'ils souffrent étant le mieux soignés , combien ils sont dignes de pitié lorsqu'ils sont négligés. Si on ne peut leur épargner tout à fait les douleurs , il faut du moins tâcher d'en diminuer l'activité & les dangers ; & on le peut en les nourrissant soi-même. Lorsqu'ils ont été bien soignés ; qu'ils ont leurs vingt premières dents ; qu'ils commencent à parler , & qu'ils marchent seuls , c'est alors qu'ils sentent le plaisir d'exister. C'est le tems où ils sont délivrés de toutes les douleurs du premier âge , & celui de la vie qui paroît le plus exempt de peines physiques & morales. Puissent les parens laisser jouir en paix ces petites créatures du repos que la nature leur accorde pendant plusieurs années pour les laisser s'accroître , se fortifier le tempéramment & les organes !



Les épidémies , la petite vérole , \*  
les dents de sept ans , qui souvent  
les tracassent long-tems avant que de  
percer , viendront assez tôt troubler  
leur repos & leur bonheur. Pourquoi  
les chagriner , leur ôter leur liberté ,  
& contrarier leurs petits goûts par  
des instructions précoces & inutiles  
alors. \*\*

---

\* Les enfans font encore quatre dents  
vers leur douzième année qui leur causent  
quelquefois des maladies dont on ignore la  
cause , parce qu'on n'est point dans l'habi-  
tude de faire attention à ces dents là , &  
qu'elles percent presque toujours sans qu'on  
le sçache. On a souvent fait tort à de jeu-  
nes filles en les traitant pour un mal qu'el-  
les n'avoient point , faute de penser aux in-  
commodités que les dents peuvent occa-  
sionner à cet âge.

\*\* Qu'on ne s'imagine pas que je veuille  
qu'on gâte les enfans. Je suis bien éloignée  
d'avoir cette façon de penser. On ne leur gât



Les personnes qui se hâtent d'apprendre à lire , à écrire à leurs enfans ; qui chargent leur mémoire de choses qu'ils récitent ridiculement , sans les entendre , ou en y attachant un sens faux , s'avoueront à elles-mêmes , si elles veulent y faire attention , qu'il entre beaucoup d'amour-propre dans leur conduite. Elles sont pressées de faire briller l'esprit & la mémoire de leurs enfans.

Il feroit à souhaiter qu'on fît confister l'espèce de vanité qu'on tire de ses enfans , dans les avantages de la force , de l'adresse , de l'agilité , de la bonne santé , & de la belle forme du corps. Tous ces avantages , sans les-

---

tera point le caractère si on ne leur accorde rien de ce qu'il demandent par fantaisie & en criant. Il faut qu'ils n'obtiennent jamais de faire ou d'avoir ce qui pourroit être nuisible , soit à eux , soit aux autres.



quels on ne peut jouir d'aucun autre, influenceront en bien sur tous les événemens de la vie ; au lieu que les instructions précoces fatiguent les foibles organes des enfans , en retardent le développement , & énervent par conséquent les opérations de l'esprit. On craint , dit-on , qu'ils ne s'accoutument à l'oïfiveté. Laissez un enfant , bien portant , jouir de sa liberté , & vous verrez qu'il s'occupera toujours. Ses jeux font pour lui une source d'occupation continuelle & agréable. Ils lui apprennent plus de choses qu'on ne pense. Il compare ce qu'il fait avec ce qu'il a fait ; il acquiert de l'expérience , de l'adresse , & son tact s'essaye & se forme. Un enfant qui aura été libre sera moins emprunté pour tout ce dont on voudra lui donner des idées ensuite , que ceux qui auront toujours



été contrariés & gênés dans leurs penchans inspirés par la nature. Comme les enfans se portent tout entiers à leurs jeux , comme ils y font très-attachés , on pourra se servir de leur goût même pour les amusemens , pour les tourner insensiblement vers les objets utiles , sur-tout si on sçait leur faire sentir que leur bonheur augmente en proportion des progrès qu'ils font dans les connoissances qu'on veut leur donner. Le grand point est qu'ils soient persuadés de la nécessité de faire ce qu'on desire qu'ils fassent. Ils apprennent alors , à l'âge de dix ans , plus de choses en deux mois qu'ils n'en apprennent en deux ans lorsqu'ils n'ont que quatre ou cinq ans.

On se tourmente beaucoup pour apprendre aux enfans des choses souvent inutiles , & qui font quelque-



fois prendre à leur esprit une tournure très-oppoſée à celle qu'il feroit à défirer qu'il eût. On les perſécute, on les contrarie ; on veut enfin les modifier à l'âge de trois ou quatre ans , comme on l'eſt ſoi-même à trente ou à quarante. Eſt-on juſte, eſt-on raifonnable en ſe conduiſant ainſi ? Qu'arrive-t-il de là ? Les enfans deviennent mutins , opiniâtres & faux ; ou s'ils ſe ſoumettent au joug qu'on leur impoſe , leur tempéramment en ſouffre ; les opérations phyſiques de leur corps ſont altérées, ſouvent ſuſpendues , & ils finiffent par être délicats & valétudinaires. On feroit bien mieux de les laiſſer en repos , & d'attendre que leurs organes fuſſent aſſez fortifiés pour ſupporter un genre de tenſion auquel la nature ſe refuſe juſqu'à un certain point dans les premières années d'un enfant. Je penſe,



& c'est d'après l'expérience, qu'on ne doit point contraindre les enfans à apprendre des choses qui exigent de leur part de la contention, avant qu'ils aient fait leurs dents de sept ans.

Mais, dira-t-on, que faire des enfans pendant leur sept ou huit premières années ? Qu'en faire ? Les laisser jouer, se fortifier, & profiter du seul tems de leur vie où ils puissent être heureux. Il faut s'attacher, dans ces premières années, à former leur cœur & leur jugement, en ne faisant que des actions bonnes & honnêtes devant eux, & en ne leur disant que des choses vraies. Si l'on veut se donner la peine de faire attention à leurs jeux, à leurs petits penchans, & de satisfaire leur curiosité naturelle, on fera étonné des occasions multipliées qu'on aura de leur faire prendre de bonnes habitudes, & de leur don-



ner des idées exactes d'une infinité de choses. En se conduisant ainsi avec eux , on les amenera insensiblement au point de sentir que pour être heureux , il faut se mettre en état de faire quelque chose d'utile pour soi & pour les autres , & de desirer enfin d'acquérir les connoissances qui rendent les hommes recommandables.

Je n'ai vu que trop de victimes de la précipitation des parens à faire instruire leurs enfans. Les nerfs attaqués , les obstructions , les maladies aiguës , l'épuisement & la mort sont souvent les suites funestes de cette précipitation.

Il y a une cause de maladie pour les enfans , assez ordinaire chez les gens aisés , qui donnent souvent à manger. On a souvent la complaisance de mettre à table des enfans de trois ou quatre ans. Ils mangent beaucoup



plus qu'ils n'ont de besoin ; car ils demandent de tout ce qui est servi sur la table, & on ne leur en refuse pas. Ces excès, répétés souvent, leur causent des maladies très-graves, & les accoutument de bonne heure à être sensuels. J'ai vu de ces enfans, avec l'air de se bien porter, avoir des ventres énormes. C'est certainement une preuve qu'il y a dans eux une surabondance de matière qui leur cause tôt ou tard des maladies très-dangereuses. Il faut que les enfans mangent toutes les fois qu'ils le desirent : on leur feroit tort en ne leur donnant pas la quantité d'alimens dont ils ont besoin pour leur accroissement ; mais il est bien essentiel qu'ils ne soient jamais excités par la variété & la délicatesse des mets. Les fruits d'une bonne qualité & bien mûrs, donnés aux enfans avec discrétion, leur sont



QUI VEULENT NOURRIR. 93  
aussi salutaires que ceux d'une mau-  
vaise qualité & pas assez mûrs leur  
sont nuisibles.

Je dois dire un mot , en finissant  
cet article , d'un préjugé populaire  
qu'il me paroît utile de combattre.  
Lorsque des enfans se trouvent dans  
l'air de maladies épidémiques , beau-  
coup de personnes les y laissent , par-  
ce qu'elles croient avoir observé que  
les enfans que l'on en retire gagnent  
la maladie , & que ceux qu'on y laisse  
ne la gagnent pas toujours. Pour moi  
j'ai observé que ceux qui ne prennent  
pas la maladie , quoiqu'on les laisse  
dans le mauvais air , restent ordinai-  
rement languissans pendant un tems  
très-considérable , & que ceux qui  
prennent la maladie , en restant dans  
le mauvais air , en meurent très-com-  
munément ; au lieu que ceux qui la  
gagnent , sans avoir respiré le mau-



vais air, sont beaucoup moins dangereusement malades. Il n'est pas aussi essentiel d'éviter la maladie contagieuse que de se préserver de ce qui peut la rendre dangereuse. Ainsi, toutes les fois qu'un enfant se trouve dans un endroit où il y a des malades ; il faut l'en faire sortir, le coucher ailleurs, & ne point le laisser rentrer dans la chambre du malade jusqu'à ce que l'air en soit bien renouvelé & bien purifié. \*

---

\* Lorsque l'on a un enfant en âge d'entendre raison, qui bégaye, il y a un moyen sûr de le guérir avec de l'assiduité & de la patience. Il a été démontré, par d'habiles Observateurs, qu'il n'y a point de bégayement naturel ; & que ce n'est que la précipitation avec laquelle on parle qui produit cet effet. Lorsque l'on gronde un enfant de bégayer, on augmente son mal ; il faut au contraire l'encourager en lui disant qu'il parlera com-



me un autre s'il veut parler doucement, & lui faire dire séparément toutes les syllabes du mot qu'il veut prononcer. Ce soin pris constamment, & avec persévérance, détruira les habitudes les plus invétérées de bégayer. J'en ai une expérience des plus marquées.





---

---

## ARTICLE TROISIEME.

*Des inconvéniens qu'on évite  
en nourrissant ses Enfans soi-  
même.*

**I**L est très-certain que la manière dont on gouverne les enfans , pendant les deux premières années de leur naissance , influe sur leur tempéramment pendant toute leur vie. On sentira aisément la vérité de cette assertion , si l'on fait attention que les élémens & la base , si l'on peut parler ainsi , de la machine humaine se forment des alimens que les enfans prennent en naissant , & que toutes les parties s'arrangent , se placent bien ou mal selon que la nature trouve  
dess



des facilités ou des obstacles dans ses opérations. Un enfant se forme dans le sein de sa mère ; il s'y accroît par la sève qu'il en reçoit ; il vient au monde ; cette sève , qui a servi à son premier développement , se porte dans une partie de la mère où il pourra continuer de la prendre , & vous l'en privez brusquement : vous étonnez la nature , vous la déroutez , & vous lui faites manquer son ouvrage. Il faut être , ce me semble , bien téméraire pour conseiller à une mère de donner son enfant à nourrir à une autre femme. Il faut être bien inhumain pour empêcher une bonne mère de nourrir son enfant.

Tel enfant est délicat , chétif ou estropié , qui auroit été robuste & bien fait , s'il eût été nourri par sa mère , & soigné avec intelligence. Lorsqu'un enfant a été *noué* ( ce qui



n'arrive jamais que par la négligence de ceux qui le gouvernent , ou que parce qu'il est très-foible ) , on a beau vouloir réparer le passé , on n'y parvient qu'à demi ; & celui qui paroît rétabli & en santé , n'est pas assez robuste pour supporter le moindre dérangement qui lui arrive. Au plus petit accident qui lui survient , la première délicatesse se retrouve toujours.

Si l'on faisoit attention à la quantité prodigieuse de personnes des deux sexes qui sont d'une mauvaise santé , ou difformes , & qu'on sentît vivement le malheur de celles qui sont dans cette fâcheuse situation pour le reste de leurs jours ; on chercheroit les différentes causes qui ont pu produire ces mauvais effets ; & l'on trouveroit que la plûpart de ces personnes infirmes ont été négligées dès leur



naissance. Lorsqu'on abandonne un enfant à des mains étrangères, on devroit réfléchir qu'on l'expose à être malheureux pendant toute sa vie, & que la difformité empêche souvent un garçon de se placer, & une fille de se marier.

Lorsqu'on donne un enfant à une Nourrice, on espère qu'il viendra bien, parce que dans la quantité de ceux qui sont mis en nourrice, on en voit qui ont le bonheur d'en revenir en bonne disposition : mais on ne tient pas registre dans les Villes de tous ceux qui ont péri en nourrice faute de bons soins. Je suppose qu'il revient dans les Villes la moitié des enfans qui vont en nourrice ; ceux de cette moitié qui se portent le mieux, sont ceux qu'on voit le plus ; les malades & les estropiés sont renfermés,



& ceux qui sont morts dans les Campagnes nous échappent.

On dit qu'il en meurt beaucoup dans le travail des dents. Oui, parce que la manière dont on les a conduits, les a mis hors d'état de soutenir cette opération de la nature. Beaucoup d'enfans ont été retirés des mains d'une Nourrice négligente, ou dont le lait a été reconnu mal-faisant, & sont morts dans les mains d'une autre qu'on croyoit bonne, par les suites des mauvais soins de la première. Plus un enfant est jeune, plus le traitement qu'il reçoit lui fait de bien ou de mal. Un enfant qui n'a pas été bien conduit, & qui a pris une mauvaise nourriture pendant les premiers mois de sa naissance, surmonte très-difficilement les infirmités qui en résultent.

Une mère se tranquillise quelque-



fois sur le sort de son enfant , parce qu'elle ignore le danger qu'il court , & en disant : *Il n'est pas loin ; je le verrai souvent.* Elle visite fréquemment son enfant , & elle fait très-bien. Si elle le trouve en bonne main, c'est un grand bonheur ; s'il est médiocrement bien , elle le laisse où il est , parce qu'elle doute si le mauvais état de son enfant vient de la Nourrice ou de sa délicatesse naturelle. Cette incertitude est très-fâcheuse ; si l'enfant est fort mal , elle le change de Nourrice. Eh ! comment sera-t-on certain que la seconde Nourrice vaudra mieux que la première , qu'on avoit crue bonne ? Quand elle seroit meilleure , est-il sûr qu'il ne soit pas trop tard de changer de Nourrice ; & que pendant six semaines ou deux mois qu'un enfant a pâti , son tempéramment ne soit pas affoibli au point



qu'il ne puisse plus profiter des bons soins & du bon lait d'une autre Nourrice ?

Lorsqu'un enfant ne vient pas bien, les Nourrices ont toujours des raisons bonnes ou mauvaises à donner, pour prouver qu'il n'y a pas de leur faute. Au bout de quinze jours, si l'enfant est maigre, c'est qu'il est *débouffi* ; à six semaines, c'est qu'il a eu des tranchées ; plus tard, c'est le mal des dents qu'elle allègue, ou bien un rhume. La mère plaint son enfant d'être si délicat, & espère sur l'avenir, mais trop souvent inutilement.

On croit pouvoir juger des soins d'une Nourrice en allant tous les jours chez elle ; mais sçaura-t-on, pour une heure qu'on y passe à chaque visite, si l'enfant tète souvent ; si la bouillie ne fait pas sa principale nourriture ; si on ne le laisse pas trop crier ;



s'il est changé chaque fois qu'il est sale ; si on ne lui laisse pas perdre ses forces au lit , au lieu de le mettre au grand air ; si le frère de lait ne tète pas ? Ce dernier cas arrive souvent sans qu'on s'en doute. On évite cet inconvénient en mettant l'enfant de la Nourrice entre les mains d'une autre ; mais il en résulte d'autres maux dont je parlerai.

Le tems où un enfant est visité est toujours celui pendant lequel la Nourrice s'occupe le plus de lui. Pour qu'une mère fût sûre que la Nourrice , même étant dans sa maison , sous ses yeux , fait parfaitement bien son devoir , il faudroit qu'elle la gardât à vue jour & nuit ; autant vaudroit qu'elle nourrit elle-même ; elle éviteroit par-là le désagrément de voir son enfant s'attacher à une étrangère , & lui refuser des caresses qu'elle au-



roit dû mériter. C'est en vain qu'on se flatte de regagner par la suite la même vivacité de tendresse, de la part de ses enfans, que si on les avoit allaités soi-même.

Si les personnes qui sont en état de prendre la Nourrice chez elles, & d'avoir ainsi leurs enfans sous leurs yeux, sont souvent trompées; à quoi doivent s'attendre celles qui, faute de pouvoir faire la même dépense, sont obligées de les envoyer au loin, & d'être privées du plaisir de les voir souvent?

Le hasard pourra faire que quelques-uns réussiront peut-être; mais cette incertitude cause plus de peine à une bonne mère qu'elle n'en auroit à nourrir son enfant.

Je ne parle pas des mères qui, de gaieté de cœur, confient leurs enfans à des femmes qu'elles ne connoissent:



pas , & qui , se contentant d'en recevoir des nouvelles vagues , passent des années entières sans voir les tristes victimes de leur indifférence & de leur insensibilité; les mères de cette espèce ne doivent pas lire ce que j'écris; elles trouveroient mes réflexions ridicules & puériles. Heureusement quelques-uns de ces pauvres petits ont le bonheur de trouver des Nourrices qui s'attachent à eux; & quelquefois l'Etrangère éprouve pour eux les sentimens que leurs parens auroient dû avoir , & supplée à la négligence de ceux-ci. Mais, pour quelques enfans qui réussissent ainsi , combien en est-il qui passent leur courte vie dans les souffrances ? La quantité prodigieuse d'enfans qu'on voit en pitoyable état dans les Campagnes , & chez les Sevreuses , effraye & fait frémir,



Parmi les enfans qui réussissent le mieux en nourrice , on en voit très-peu qui soient bien en tous points. Il y en a qui paroissent forts & gras ; mais l'un tend le derrière , l'autre dandine ; celui-ci a les genoux en dedans , celui-là a les reins foibles , un autre a une descente ; l'un louche sans que cela lui soit naturel , l'autre a une brûlure quelque part. C'est une chose rare que de voir un enfant en nourrice qui n'ait pas quelque difformité ou infirmité accidentelle , apparente ou cachée : il y en a plusieurs qui ont le *carreau* , de gros ventres , des vers ; \* ils tétent le pouce pres-

---

\* Il est prudent de s'assurer si les enfans n'ont point de vers dans leur seconde année. On vend de petites dragées chez un Apothicaire de la rue de la Harpe , vis-à-vis la Tête Noire , qu'ils prennent facilement , qui



que tous ; ils restent long-tems sales de nuit ; beaucoup sont de la petite espèce , & n'en auroient pas été s'ils eussent été nourris par leur mère ; & un grand nombre deviennent étiques.

Il y a à présent une maladie fort commune aux enfans : elle est connue sous le nom d'humeurs froides ; j'en ignore la cause ; mais j'imagine que , si l'on ne mettoit pas les enfans en nourrice , cette infirmité ne seroit pas si commune. Les dartres sont aussi très-répondues. Qui sçait si elles ne sont pas une suite d'un mauvais lait pris en naissant ? Beaucoup d'enfans enfin ont la vue foible & ne peuvent pas regarder le grand jour , par-

---

leur en font rendre lorsqu'ils en ont , & qui ne leur font aucun mal quand ils n'en ont pas.



ce qu'ils ont été trop renfermés.

Il y a des mères qui , en apprenant la nouvelle de la mort de leur enfant en nourrice , se consolent , sans en chercher la cause , en disant : *Hélas ! c'est un Ange en Paradis*. Je doute que Dieu leur tienne compte de leur résignation en pareil cas. Il permet qu'il se forme des enfans dans leur sein pour qu'elles tâchent d'en faire des hommes : d'ailleurs , parleroient-elles ainsi , si elles faisoient réflexion aux cruelles douleurs que ces enfans ont éprouvées avant de succomber ; qu'elles sont souvent cause de leur mort par leur négligence ; qu'un enfant qu'elles ont abandonné dès sa naissance aux soins d'une mauvaise mère , puisqu'elle abandonne le sien pour prendre celui-là ; que cet enfant , dis-je , les auroit chéries toute leur vie si elles avoient rempli leurs



devoirs envers lui. Les enfans ne seroient point ingrats si l'on ne s'écartoit pas de la nature ; leur ingratitude ne vient souvent que de la conduite mal entendue qu'on a avec eux.

Les mères qui prennent leur parti si facilement sur la mort d'un enfant, sont-elles aussi insensibles lorsqu'on leur en rapporte qui , par leur foiblesse & leur infirmité , sont destinés à traîner une vie languissante , à être à charge à tous ceux qui les environnent , & à être incapables de tout. C'est alors que pour avoir voulu s'épargner deux ans de peines , à ce qu'elles prétendent , elles sont forcées d'en prendre d'aussi longues qu'infructueuses. Heureux encore les pauvres enfans , si leur difformité ou leur langueur ne donne pas aux mères de l'éloignement pour eux , & si celles-ci supportent avec patience les



humeurs auxquelles ces enfans , en mauvais état , sont sujets.

Quand les Nourrices de la Campagne auroient la bonne volonté de faire leur devoir , lorsqu'elles sont peu payées , il est impossible qu'elles passent auprès des enfans tout le tems qui seroit nécessaire en suivant leur routine. Celles qui ne travaillent point aux champs sont chargées du détail de l'intérieur de la maison , qui est considérable. La lessive , la façon du pain , le soin de la vache , la cuisine à faire , le bois à aller ramasser , la garde des autres enfans , tout cela roule sur elles.

Lorsqu'elles sortent , au lieu d'emporter leur Nourrison avec elles , ce qui lui feroit beaucoup de bien , elles lui laissent perdre ses forces dans le lit , ou elles le livrent à d'autres enfans. J'en ai vus qu'on faisoit prome-



ner par des enfans de six ans , qui , ne pouvant les soutenir , les traînoient par terre. Une Nourrice , occupée dans la maison & entourée d'enfans qui crient , peut-elle renoncer à tout pour le Nourrison ? D'ailleurs , doit-on se flatter qu'une femme qui sévre son propre enfant par intérêt , & qui par-là l'expose à mourir , comme il arrive souvent , aura quelque pitié d'un enfant étranger. Je ne conçois pas comment une Nourrice peut supporter la vue de son enfant mourant de langueur & de jalousie d'en voir un autre prendre la seule nourriture qui lui convienne.

Si la Nourrice a allaité son enfant assez long-tems , son lait est vieux ; & n'étant pas d'une qualité propre au nouveau né , celui-ci le digère mal. Il est faux qu'un nouveau né renouvelle le lait ; & c'est une erreur de



croire qu'un vieux lait soit bon pour les nouveaux nés. Il est d'ailleurs évident qu'une Nourrice, accouchée depuis dix mois ou un an, est plus exposée à devenir grosse qu'une femme nouvellement accouchée ; & on sçait que les Nourrices ne disent qu'elles sont grosses que le plus tard qu'elles peuvent. \*

---

\* Si une Nourrice devient grosse six semaines ou deux mois après qu'elle a pris un Nourrison, son lait diminue de quantité ; il devient moins nourrissant. Elle est obligée alors de donner d'autres alimens à l'enfant. Celui-ci les digère mal ; il maigrit, il dépérit. Voilà pourquoi l'on dit que le lait d'une femme grosse est mauvais. Mais un enfant nourri par sa mère tétera au moins pendant un an avant qu'elle devienne grosse ; il sera fort ; son estomac sera en état de recevoir & de digérer d'autres alimens ; & il téteroit alors sa mère grosse pendant quelque tems qu'il n'en éprouveroit aucun inconvénient.



Presque tous les enfans que l'on met en nourrice sont sévrés trop tôt, & sont souvent presque toutes leurs dents sans téter. Faut-il s'étonner s'il en périt beaucoup dans le tems qu'ils font leurs dernières dents ; quand ils sont privés de la seule nourriture que leur estomac affoibli alors pourroit digérer.

Les pauvres gens de la Campagne sont ordinairement logés dans le bas d'une maison ; les pièces qu'ils habitent sont humides, & elles sont puantes par les ordures des autres enfans ; elles sont entourées de mares remplies d'eau croupissante ou de fumier. Les enfans restent continuellement dans ces pièces lorsqu'ils ne marchent pas seuls, & ils marchent tard. De sorte qu'au lieu d'être au bon air de la campagne, ils sont dans la puanteur. J'ai dit ailleurs le tort



que les mauvaises odeurs leur font. Lorsqu'on approche de ces enfans, on sent une odeur aigre qui prend au nez.

Les meilleures Nourrices, celles qui ont le plus de soin des enfans, péchent par ignorance. Plus elles aiment les enfans, & plus elles les rendent frileux; parce qu'elles ont peur qu'ils n'aient froid, même en été. Elles les affomment de hardes, de couvertures, & les affoiblissent. Le peu de précautions que les Nourrices négligentes prennent pour garantir leurs enfans du froid, est justement ce qui les dédommage en partie du mauvais soin qu'elles ont d'eux d'ailleurs. De quelque côté qu'on se tourne, on ne trouve qu'inconvénient lorsqu'on s'écarte de la nature, & qu'on fait passer à un enfant, dans des mains étrangères, le tems qu'il est



QUI VEULENT NOURRIR. 115  
essentiel qu'il passe auprès de sa  
mère.

Un enfant , une fois parvenu à l'âge de deux ans , s'il est fort , pourroit absolument se passer des soins de sa mère. Il parle , il marche seul , il a des dents ; qu'il reçoive du pain de celui-ci ou de celui-là , il lui fera le même bien. Mais , avant cet âge , il n'y a que la tendresse & les attentions inquiètes de la mère qui puissent suffire à tous ses besoins. Plus il est jeune , & plus il faut qu'il soit près d'elle.

C'est une erreur de s'imaginer qu'on suppléera à ces devoirs à force d'argent , & qu'on se fera aimer des enfans au même degré que si on les avoit nourris. En leur faisant oublier la Nourrice , on leur a donné la première leçon d'indifférence & d'ingratitude. La séparation de la Nour-



rice cause, à ceux qui sont sensibles  
un chagrin cruel qui nuit à leur santé.  
Ils s'attachent ensuite à la première  
personne qui s'empare d'eux en quittant  
tant la Nourrice. Ordinairement c'est  
à la *Bonne*; & la politesse est pour la  
mère, parce qu'on les dresse dans le  
bel art d'en avoir.

S'il se fait un second changement  
c'est-à-dire si l'on sépare un enfant de sa  
bonne ou de sa mère, il n'y est plus  
sensible. C'est alors qu'on s'aperçoit  
que le second attachement, eût-il  
été pour la mère, ne valoit pas le  
premier. On parvient à lui donner  
un air affable avec tout le monde  
mais il n'aime personne. On trouve  
que les enfans se détachent en grand  
diffant. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?  
Lorsque loin de conserver leur première  
sensibilité, on leur fait éprouver  
des révolutions qui l'altèrent.



Ceux qui ne changent point de mères , conservent leur attachement pour elles toute leur vie , à moins que par la suite elles n'aient avec eux une conduite mal entendue.

Lorsque les enfans rebutent leurs mères en arrivant de nourrice , & que cela dure un peu de tems , si les mères n'ont pas assez de patience , & si , faute de sentir assez le chagrin qu'éprouvent alors leurs enfans , elles prennent ces rebuts pour des fantaisies , & les traitent en conséquence , en voilà assez pour inspirer de l'éloignement & de l'aversion aux enfans pour les mères , parce qu'ils les sentent injustes alors. J'ai vu plusieurs fois des effets funestes de pareilles méprises.

Les enfans ont une sorte de raisonnement , ou plutôt d'instinct , que l'on ne leur suppose pas. La con-



duite que l'on tient avec eux influe sur leur caractère dès l'âge le plus tendre. Lorsqu'on a paru injuste à un enfant, il se révolte, il devient colérique. Ce qu'on fait pour le dompter ne fait souvent que l'aigrir. Si la crainte l'empêche d'éclater, il devient rancunier, dissimulé : on s'en apperçoit ; on le juge d'un mauvais caractère, sans se souvenir qu'on lui a paru injuste ; on le rend méchant tout en le réduisant en apparence ; & tout est perdu. Une malheureuse erreur en produit mille autres, gâte un caractère, & éloigne deux personnes qui devoient s'aimer. Ces mauvais effets arrivent précisément à l'enfant qui a le plus regretté sa Nourrice, par conséquent au plus sensible, & à la mère qui avoit le plus d'empressement à recevoir les caresses de son enfant.



Les enfans nourris par leurs mères peuvent y gagner autant pour le caractère que pour la santé, sur-tout s'il est vrai que le lait influe sur le caractère. La mère peut du moins tirer un grand avantage de la connoissance qu'elle a de son enfant pour sa première éducation. En nourrissant on sçait à point nommé la cause des cris d'un enfant. On est à portée de le satisfaire si c'est un besoin qui le fait crier, & de le refuser si c'est une fantaisie.

Cette conduite, soutenue avec constance, procure les plus grands avantages pour les suites de l'éducation. Un enfant qui n'obtient rien par ses cris, ne devient point impérieux. Lorsqu'on a satisfait ses véritables besoins, & qu'on ne lui a jamais paru injuste, il n'est ni colérique, ni importun; & on n'est pas obligé d'en



venir aux châtimens corporels qui l'aviliroient & le révolteroient. \*

Cependant lorsque les enfans desireroient de toucher à quelques objets qui ne peuvent pas leur nuire , il ne faut pas les contrarier. On doit leur donner des facilités pour se satisfaire autant qu'il sera possible. Plus ils s'exerceront les sens de bonne heure, &c.

---

\* Une mère attentive & capable d'observer le développement des sensations d'un enfant, peut, en nourrissant, faire des observations qui lui donneront des moyens sûrs de commencer les plus heureuses habitudes dans son Nourrison. Les objets, les personnes, les discours, les actions, tout cela agit sur les organes des enfans & les modifie. De combien de mauvaises impressions ne peut-on pas les garantir ? Et combien de *bonnes* ne peut-on pas leur donner qui tourneront insensiblement les petites facultés de leur ame vers ce qui peut leur être utile & les rendre heureux ?

plutôt



plutôt ils deviendront forts & adroits. Il faut avoir de grandes attentions sur ce qu'ils portent à leur bouche. Il y a eu beaucoup d'enfans étranglés par différens corps qu'ils avoient avalés.

Si une mère nourrissoit ses enfans, elle les aimeroit tous également, tous l'aimeroient. Les aînés ne seroient pas cause qu'on oublieroit les derniers, comme il n'arrive que trop souvent. Lorsqu'on a eu un enfant de chaque sexe, la répétition ne plaît pas toujours; & ceux qui sont présens font quelquefois oublier les absens qui sont en nourrice. Au contraire, la mère qui nourrit préfère toujours, pour le moment, le plus petit en proportion de sa foiblesse & du besoin qu'il a d'elle. Cette conduite est dans la nature. Ceux qui la taxeroient d'inconstance dans les femmes, n'au-



roient pas réfléchi qu'elle est plutôt une suite d'un instinct machinal que du raisonnement, & qu'elle est absolument nécessaire.

Que deviendroient les pauvres petits, si les mères n'avoient pas plus de complaisance pour eux que pour les plus grands, qui sont en état de se passer des petits soins ? A mesure que les derniers grandiront, ils seront mis naturellement, & sans y penser, au niveau des premiers, & la mère les traitera tous également. En suivant l'ordre de la nature, aucun n'aura de préférence injuste ; n'ayant aucun sujet de jalousie, les frères & sœurs s'en aimeront mieux ; n'ayant point quitté la maison des auteurs de leurs jours, ils en feront plus frères & sœurs. Ils auront tous les mêmes causes de chérir le père & la mère & d'en être aimés. La paix régnera dans les



familles. Les enfans plus robustes & mieux gouvernés , seront plus capables de soutenir les travaux auxquels ils se porteront ; ils feront des enfans plus forts & d'un meilleur caractère. L'estime publique , l'attachement des enfans & du père , & une meilleure santé , seront la récompense de la mère.\*

---

\* Il y a des femmes qui ne nourrissent pas leurs enfans , parce que , disent-elles , leurs maris ne pourroient pas supporter les cris des nouveaux nés , & que le spectacle des embarras d'une nourriture les dégoûteroit d'elles. Je soutiens au contraire qu'un homme , né sensible & sensé , aimera d'avantage sa femme en lui voyant prendre des soins qui ont pour objet de lui donner des enfans forts & bien constitués ; qu'il s'occupera , en peu de tems , avec intérêt du petit Nourrison ; qu'il le caressera & qu'il sera très-enchanté de recevoir les petites caresses de son enfant , qui le distinguera bien-



Je ne comprends pas comment tant de femmes , qui n'ont rien d'essentiel à faire , & qui ont à leurs ordres plusieurs domestiques , osent mettre leurs enfans en nourrice. Cette conduite n'est pas pardonnable , surtout depuis que l'on est à portée de voir des femmes qui donnent avec succès l'exemple de la nourriture naturelle. Lorsque l'on croit une entreprise dangereuse , ou que l'on n'a pas eu l'idée de la tenter , on est excusable ; mais il faut être décidément indifférente sur le sort de son enfant pour ne pas nourrir , quand on

---

tôt de tous les autres hommes. Je ne parle ici que des maris capables de sentir le plaisir de voir se former & se développer sous leurs yeux d'innocentes créatures qui doivent les remplacer un jour. Pour ceux qui ne se conduisent que par caprice , j'ignore ce qui peut les intéresser.



QUI VEULENT NOURRIR. 125  
n'a rien à faire , & quand on a sous  
les yeux l'exemple des femmes qui  
ont réussi.





---

## ARTICLE QUATRIÈME.

*L'usage de mettre les enfans en nourrice est une cause de dépopulation.*

EN suivant l'impulsion de la nature ; on ne privera pas les enfans de la campagne du lait de leurs mères ; c'est-à-dire , de la seule nourriture qui leur convienne. L'usage de mettre les enfans en nourrice s'est introduit insensiblement dans toutes les Villes de Province ; il s'est même établi jusque dans les Campagnes. Quel renversement de l'ordre ! Il meurt une grande quantité de ces enfans mis en nourrice , soit parce qu'ils sont privés brusquement de la nourriture



qui avoit formé leur première organisation , soit par une suite de l'ignorance ou de la négligence des personnes qui les gouvernent. Un grand nombre de frères ou sœurs de lait ( sans parler de ceux qui restent languissans ), meurent aussi. Les Nourrices font moins d'enfans en nourrissant des étrangers après ceux qui leur appartiennent.

Lorsqu'elles sont bien payées , elles donnent quelquefois leurs enfans à une autre Nourrice ; & par ces tripotages voilà trois enfans & trois mères déplacés. Souvent l'important nourrisson tourne mal ; l'enfant de la Nourrice bien payée s'accommode peu d'un changement de lait ; & celui de la seconde Nourrice périt pour faire place aux deux autres victimes.

Bien des gens s'embarrassent fort



peu du tort qu'ils font aux enfans des Nourrices ; mais il n'est pas moins vrai que de les mettre dans le cas de ne pas nourrir leurs enfans comme il conviendrait , c'est une cause considérable de dépopulation , & par conséquent un mal public. Les habitans de la Campagne sont cependant bien précieux ; & sans les peines qu'ils se donnent , les paresseux des Villes n'auroient pas si bon tems.

Les femmes de Province ont la folie de vouloir imiter celles des grandes Villes , & communément , elles n'en prennent que les ridicules & les défauts. Il a été du bon ton , dans les grandes Villes , d'étouffer les sentimens inspirés par la nature ; & on a pris ce ton dans les Provinces. Comment est-il possible que le devoir si essentiel de nourrir ses enfans , ait été assujetti à l'empire de la



mode ? A présent que l'on a ouvert les yeux sur cet objet , & que le plus grand nombre commence à sentir qu'il est inhumain de mettre ses enfans en nourrice , je ne conseille pas aux *Elégantes* de se vanter tout haut de leur éloignement pour leur premier devoir , si elles font encore un peu de cas de l'estime publique.

Je ne peux pas comprendre pourquoi une quantité de femmes , qui n'ont rien à faire , mettent leurs enfans en nourrice , & s'aveuglent sur les dangers qu'ils courent ou ne s'en doutent pas. Cela prouve bien qu'un mauvais usage une fois établi dure très-long-tems sans qu'on s'avise de faire autrement. Je parierois que bien des femmes auroient nourri si elles y avoient pensé ; mais l'idée ne leur en est pas venue , parce que ce n'étoit pas l'usage de nourrir. Si c'étoit la



mode que chaque femme gardât ses enfans , & qu'une mère allât s'aviser d'abandonner les siens aux soins d'une autre , toutes ses voisines lui jeteroient la pierre , & la regarderoient , avec raison , comme une femme dénaturée.

Cependant elle feroit encore moins blâmable alors qu'elle ne l'est à présent qu'on a l'expérience trop multipliée des accidens funestes qui arrivent aux enfans par la négligence & l'ignorance des Nourrices. Il est humiliant , pour l'humanité , de voir qu'il n'y a que la misère qui force les pauvres à garder leurs enfans. Jusqu'aux Fermières de campagne mettent leurs enfans en nourrice , lorsqu'elles sont à leur aise , tandis qu'elles ont du monde pour les aider , & toutes sortes de facilités pour élever leurs nouveaux nés.



On a toujours une quantité de raisons à alléguer pour se dispenser de nourrir. Le mari, dit-on, ne veut pas ; il faut qu'il dorme. S'il est si délicat, qu'il couche dans une autre chambre. A-t-il droit d'arracher un enfant des bras de sa mère dès sa naissance ? C'est peut-être là le seul cas où une femme ait droit d'agir contre la volonté de son mari ; à moins qu'il ne soit un extravagant & un dénaturé, incapable de raisonner, & dénué de sensibilité, il ne peut pas sçavoir mauvais gré à sa femme de nourrir son enfant ; & je soutiens que, pour peu qu'il soit susceptible de sentiment, loin d'être fâché de l'entreprise de sa femme, il l'en aimera davantage, & regardera, en peu de tems, avec intérêt un enfant qu'il vouloit proscrire d'abord. Je soutiens encore qu'il supportera



sans peine les prétendues incommodités de la nourriture naturelle, quelque répugnance qu'il ait eue pour elle auparavant.

Un homme, de quel qu'état qu'il soit, est heureux d'avoir une femme qui sçache braver les prétendus désagrémens attachés à son état de mère, pour remplir ses premiers devoirs. Si les femmes avoient véritablement envie de nourrir, elles sçauroient bien trouver des moyens de réussir. Elles ne pourroient pas faire un meilleur usage de la finesse qu'on prétend naturelle à leur sexe. On est bien fort quand la fin qu'on se propose est louable; & la femme la plus complaisante d'ailleurs doit avoir de la fermeté dans cette occasion. On doit faire le bien en dépit des préjugés & des hommes injustes.

Je ne conseillerois pas à une fem-



me , qui ſçauroit ſon mari oppoſé à ſon deſſein de nourrir , de diſputer avec lui ſur cet objet pendant toute ſa groſſeſſe. Mais un moyen bien ſûr de réuſſir eſt de ne faire part de ſon projet à qui que ce ſoit au monde ; & lorsqu'elle eſt accouchée , de prendre le premier moment qu'elle pourra ſaiſir pour donner à téter à ſon enfant , comme ſi elle venoit de ſ'en aviſer dans l'inſtant. Il n'y a point de mari aſſez barbare pour expoſer ſa femme à périr en lui ôtant ſon enfant de force ; & , ſi elle le connoiſſoit d'un caractère à ſe livrer à cet excès de férocité , il faudroit qu'elle prévint quelqu'un capable de lui en impoſer aſſez pour le contenir. J'indique ce moyen ſeulement pour prouver que les raifons des mères pareſſeuſes ne valent rien , & qu'elles ſçaurent vaincre les difficultés



quand elles le voudront sérieusement.

D'autres femmes disent qu'elles sont trop délicates. Eh bien, qu'elles nourrissent pour rétablir leur santé. C'est justement là le meilleur remède qu'elles puissent employer. L'enfant sera leur Médecin. Où a-t-on pris qu'on altère sa santé en nourrissant ? Il n'y a rien à cela que de naturel; &

---

\* Je sens toute la force de cette assertion, & je soutiens que, si la nourriture naturelle ne rétablit pas la femme la plus délicate, celle dont la poitrine même est la plus faible, rien ne sera capable de lui rendre la santé. Si l'on cite des femmes qui sont mortes en nourrissant, ou à la suite d'une nourriture, c'est qu'elles étoient atteintes de maladies qui les auroient conduites plutôt au tombeau si elles avoient encore éprouvé les suites d'un lait presque toujours mal digéré.



faute de suivre le vœu de la nature à cet égard , une femme délicate périt. Quand reviendra-t-on de tant de préjugés meurtriers ? Si une femme est si délicate , comment soutiendra-t-elle tout ce qu'il faut qu'elle fasse pour détourner son lait ? Le lit , la diète , les sueurs & la privation d'air , la réduiront à la plus grande foiblesse. Malgré toutes les précautions qu'il faut prendre pour détourner le lait , s'il lui en reste , comme il arrive presque toujours , comment en soutiendra-t-elle les ravages dans son corps ? Toute femme qui a la force de mener un enfant à terme , a celle de le nourrir.

Le peu d'attention que l'on fait aux accidens causés par le lait , est aussi étonnant que l'indifférence que l'on a pour les pauvres petits enfans. Je dirois volontiers aux femmes : Si la fois



blesse de vos enfans, si le besoin absolu qu'ils ont de vos soins & de l'aliment que la nature leur a préparé dans votre sein ne vous touchent pas que votre propre intérêt du moins vous fasse prendre un parti auquel seul instinct vous auroit portées, vous n'étiez pas arrêtées par des préjugés qui suspendent & qui étouffent votre sensibilité naturelle.

Les accidens causés par le lait sont fréquens & terribles; & les personnes les plus faites pour avoir les secours les meilleurs & les plus empressés n'en sont pas plus à l'abri que les autres. Nous en avons eu la triste preuve dans la perte de la première femme du Dauphin, dont la France a pleuré la mort il y a peu d'années & dans celles de plusieurs femmes de grand nom qui sont mortes en couche. Il seroit bien à souhaiter que les



enfans destinés à jouer un grand rôle dans le monde fussent nourris par les seules personnes dignes de remplir cette fonction essentielle. Ils ont autant besoin que qui que ce soit d'avoir un bon tempérament , & plus que tout autre , d'avoir un heureux caractère. Si les femmes du premier rang se mettoient à nourrir , leur exemple produiroit les plus heureux effets & entraîneroit bientôt toutes les autres à remplir ce devoir important. Les Dames , obligées par leur état , de faire un service à la Cour , en sont dispensées pendant les deux premiers mois de leurs couches. C'est précisément le tems où il est nécessaire d'être un peu assidu auprès des enfans , & il est plus que suffisant. Après ces deux mois elles pourroient reprendre leur service , & continuer de nourrir très-facilement , & sans ,



pour ainsi dire , qu'on s'en apperçût.

Mais revenons aux accidens causés par le lait. On voit des femmes qui en restent impotentes , d'autres qui en sont très-défigurées ; celles-là en deviennent folles ; celles-ci en sont remplies de dépôts qui les couvrent de plaies dégoûtantes & douloureuses. Je crois que si l'on cherchoit les causes de la quantité prodigieuse de personnes pulmoniques que l'on voit , sur-tout dans les grandes Villes , on trouveroit que la principale vient de ce que les unes ont été mal nourries , & que les autres ont eu leur lait mal détourné.

Les femmes , délicates ou non , sont quittes à meilleur marché en nourrissant qu'en cherchant à détourner leur lait. Elles sont exemptes , pendant la plus grande partie du



tems de leur nourriture , de l'évacuation périodique qui les fatigue tous les mois , ou d'une autre grossesse qui les fatigueroit encore davantage. Les femmes qui font des enfans tous les ans , ne sont-elles pas bien avancées de prendre des Nourrices pour avoir , disent-elles , du repos , & de devenir grosses lorsque leur corps n'est pas encore refait ? En nourrissant long-tems , on fait moins d'enfans , & il en reste davantage.

Loin de contribuer à augmenter la population , lorsqu'on accouche tous les ans , on y nuit au contraire , parce que beaucoup de ces enfans là ne s'élèvent pas , & qu'ils font cause encore qu'un très-grand nombre de ceux des Nourrices périssent aussi. Il y a quelques exceptions , mais elles sont rares. Selon la marche de la nature , les femmes n'auroient des en-



fans que tous les deux ou trois ans ; plus ; dans l'espace de tems qu'elles sont fécondées , elles auroient encore le tems de faire dix ou douze enfans bien constitués. Croit-on que la population y perdrait ?

Ce n'est pas pour donner de peine aux mères que je leur conseille de nourrir ; c'est au contraire pour leur en épargner ; c'est parce que je les plains des maux auxquels elles sont exposées & sujettes , tant pour elles que pour les enfans , que je leur présente des moyens sûrs de les éviter ; c'est pour les faire jouir d'une bonne santé ; pour qu'elles rentrent sous les loix bienfaisantes de la nature , pour qu'elles deviennent mères dans toute l'étendue du mot.

En nourrissant , on est dédommée des peines que l'on prend , par le plaisir qu'on a de voir croître son



les yeux un enfant fort , qui s'attache , & qui presse avec les petits bras sa tendre mère : on est exempte des inquiétudes indicibles qu'ont les bonnes mères lorsque leurs enfans sont en nourrice.

Les petits enfans ne donnent pas beaucoup de peine lorsqu'ils sont bien gouvernés ; ils ne font point criailleurs quand ils ne souffrent pas. Il n'y a rien de si intéressant que d'observer & de jouir de tous leurs petits développemens.

La nécessité où une femme seroit de faire quelques voyages , peu de tems après son accouchement , ne seroit point un obstacle à ce qu'elle nourrit. On peut tout aussi bien mener un enfant en voyage que des animaux dont on se fait suivre partout pour son plaisir. Je ne vois pas non plus pourquoi l'on auroit honte



de se faire suivre d'un enfant dans les maisons où l'on va , lorsqu'on y mène un chien, qui est fort importun par son odeur forte , par les aboyemens & par le dégât qu'il fait souvent.

Beaucoup de femmes ne peuvent pas nourrir , dit-on , parce que leurs occupations , leurs talens , leur commerce , leur métier les en empêchent. On trouve souvent des choses impossibles à faire , qui deviendroient très-aisées si l'on vouloit véritablement les entreprendre. Il n'y a point de femmes , si occupée qu'elle soit , qui ne puisse sacrifier à un enfant un quart d'heure de tems en tems dans le courant de la journée pour lui donner à téter. Elle peut employer deux heures de suite à ses occupations , soit dans le commerce , soit dans un art ou un métier. Ce quart d'heure de tems en tems suffit pour nourrir.



La méthode suivant laquelle une femme veut que son enfant soit gouverné étant une fois donnée , elle peut y avoir l'œil tout en s'occupant. Il ne s'agit donc que d'avoir une personne chez soi qui soit principalement destinée à soigner l'enfant : cette personne ne coûtera pas plus qu'une Nourrice , à laquelle on n'a jamais fini de donner. On a beaucoup de peine à contenter les mères factices & empruntées. Quand cette domestique coûteroit un peu plus qu'une Nourrice , elle peut-être utile à la maison pendant que l'enfant dort ou qu'il s'amuse , & pendant les soirées.

Lorsqu'on est logé auprès d'un endroit bien aéré , on peut y placer l'enfant , de manière qu'il joue seul tandis que l'on travaille auprès de lui. Pendant qu'un enfant prend l'air ,



& il faut qu'il le prenne souvent, la mère à le tems de vaquer à ses affaires. On peut, en nourrissant, aller dîner en ville, faire des visites, & jouir des agrémens de la société; on peut se faire porter son enfant partout pour lui donner à téter, & le faire disparoître lorsqu'il gêne. On vient à bout de choses plus difficiles que tout cela; il n'y a que façon de s'arranger. Je suis bien sûre que la mère préférera souvent la compagnie de son enfant aux prétendus plaisirs bruyans des grandes *colues*: c'est en nourrissant qu'on s'apperçoit qu'on est mère. Les femmes qui n'auroient pas le moyen de prendre une personne à gages pour les seconder, pourroient, avec ce qu'elles donneroient à une Nourrice, avoir une femme au mois pour promener l'enfant & aider dans le ménage. Je me



doute bien qu'on aura l'esprit de trouver, sans mon secours, tous ces moyens, si l'on veut nourrir ; je n'en parle que pour faire voir qu'on les a, & qu'ils sont aisés à mettre en pratique. Toutes les mères, ou presque toutes, peuvent nourrir. Je ne vois guère que deux espèces de femmes qui soient absolument dans l'impossibilité de nourrir. Ce sont celles qui ont des états qui les assujettissent auprès des malades, & celles qui sont en service.

Il y a des femmes qui ne veulent pas nourrir, parce qu'elles ont d'autres enfans pour qui elles n'ont pas pris ce soin ; elles craignent, disent-elles, de préférer les derniers aux premiers. Cette délicatesse est louable ; mais elle ne doit pas arrêter. Il seroit fâcheux qu'on s'abstînt de bien faire, parce qu'on ne l'a pas toujours fait.



En supposant que l'enfant nourri par sa mère soit préféré aux autres , étant le plus jeune & le plus foible , c'est celui qui a le plus de besoin de la tendresse maternelle. Au lieu de cette préférence , il eût peut-être été le moins aimé , s'il eût été absent , puisqu'on avoit déjà donné son amitié aux autres avant que celui-ci existât. Il n'y a que la mère qui suffise aux nouveaux nés , au lieu que le père peut dédommager les autres de ce qu'ils perdroient , si la mère paroissoit les oublier.

Mais il n'est pas à présumer qu'une mère assez tendre pour nourrir son enfant , lorsqu'elle en a enfin senti les avantages , & qu'elle s'est élevée au-dessus des préjugés qui l'entourent ; il n'est pas à présumer , dis-je , qu'une pareille mère négligera ses autres enfans parce qu'elle aura eu le



malheur de croire ne pas pouvoir les nourrir dans le tems de leur naissance. elle les plaindra au contraire ; elle s'attendrira sur eux toutes les fois qu'elle pensera qu'ils n'ont pas reçu les premiers soins , qu'ils ont perdu les caresses pendant deux ans , & qu'elle n'a pas joui de leur premier sourire ; elle se sentira un desir bien vif de les dédommager des pertes qu'ils ont faites.

D'autres femmes disent encore , que , si elles perdoient un enfant qu'elles nourriroient , cette perte leur causeroit trop de chagrin , ou qu'elles sont trop sensibles pour pouvoir supporter les cris douloureux d'un enfant ; & ainsi elles abandonnent par bon cœur leurs enfans dès leur naissance. Comment ose-t-on donner de pareilles défaites ? Lorsque l'on a fait son devoir , & que l'on n'a point



de reproches à se faire sur la mort d'un enfant , on a du moins des motifs de consolation. On éprouve une douleur de sentiment bien différente de celle qui a sa source dans les remords : car il n'y a pas une femme qui , en perdant son enfant en nourrice, ne doive se dire : *il vivroit peut-être , mon enfant , si je ne l'avois pas livré à des mains étrangères , si je l'avois nourri.*

Il seroit aisé de faire voir aux personnes qui craignent d'augmenter leur dépense en nourrissant , qu'un enfant coûte moins à la maison , quand on le veut , qu'en nourrice. Les enfans qui trouvent abondamment du lait dans le sein de leurs mères , ne mangent point pendant les premiers mois de leur naissance. Il ne faut ni lait de vache ni farine ; on n'a point besoin de bois pour les chauf-



fer , puisqu'il ne faut rien leur mettre sur le corps qui soit chauffé. L'*emmaillotage* , la bouillie & le chauffage prennent ordinairement bien du tems que voici épargné , & constituent dans une petite dépense que voilà supprimée. De plus , les enfans qu'on nourrit soi-même , sont nets de très-bonne heure , & pourrissent par conséquent moins de linge.

On s'imagine épargner du tems & de l'argent en mettant un enfant en nourrice : la mère en fait souvent un autre tout de suite; il faut faire la dépense d'une seconde couche , d'une autre layette , & avoir deux enfans en nourrice à la fois, ou retirer le premier si jeune , qu'il donne plus d'embarras que s'il venoit de naître. N'a-t-on pas bien gagné ? On a deux enfans foibles & languissans , au lieu d'un fort ; & souvent après avoir dé-



pensé beaucoup d'argent , & pris bien des peines , ils meurent par une suite des mauvais traitemens qu'ils ont reçus dès leur naissance.

Quand il y auroit autant de difficultés à nourrir qu'on se l'imagine ( ce qui n'est pas ) , la chose ne vaut-elle pas bien la peine de se gêner un peu ? Je connois des femmes qui avoient des occupations , plusieurs petits enfans à la fois , peu de secours d'ailleurs , les préjugés de tous leurs alentours , & leur délicatesse de tempérament à surmonter , & qui ont nourri avec le plus grand succès pour leurs enfans & pour leur santé personnelle. Toutes les personnes de leur connoissance , qui avoient dit , avant l'entreprise , & suivant la coutume , *quelle folie !* ont été forcées d'applaudir ensuite. Ainsi , quand je propose de braver les inconvéniens



QUI VEULENT NOURRIR. ISI  
apparens de la nourriture naturelle ,  
je ne demande rien que de très-aisé  
à faire , & que je n'aie vu entrepren-  
dre plusieurs fois avec succès.

Il résulte de ces réflexions , qu'en  
s'y prenant bien , il est aisé de réus-  
sir à nourrir , & que le succès est cer-  
tain ; que les enfans bien gouvernés  
sont forts de bonne heure , & don-  
nent beaucoup moins d'embarras  
qu'on ne croit ; que les premières  
années influent considérablement sur  
le tempérament des enfans pour toute  
leur vie ; qu'on évite une multitude  
de dangers en ne les mettant point  
en nourrice ; que leur santé & leur  
caractère sont fortement intéressés au  
parti qu'on prend sur eux au moment  
de leur naissance ; que les mères , en  
nourrissant , se mettent à l'abri des  
ravages causés par le lait , s'assurent  
une bonne santé , la tendresse de



leurs enfans & l'estime du public ; que la méthode des Nourrices est mauvaise & pernicieuse ; qu'il n'y a point de considérations assez fortes pour empêcher les mères de nourrir , & qu'elles le pourront toutes quand elles le voudront bien. Il est prouvé qu'il en coûte moins d'argent & qu'on perd moins de tems , en nourrissant soi-même , qu'en ayant recours à une Nourrice ; que la population en sera meilleure & plus abondante ; & qu'enfin tous les avantages sont du côté de la nourriture naturelle , & tous les inconvéniens de l'autre. Puissent ces observations , fruit de mon expérience , faire sensation sur l'esprit de mes semblables , & produire l'heureux effet que j'en ambitionne ! Puissé-je voir toutes les femmes devenir véritablement mères , & mériter , en remplissant leurs



devoirs, que les hommes les respectent !

J'ai dit à la fin de l'Avertissement de cet ouvrage, que je rapporterois quelques morceaux d'un écrit de M. Bermingham, intitulé : *Manière de bien nourrir & soigner les Enfans nouveaux nés*. Voici les endroits de son écrit qui m'ont paru les plus utiles & les plus propres à faire effet sur les Lecteurs.

» S'il est un tems, dit cet Auteur,  
 » où les enfans ont besoin d'être  
 » chaudement, c'est dans les pre-  
 » miers instans après leur naissance.  
 » La chaleur la plus salutaire alors  
 » pour eux, feroit celle du corps de  
 » la mère ; mais, soit par air, soit  
 » sous prétexte de la laisser reposer,  
 » on fait à l'enfant un petit lit à part  
 » où il est enveloppé dans des langes ;  
 » foibles secours qui ne valent pas la



» chaleur de la mère ; d'où ils'en suit  
 » des inconvéniens qui font tort à  
 » l'enfant , à moins que la force  
 » de son tempérament ne l'en pré-  
 » serve.

» Pourquoi , parmi tous les ani-  
 » maux , la femme feroit-elle la seule  
 » mère dispensée du devoir de cou-  
 » ver , pour ainsi dire , ses enfans.  
 » Les animaux ovipares & les vivi-  
 » pares ne couvent-ils pas les leurs ?  
 » C'est donc un précepte écrit dans  
 » le livre de la loi naturelle , qu'une  
 » mère tienne son enfant auprès d'el-  
 » le lorsqu'il est encore foible &  
 » languissant , à peine d'être res-  
 » ponsable des accidens qui pour-  
 » roient lui en arriver.

» Le prétexte du repos de la mère ,  
 » excepté dans certains cas fâcheux  
 » qui n'arrivent que rarement , est  
 » frivole & illusoire. La plûpart des



» mères le défirent. Le contentement  
 » & la tranquillité qu'on leur procu-  
 » reroit par-là , les dédommageroit  
 » bien de quelques instans de sommeil  
 » qu'on pourroit leur faire perdre.

» Que les mères tendres & affec-  
 » tionnées , que la Providence favo-  
 » rise d'une heureuse fécondité ne se  
 » prêtent donc plus aux ménage-  
 » mens déplacés qu'ont pour elles  
 » leurs Gardes & leurs Domestiques  
 » au préjudice de leurs enfans. Qu'el-  
 » les fassent coucher leurs enfans au-  
 » près d'elles pendant le premier  
 » mois. C'est une pratique si peu in-  
 » différente , que j'ose assurer , d'a-  
 » près mon expérience journalière ,  
 » que l'habitude où l'on est de la né-  
 » gliger coûte la vie d'un grand  
 » nombre d'enfans.

» Un autre abus bien plus général  
 » encore , & qui n'est pas d'une



» moindre conséquence , c'est l'usage  
 » où sont les femmes de tous les états,  
 » excepté les plus pauvres payannes,  
 » de ne point allaiter leurs enfans el-  
 » les-mêmes. Comment ont-elles pu  
 » porter l'orgueil, la mollesse , le goût  
 » du plaisir & des amusemens au  
 » point d'étouffer en elles la tendresse  
 » naturelle pour leur propre fruit ?  
 » Que dis-je , de risquer elles-mêmes  
 » leur vie par les maladies que cause  
 » le reflux du lait , devenu inutile  
 » par la dureté de la mère , telles que  
 » sont les tumeurs , des inflamma-  
 » tions , & quelque fois même des  
 » cancers dont les suites s'étendent  
 » pour l'ordinaire sur toute la vie , &  
 » dégénèrent en vapeurs , en phtisie  
 » & autres maladies mortelles dont  
 » la mère se seroit préservée en sui-  
 » vant le sage instinct de la nature.

» Mais pourquoi m'intéresser pour



» les mères barbares , à qui la Pro-  
 » vidence fait justement payer leur  
 » dureté par des peines inévitables.  
 » Attendrissions nous plutôt sur les  
 » innocentes victimes de leur inhu-  
 » manité dès l'instant de leur nais-  
 » sance : ils en éprouvent les effets  
 » & continuent de les éprouver jus-  
 » qu'à la fin.

» L'enfant naissant a besoin de  
 » purgatif pour évacuer de son esto-  
 » mac le *méconium* , ou la lie des ali-  
 » mens qui s'y est amassée avant sa  
 » naissance , tems auquel cette éva-  
 » cuation ne se pouvoit pas faire par  
 » les felles. Or , quel purgatif assez  
 » doux pourra-t-on adapter à la dé-  
 » bilité & à la mollesse de ses orga-  
 » nes. Il n'en est point dans ceux que  
 » l'art propose qui n'ébranle le genre  
 » nerveux de l'enfant.

» Mais la nature lui en a préparé



» un ; c'est le lait de la mère , tel  
 » qu'il est aussi-tôt après l'accouche-  
 » ment. C'est alors une liqueur qui a  
 » le double avantage de ne point  
 » charger son estomac , & de le dé-  
 » terger des impuretés qui l'infes-  
 » tent. \* Quand le lait de la mère  
 » aura pris plus de consistance , son  
 » estomac aura aussi acquis plus de  
 » vigueur ; rien ne lui conviendra

---

\* Il faut bien se garder de prendre le lait qui a passé plusieurs jours dans le sein de la mère , comme propre à purger l'enfant. Ce lait est alors corrompu & n'est propre qu'à l'incommoder. On voit par là que tout ce qui est avantageux à la mère l'est à l'enfant ; que les femmes qui souffrent des bouts pour avoir trop tardé à donner à téter , & pour avoir trop laissé emplir leur sein , font aussi du mal à un enfant en lui donnant un lait corrompu au lieu d'un lait qui l'auroit purgé s'il avoit été pris aussi-tôt après l'accouchement.



» mieux pour aliment qu'une sub-  
 » stance qui lui en a déjà servi avant  
 » sa naissance. Un autre lait, fût-il  
 » en soi meilleur, lui fera moins  
 » bon, parce que ce sera pour lui un  
 » changement de nourriture, une  
 » diète nouvelle.

Cet Auteur prétend aussi que le  
 lait étranger influe sur le caractère,  
 & voici comment il s'explique sur  
 ce point.

» Quand l'enfant ne prendroit pas  
 » les passions de la Nourrice, ne se-  
 » roit-ce pas assez qu'il pût en pren-  
 » dre le tempérament. Avec si peu de  
 » moyens pour vivre & aussi peu de  
 » mœurs qu'en ont la plûpart de ces  
 » femmes, doit-on s'attendre qu'elles  
 » soient d'une constitution bien saine ?  
 » Joignez à cela tous les accidens qui  
 » arrivent aux enfans par la négligen-  
 » ce & le mauvais soin des Nourrices.



Il ajoute ensuite que : « de dix en-  
 » fans nourris par leurs mères , à  
 » peine en mourra-t-il un ; d'un pa-  
 » reil nombre envoyé en nourrice ,  
 » il en périra les deux tiers. Je suis  
 » fils d'une mère qui a eu vingt-six  
 » enfans , dont quatre avant terme :  
 » je suis le seul que ma mère ait nour-  
 » ri , & aussi le seul qui vive.

» Les bêtes sauvages les plus fé-  
 » roces , la Lionne , l'Ourse & la  
 » Tigresse allaitent leurs petits , &  
 » s'exposent à tout , plutôt que de  
 » les laisser manquer de nourriture ,  
 » ou que d'exposer leur vie au danger.  
 » N'y aura-t-il donc que la femme ,  
 » cette aimable créature , sur le front  
 » de laquelle paroissent empreintes  
 » la douceur & l'affection , qui don-  
 » ne des marques de la cruauté la  
 » plus inouïe ?

» Je sçais que la plupart ignorent



» les terribles effets que je relève ici,  
 » & que les Sages-Femmes, les Nour-  
 » rices , & *toutes les personnes inté-*  
 » *ressées* à les flatter sur cet article ,  
 » ont grand soin de leur insinuer que  
 » le lait étranger est tout aussi bon à  
 » l'enfant que le lait de la mère ; el-  
 » les ont la-dessus des milliers d'e-  
 » xemples toujours prêts ; mais enfin  
 » on n'est pas excusable dans son er-  
 » reur , lorsqu'elle est combattue par  
 » les simples lumières naturelles.

» La foiblesse de tempérament  
 » n'est pas une excuse pertinente :  
 » une femme qui a bien pu porter un  
 » enfant neuf mois , & le mettre au  
 » monde sans accident , a des forces  
 » de reste pour le nourrir ; il y a plus ,  
 » elle en acquerroit en le faisant.

» Par exemple , on s'imagine que  
 » les femmes qui ont des vapeurs ne  
 » peuvent pas nourrir , & l'on a grand



» soin de les en détourner ; cepen-  
» dant c'est une pure illusion.

» J'en ai connu une affligée , de-  
» puis plusieurs années , de vapeurs  
» hystériques, accompagnées de dou-  
» leurs & de convulsions dans le ven-  
» tre. Je ne pus qu'adoucir son mal ,  
» sans la guérir radicalement. Quel-  
» que tems après elle devint grosse ,  
» & de ce moment ses vapeurs la  
» laissèrent tranquille. Je ne doutai  
» pas qu'elle ne continuât d'en être  
» exempte , même après son accou-  
» chement , si elle nourrissoit son en-  
» fant. Je le lui conseillai ; & , comme  
» elle étoit naturellement susceptible  
» de bons sentimens , elle y consen-  
» tit volontiers. Cependant , l'enfant  
» né , sa Sage-Femme & sa Garde  
» parurent fort surprises que , foible  
» & délicate comme elle étoit , elle  
» entreprît de nourrir. Aussi ne man-



» quèrent-elles pas d'employer, pour  
 » l'en détourner, tous les argumens  
 » qu'on a coutume d'opposer à cette  
 » saine pratique. Elles n'oublièrent  
 » pas de lui représenter que, si elle  
 » commençoit à nourrir pendant quel-  
 » ques semaines, & que, pour raison  
 » de santé, elle fût obligée de dis-  
 » continuer, comme, selon toute  
 » apparence, elle le feroit, elle cou-  
 » roit plus de risque que si elle n'eût  
 » pas commencé, soit pour elle-mê-  
 » me, à cause de la difficulté qu'il y  
 » auroit alors de faire passer son lait,  
 » soit pour l'enfant, qu'il feroit éga-  
 » lement dangereux de sevrer ou de  
 » changer de Nourrice. \*

---

\* C'est toujours un grand avantage pour l'enfant d'avoir le premier lait de la mère pendant les premières semaines que ses organes sont plus délicats. Il est par-là plus en



» Ce raisonnement ne laissa pas  
» de l'inquiéter ; elle me fit part de  
» ses craintes à ce sujet ; mais j'eus  
» le bonheur de la tranquilliser , en  
» l'assurant que non-seulement elle  
» continueroit sa nourriture jusqu'au  
» bout , mais que même , loin d'en  
» être incommodée , elle ne feroit  
» que s'en porter mieux ; elle me  
» crut , & ma promesse se vérifia.

---

état de supporter , avec moins de danger , le  
lait d'une Nourrice ; en supposant qu'on  
soit obligé de lui en donner une. Les Méde-  
cins conseillent souvent aux femmes , qui se  
croient absolument dans l'impossibilité de  
nourrir , de donner leur premier lait à leurs  
enfants pendant six semaines ; & ils préten-  
dent , avec raison , que l'enfant & la mère  
s'en trouveroient beaucoup mieux que d'être  
séparés brusquement l'un de l'autre. Le lait  
se détourneroit alors plus facilement que  
dans les premiers jours , moyennant des  
précautions qui ne sont point gênantes.



» Elle a joui depuis ce tems d'une  
» très-bonne santé.

» Quelques mères ont pris un parti  
» mitoyen , entre nourrir leurs en-  
» fans elles-mêmes & les confier à  
» des Nourrices étrangères ; c'est de  
» les élever à la cuillier , sous leurs  
» yeux , c'est-à-dire de les nourrir  
» avec du gruau , ou quelque autre  
» sorte de nourriture légère , pro-  
» portionnée autant qu'on peut à la  
» force de leur estomac , mais sans  
» les allaiter aucunement. Cette mé-  
» thode réussit rarement , & j'ai été  
» témoin de ses pernicioeux effets. \*

» Un homme aussi distingué par

---

\* Lorsque la mère veut soigner son en-  
fant elle-même , il lui seroit bien plus com-  
mode de lui donner son lait. Je ne sçais pas  
pourquoi l'on croit que c'est une chose gê-  
nante de donner à téter : qu'on essaye , & l'on  
verra que c'est un jeu.



» les qualités du cœur & de l'esprit  
» que par la naissance , épousa une  
» Demoiselle de vingt-trois ans qu'il  
» aimoit passionnément. Au bout d'un  
» an , ils eurent un fils qui étoit le  
» plus bel enfant & le mieux condi-  
» tionné que j'aie vu de ma vie. La  
» jeune Dame avoit la plus grande  
» envie de le nourrir , mais le mari  
» s'y opposa opiniâtement , quel-  
» ques instances qu'elle fît , par une  
» tendresse mal entendue pour son  
» épouse , craignant d'altérer sa santé  
» ou sa beauté , comme l'en assu-  
» roient les femmes qui étoient auprès  
» d'elle. On éleva l'enfant à la cuil-  
» lier ; mais il tomba malade à ses  
» premières dents , & rien ne put le  
» sauver : la seule chose qui l'eût pu  
» faire , étoit précisément celle dont  
» il manquoit , le téton de la mère ,  
» ou , à son défaut , celui du moins



» d'une Nourrice : aussi mourut-il au  
» grand regret du père & de la mère.

» Pour surcroît de chagrin , ils fu-  
» rent sept ans , depuis cette perte ,  
» sans avoir d'autres enfans. Le père ,  
» désolé , ne cessoit de se reprocher la  
» mort de son fils. Il eut enfin un en-  
» fant , puis un autre , puis un troi-  
» sième ; la mère les a nourris tous  
» les trois ; & sa beauté , sa fraîcheur  
» & son embonpoint , loin d'en être  
» altérés , n'ont fait que s'accroître  
» de jour en jour.

» Presque toutes les maladies des  
» enfans , pendant les premiers mois ,  
» sont causées par des humeurs âcres  
» & piquantes dans les premières  
» voies , dans l'estomac & les viscères.  
» Rien n'est plus souverain pour eux  
» que la poudre d'yeux d'écrevisses  
» qui se trouve ordinairement toute  
» préparée chez les Apoticaire. Ce



» remède est des plus innocens & s'en  
» donne aux nouveaux nés pour les  
» tranchées & les diarrhées vertes.  
» On la leur fait prendre dans quel-  
» que liquide doux : les Apothicaires  
» sçavent les doses qu'il faut suivre  
» les âges. »

Il y a dix-neuf ans que l'Ouvrage  
de M. Bermingham est imprimé. Le  
peu de progrès qu'a fait la nourriture  
naturelle depuis ce tems là prouve  
bien que l'on ne fait pas beaucoup  
d'attention aux choses qui pourroient  
être utiles , & qu'on ne profite pas  
toujours , autant qu'on le pourroit  
de la peine que prennent les gens  
éclairés & humains de faire part aux  
autres du fruit de leurs méditations  
& de leur expérience.

On m'a fait lire , depuis peu , un  
discours d'un ancien Philosophe à une  
mère , qui ne vouloit pas que sa fille  
nourrit



QUI VEULENT NOURRIR. 169  
nourrît. Ce discours m'a paru si décisif en faveur de la nourriture naturelle , si capable de toucher , & si analogue à tout ce que j'ai dit dans le cours de mon ouvrage , que je ne puis résister à l'envie que j'ai de le mettre sous les yeux de ceux de mes Lecteurs qui ne le connoïtroient pas. Le voici tel que M. de Kerlon l'a traduit & inséré dans le petit , mais excellent ouvrage périodique qu'il compose , connu sous le nom d'*Affiches de Province*.

Le Philosophe Favorin étant allé voir une jeune femme , accouchée nouvellement d'un fils , y trouva la mère qui s'opposoit fortement à ce que sa fille nourrît l'enfant , attendu qu'elle étoit , disoit-elle , trop délicate & trop affoiblie par sa couche pour soutenir une pareille fatigue.

» Hé de grace , Madame , lui dit

H



» le Philosophe , laissez votre fille  
» être tout-à fait mère de son enfant ;  
» car qu'est ce que c'est , je vous  
» prie , que cette maternité impar-  
» faite & contre nature ; cette demi-  
» maternité qui consiste à mettre au  
» jour un enfant , & à le rejeter en  
» quelque façon tout-aussi-tôt loin de  
» soi ? Après avoir nourri dans son  
» sein , de son propre sang , je ne sçais  
» quel être , qu'elle ne voyoit point ,  
» refuser maintenant son lait à un être  
» visible , vivant , reconnu pour une  
» créature humaine , & qui com-  
» mence à implorer les devoirs ma-  
» ternels ! Croyez-vous donc aussi  
» que les mammelles données par la  
» nature aux femmes , ne soient  
» qu'un relief de pur embellissement ,  
» destiné seulement à orner leur poi-  
» trine , non pour allaiter le fruit de  
» leurs entrailles ?



» Car de - la vient que , par un  
 » renversement monstueux , dont  
 » vous n'êtes point à la vérité cou-  
 » pable , la plûpart des femmes se  
 » donnent beaucoup de peines & de  
 » soins pour dessécher , pour éteindre  
 » en elles la source précieuse & fa-  
 » crée de cette substance , nourri-  
 » cière du genre humain , sans re-  
 » douter les ravages que le lait, dé-  
 » tourné de son cours & se corrom-  
 » pant , fait si souvent ( par stagna-  
 » tion ) dans le corps ; comme si  
 » cette source de vie altéroit néces-  
 » sairement leurs plus chers avan-  
 » tages.

» N'est-ce pas un dérèglement  
 » presque égal à celui de ces mal-  
 » heureuses , qui , par toutes sortes  
 » d'artifices , s'efforcent de faire avor-  
 » ter les fruits conçus dans leur sein ,  
 » dans la crainte que l'un , que le



» poli de leur corps ne soit gâté par  
» certaines rides , ou ne conserve des  
» traces soit de la pesanteur du far-  
» deau qu'elles auroient porté , soit  
» du travail de l'accouchement ? Or,  
» si c'est un crime horrible & détesté  
» par-tout , de tuer une créature hu-  
» maine dans le tems même qu'elle  
» s'ébauche & se forme , quand elle  
» commence à s'animer entre les  
» mains de la nature même , occupée  
» à la construire , est-on beaucoup  
» moins coupable de priver un être  
» déjà tout formé, déjà mis au monde,  
» déjà reconnu pour votre enfant ,  
» de cette substance de votre sang  
» qui est son aliment natif , celui qui  
» lui est propre , qui lui est connu ,  
» auquel il est accoutumé ?

» Mais, dit-on , pourvu qu'il soit  
» allaité , pourvu qu'il vive cet en-  
» fant , qu'importe de quel lait il soit



» nourri ! Pour marquer cette indiffé-  
 » rence , il faut en être venu sans  
 » doute à ce point d'insensibilité qui  
 » nous rend sourds à la voix de la na-  
 » ture. Que ne dit-on encore : qu'im-  
 » porte dans quel corps & de quel  
 » sang soit formé l'homme en géné-  
 » ral ! Ce lait que le mouvement des  
 » esprits & la coction ont fait blan-  
 » chir , n'est-il plus dans les mamme-  
 » les ce même sang qui nourrissoit le  
 » foetus dans le sein de la mère ? N'est-  
 » ce pas encore une industrie bien  
 » évidente de la nature que ce sang ,  
 » après avoir formé , dans ses retraites  
 » intérieures , tout le corps de l'hom-  
 » me , montant aux parties supé-  
 » rieures , aux approches de l'ac-  
 » couchement , s'y tienne prêt à en-  
 » tretenir l'être fragile qui commence  
 » à s'essayer à la vie & à la lumière ,  
 » & qu'il présente au nouveau né la



» nourriture qu'il connoît , qui lui  
» est déjà familière ?

» Auffi n'est-ce point légèrement  
» qu'on a cru que les ressemblances  
» du corps & de l'esprit dépendent  
» autant du caractère & des pro-  
» priétés du lait , que de la nature &  
» des qualités du premier germe ;  
» l'observation en a été faite non-seu-  
» lement dans l'espèce humaine, mais  
» même dans les animaux. Qu'on  
» fasse alaiter des chevreaux par une  
» brebis , ou des agneaux par une  
» chèvre , il est certain que les  
» agneaux auront la laine plus dure ,  
» & les chevreaux le poil plus doux  
» que les animaux de leur espèce.  
» C'est ainsi que , dans les arbres &  
» les plantes , la terre & les eaux ,  
» dont ils sont nourris , ont ordinai-  
» rement plus de force , pour altérer  
» leurs qualités naturelles ou pour les



» améliorer , que la nature même  
 » des semences. C'est pour cela que  
 » l'on voit souvent un arbre d'une  
 » belle venue , après avoir été transf-  
 » planté du sol natal dans un autre ,  
 » dépérir en s'abreuvant des suc  
 » d'un mauvais terrain.

» Quel étrange abus est-ce donc  
 » de pervertir cette noblesse naturelle  
 » de l'homme qui vous vient de naî-  
 » tre , de corrompre son corps & son  
 » esprit qu'une naissance honnête &  
 » que d'heureux élémens avoient  
 » commencé à former , en lui fai-  
 » sant prendre la nourriture dégéné-  
 » rée d'un lait étranger & bâtard !  
 » Et combien le mal est il plus grand ,  
 » si la Nourrice dont vous avez fait  
 » choix est une esclave ou une fem-  
 » me de race servile ? .. Si même elle  
 » est méchante , hideuse , libertine ,  
 » ivrognesse ? Car on prend presque



» toujours alors au hasard , indistinctement tout ce qui se trouve avoir du lait. Comment souffrons nous que notre enfant soit infecté d'un sang impur & contagieux ; que son corps & son esprit à la fois tirent la vie qui les anime d'un corps & d'un esprit corrompus ?

» Voilà certainement pourquoi nous voyons souvent avec surprise des enfans , nés de femmes honnêtes , si peu ressemblans à leurs père & mère par le caractère & par la figure. Virgile , pour peindre un homme dur , dit que des tigresses l'ont allaité ; parce qu'en effet , le caractère ou le génie de la Nourrice , & la qualité de son lait , n'influent guères moins sur les mœurs de l'enfant , qui croissent avec lui , que l'impression primitive qu'il tient du germe paternel , que les traits



» mêmes de la mère ; ces traits du  
 » corps & de l'esprit qui se sont mo-  
 » delés sur cette pâte molle , à me-  
 » sure qu'elle s'est formée.

» Une autre considération , qu'on  
 » ne doit point regarder comme in-  
 » différente , c'est que les femmes qui  
 » abandonnent , qui écartent d'elles  
 » leurs enfans , en les donnant à  
 » nourrir à d'autres , détruisent en-  
 » tièrement , ou du moins affoiblis-  
 » sent , altèrent beaucoup ce lien, ce  
 » ciment de l'ame & de l'amour qui  
 » forment l'union naturelle des en-  
 » fans & des pères & mères. Car  
 » aussi-tôt que cet enfant , qu'on a  
 » fait passer en d'autres mains , est  
 » ôté de devant les yeux , le feu des  
 » entrailles maternelles s'éteint insen-  
 » siblement peu-à-peu ; tout le bruit  
 » de cette sollicitude , dont rien n'é-  
 » galoit l'impatience , cesse tout-à-



» coup ; & l'enfant qu'on a relegué  
» chez la Nourrice mercenaire , n'est  
» guère moins oublié que s'il étoit  
» mort.

» D'autre part toute l'inclination ,  
» tout l'amour & l'attachement de  
» l'enfant se fixent , comme de rai-  
» son , sur la seule femme qui le  
» nourrit : il n'a par conséquent non  
» plus de regret ou de sentiment de  
» la mère qui l'a mis au monde ,  
» qu'en ont les enfans exposés. Ainsi  
» les premières impressions , dont se  
» forme l'amour naturel des enfans  
» pour les auteurs de leurs jours ,  
» étant effacées & détruites , quel-  
» que tendresse que des enfans , éle-  
» vés de cette manière , paroissent  
» avoir pour leur père & mère , elle  
» est d'ordinaire peu naturelle , mais  
» purement politique & de conven-  
» tion. »



---

*RÉFLEXIONS particulières sur les inconvéniens qui résultent de l'usage où les femmes sont dans les Campagnes de ne commencer à donner à téter à leurs enfans que le second ou troisième jour après leur accouchement.*

L'USAGE très-dangereux de ne point donner à téter assez-tôt aux nouveaux nés est presque général dans les Campagnes ; & cet usage est un obstacle plus considérable qu'on ne pense à la bonne constitution des hommes. Puisque l'on se plaint de la dépopulation , l'abus dont je parle ici , en étant une des causes , feroit



bien digne de l'attention du Gouvernement.

La plupart des Payfannes souffrent, en commençant à donner à téter à leurs enfans, des douleurs presque aussi fortes & beaucoup plus longues que celles de l'accouchement. Il y en a qui les éprouvent pendant six semaines à chaque fois qu'elles donnent à téter, & auxquelles il vient des abcès au sein. Il y en a beaucoup qui n'ont qu'un côté qui soit en état de servir à l'enfant. On croit que ces douleurs sont naturelles parce qu'elles sont fort communes, & on n'en cherche point la cause.

Les femelles des animaux n'éprouvent pas les mêmes accidens, parce qu'elles n'ont ni Gardes ni Sages-Femmes qui leur disent d'attendre, pour donner à téter, qu'il se soit écoulé vingt-quatre heures après



avoir mis bas leur portée. Les petits des animaux restent auprès de leurs mères , & prennent le mammelon presque aussi-tôt qu'ils sont nés ; la mère les laisse faire tout naturellement , & tout va bien. Si l'on veut sçavoir pourquoi les femmes souffrent , on n'a qu'à ôter les petits d'un animal dès qu'ils sont nés d'auprès de leur mère & ne les lui rendre que vingt-quatre heures après , on verra ce qu'il en résultera pour elle & pour les petits.

Les enfans cherchent à téter dès qu'ils sont nés , mais on ne les écoute pas ; on croit qu'on n'a pas de lait dans ces premiers momens , parce qu'il n'y en a pas alors une assez grande quantité dans le sein pour le gonfler. On attend qu'il s'y soit amassé au point de tendre la peau , de détruire l'élasticité & la flexibilité du



bout qui ne peut plus entrer alors assez avant dans la bouche de l'enfant pour qu'il puisse tirer le lait. On attend que le lait se soit amoncelé & engrumelé dans le sein , & qu'il y ait causé de l'inflammation par le séjour qu'il y a fait : on attend enfin qu'il soit corrompu , épais & jaune comme du pus pour le donner à l'enfant. Il résulte de cette pratique pernicieuse qu'un enfant , ayant de la peine à prendre le bout , fait souffrir la mère , ce qui la rend paresseuse de donner à téter souvent. La cause de son mal augmente par cette paresse ; les abcès se forment , & quelquefois même dégénèrent en cancers. L'enfant ne tire qu'un lait corrompu & du sang , ce qui lui fait passer dans le corps un aliment qui devient le germe de maladies qui se déclarent tôt ou tard. On prive le nouveau né



du doux purgatif que la nature elle-même lui a préparé , & qu'il est essentiel qu'il prenne dans les premiers instans de sa naissance pour faciliter l'évacuation du *méconium*. On veut suppléer à cette douce liqueur par des purgatifs artificiels & des huiles. Ces drogues irritent & chargent l'estomac délicat d'un enfant , lui causent des coliques & le tuent quelquefois.

Les enfans même qui sont assez forts pour résister à toutes les matières dangereuses qu'ils prennent , sont infailliblement moins sains qu'ils ne l'auroient été si on les avoit gouvernés dès leur naissance selon la marche de la nature. Faut il s'étonner , d'après la conduite que l'on tient , si les enfans sont sujets à une foule de maux dont les animaux sont exempts , & s'il en périt une aussi grande quan-



rité ? Quelle qualité peut avoir le lait d'une femme qui souffre pendant plusieurs semaines , pour avoir laissé engorger son sein avant que de le donner à son enfant ? On supplée au besoin de nourriture qu'a un enfant par des alimens dangereux pour lui, & qu'il ne peut pas digérer , & on ruine les ressorts de son estomac , qui doit faire la base de la santé. Un premier inconvénient en produit mille autres. Cet usage de ne point donner à téter le jour même de l'accouchement est presque général par toute la France , & peut-être ailleurs ; il est ancien , & peut durer encore long-tems , sans que l'on s'en corrige, si l'on ne prend des moyens pour éclairer les esprits sur la cause des douleurs cruelles que souffrent les mères.

La femme n'est-elle pas assez à plaindre d'avoir les incommodités de



la grossesse & les douleurs de l'accouchement à supporter sans que les conseils des Sages-Femmes lui causent des maux qui l'empêchent de se remettre des fatigues de l'enfantement; qui l'empêchent de vaquer à ses affaires, de jouir en paix du plaisir d'avoir un enfant, & qui altèrent immanquablement la santé de celui-ci.

Ces maux qui troublent le bonheur & nuisent à la santé de la partie la plus nombreuse, & peut-être la plus utile d'une nation, sont dignes de l'attention des personnes qui ont de l'humanité. Les habitans des Campagnes sont déjà assez à plaindre d'être assujettis à des travaux pénibles, & privés de la plupart des choses qui pourroient adoucir leurs peines, sans être encore les victimes d'une quantité d'erreurs & de préjugés qui multiplient leurs souffrances, & qui



les empêchent d'être aussi utiles qu'ils pourroient l'être.

Mais comment s'y prendre pour détruire une erreur dangereuse dans les Campagnes ? Comment obtiendra-t-on d'une Payfanne routinière de faire autrement que sa voisine , &c d'agir contre le conseil de sa Sage-Femme ? On perdrait souvent son tems à vouloir raisonner avec elle. D'ailleurs on auroit trop à faire de prêcher toutes les Payfannes en particulier. Je ne vois donc que celles qui ont causé le mal par ignorance qui pourroient l'empêcher à l'avenir. Mais elles ne s'y détermineront pas sans un ordre supérieur qui les oblige à faire commencer les femmes qu'elles accouchent à donner à téter dès les premières heures après l'accouchement.

En donnant une instruction à cha-



que Sage-Femme , dans laquelle on leur feroit voir leur erreur & la nécessité de l'abandonner , il feroit à propos de charger les Médecins , & même les Chirurgiens des environs de chaque endroit de veiller à ce que l'ordre donné aux Sages-Femmes fût mis à exécution , & d'en rendre compte aux Magistrats du lieu. Les Curés pourroient contribuer aussi à détruire l'erreur dont il est question ici , en lisant publiquement à leurs Paroissiens une instruction sur cet objet. Si les personnes instruites , & en état d'observer , qui passent une partie de l'année à la Campagne vouloient employer aussi leur loisir à visiter les Payfans , elles trouveroient bien des occasions de leur être utile , en travaillant à les éclairer sur une quantité d'erreurs qui troublent leur bonheur & altèrent leur santé. Voici



ce que je pense , qui pourroit être  
imprimé séparément de cet ouvrage  
& envoyé aux Curés & aux Sages-  
Femmes de la Campagne.





*Instruction pour les Sages-Femmes de la Campagne.*

**I**L a été démontré & reconnu que l'usage où sont les femmes de ne point donner à téter à leurs enfans dès les premières heures après leur accouchement, est la cause des douleurs qu'elles souffrent en donnant à téter, & que les enfans pâtissent aussi, parce que le lait qui est resté deux jours dans le sein sans être tiré est d'une mauvaise qualité; au lieu que le lait qui est dans le sein, au moment que l'on vient d'accoucher, est le purgatif préparé par la nature pour purger le nouveau né. Il est prouvé que les femmes ont du lait aussi tôt qu'elles sont accouchées quoiqu'il ne gonfle



pas le sein dans ce moment. Il est prouvé que c'est l'amas du lait de deux ou trois jours qui tend la peau, cause les douleurs des bouts & la difficulté que les enfans ont à téter lorsque l'on commence trop tard. Il est reconnu que les purgatifs, & surtout les huiles que l'on donne à la place du lait du premier jour, causent des coliques aux enfans & leur gâtent l'estomac ; que les femelles des animaux ne souffrent pas en donnant à téter, parce qu'elles laissent téter leurs petits aussi-tôt & aussi souvent qu'ils le veulent dans les premiers momens de leur naissance. Si les Sages-Femmes doutent de cette vérité, elles n'ont qu'à ôter le petit d'une vache, ou de toute autre femelle, ne la point tirer & ne lui rendre son petit que vingt-quatre ou trente heures après, elles verront



que l'animal éprouvera les mêmes inconvéniens que les femmes éprouvent en ne donnant à téter que le deuxième ou troisième jour de leurs couches. D'après ces observations, qui sont reconnues pour sûres, les Sages-Femmes sont obligées en conscience, d'épargner les maux dont on parle ici à toutes les femmes qu'elles accouchent, & de les avertir qu'elles doivent donner à téter aussi-tôt que leurs enfans sont accommodés, & aussi souvent qu'ils le désirent & qu'ils cherchent le sein.

F I N.



---

# TABLE

## DES ARTICLES.

### ARTICLE I.

*DES pratiques à observer après  
l'Accouchement , & pendant qu'on  
nourrit.* page 1

### ARTICLE II.

*De la manière de gouverner les petits  
Enfans.* 43

### ARTICLE III.

*Des inconvéniens qu'on évite en nour-  
rissant ses Enfans soi-même.* 96

### ARTICLE IV.

*L'usage de mettre les Enfans en  
nourrice est une cause de dépopu-  
lation.* 126



# SUPPLÉMENT

AL APIS AUX ALARIS

OU VUE EN NOUVEAU

## OBSERVATIONS

Sur le danger & l'importance  
primière, pendant la guerre  
de la République Française, par  
les soins de la Commission  
des finances, pour la  
gestion des affaires de la République.



TABLE  
DES ARTICLES.

Des principes de la morale  
De la science de l'homme

De la mesure des choses les plus  
communes

Des propriétés de l'air et de la  
lumière

Des effets de la chaleur et du  
froid



# SUPPLÉMENT

*AL'AVIS AUX MERES*  
*QUI VEULENT NOURRIR;*

O U

## OBSERVATIONS

*SUR le danger & l'inutilité de*  
*préparer, pendant la Grossesse,*  
*le Sein des Femmes qui se pro-*  
*posent de nourrir leurs Enfans.*



SUPPLÉMENT

A L'ART DE LA MÈRE

QUI VEULENT NOURRIR;

OU

OBSERVATIONS

Sur le danger & l'innocuité de  
préparer, pendant la Grossesse,  
le lait des Femmes qui se pro-  
posent de nourrir leurs Enfants.





# OBSERVATIONS

*SUR le danger & l'inutilité  
de préparer , pendant la  
Grossesse , le Sein des Fem-  
mes qui se proposent de nour-  
rir leurs Enfans ;*

O U

## SUPPLÉMENT

*A L'AVIS AUX MERES QUI  
VEULENT NOURRIR.*

**L**E lait des Femmes enceintes  
ne gêne point leur sein lorsque  
l'on n'y touche pas. Mais quand  
on veut être plus sage que la



4 OBSERVATIONS.

Dame n'a pas nourri & son lait l'a beaucoup incommodée.

S'il m'étoit permis de nommer toutes les Femmes qui ont eu lieu de se repentir d'avoir pris les nuisibles précautions dont je parle, je me flatte que loin d'écouter les personnes, quelles qu'elles soient, qui, sous le voile d'un zèle affectueux, en donnent le conseil, on les regarderoit au moins comme fort ignorantes.

Si les difficultés qu'on éprouve quelquefois, & qu'on ne devroit jamais éprouver en donnant à téter, n'étoient occasionnées que parce que les bouts du sein ne feroient pas formés, on ne souffriroit jamais à une seconde nourriture : puisque la première les a faits. Cependant il arrive constamment



## OBSERVATIONS. 3

que les Femmes, qui laissent écouler trop de tems après leur accouchement sans donner à téter, souffrent à toutes leurs nourritures. Quelle en peut être la cause, si ce n'est l'amas du lait? Cet amas rend inutile toutes les préparations qu'on a pu faire; les bouts rentrent & s'applatissent quelques formés qu'ils aient été, & l'on est tout étonné de voir qu'on s'est tourmenté bien inutilement.

Il y a plus, quand il seroit possible que pendant l'engorgement du sein, les bouts restassent allongés, un Enfant ne pourroit pas encore téter alors, parce qu'il ne pourroit pas produire avec sa langue, sur un sein dur, les mouvemens qu'il est nécessaire que son action de téter y communique pour faire sortir le lait. Ce n'est pas sur les bouts



# 6 OBSERVATIONS.

qu'il est nécessaire qu'un Enfant agisse, mais sur la partie du sein qui y tient, d'où le lait passe dans le canal des bouts pour tomber dans la bouche de cet Enfant. Or, que les bouts soient allongés ou non, si la partie du sein qui y tient, & sur laquelle l'action de téter doit se faire, est dure, sans flexibilité, les efforts de l'Enfant sont vains, il ne peut aspirer le lait, ni le faire sortir des vaisseaux par où il faut qu'il passe.

Ce n'est pas seulement le bout qui doit s'allonger dans la bouche d'un enfant, mais une partie du sein tout autour du bout doit être couverte par ses levres pour qu'il puisse aspirer le lait. C'est donc de cette partie du sein, immédiatement après le bout, qu'il faut s'occuper, puisque c'est-là que l'En-



fant produit l'action qui fait sortir le lait. Tout ce qu'il y a à faire pour que cette partie soit facilement mise en mouvement par l'Enfant, c'est d'éviter tout ce qui pourroit l'empêcher de produire son action; c'est d'éviter l'amas du lait qui engorge les vaisseaux au point que le lait n'y peut plus passer. Quand il n'y a point d'amas de lait dans le sein, un mouvement de la langue de l'Enfant suffit pour allonger le bout.

Au reste que les bouts du sein soient aussi applatis qu'il est possible qu'ils le soient, si on saisit l'instant où il y a peu de lait dans le sein pour donner à téter, je garantis que l'Enfant atteindra facilement la partie sur laquelle il faut qu'il agisse avec sa langue en aspirant. En lui faisant prendre le lait



# 8 OBSERVATIONS.

à mesure qu'il remonte, on évitera la cause qui s'opposeroit à la facilité de son action.

Je prie les Femmes qui croiroient avoir les bouts du sein trop aplatis de s'en rapporter à ce que je viens de dire, qui n'est que l'exposition de ce que j'ai constamment observé sur moi-même & sur toutes les Femmes que j'ai eu occasion de voir. Je les prie de s'en rapporter à l'assurance que je leur donne que leur Enfant prendra leur sein facilement, pourvu qu'elles se mettent dans une attitude bien commode pour lui & pour elles, & qu'elles commencent presque aussitôt après l'accouchement. Excepté dans le cas où l'Enfant seroit malade & celui où il y auroit autour de lui ou de la mère quelque vêtement qui gêneroit, tout ira bien.



Si quelque propos fait manquer le moment de la Nature & est cause qu'on laisse le tems au lait de s'amasser dans le sein avant que de faire téter l'Enfant, c'est alors qu'il faut s'attendre à beaucoup d'embarras.

Je fais que l'on fait encore courir un autre préjugé aussi ridicule & aussi dangereux que celui de la préparation des bouts du sein, pour empêcher les Femmes de réussir aisément à nourrir leurs Enfants. Si je pouvois prévoir de quels moyens on se servira, après ceux-ci, pour nuire aux femmes qui veulent nourrir, je préviendrois là-dessus; mais comme je les ignore, j'attendrai que l'on m'ait fourni matière d'en parler; car j'avertis les Gardes que je ne quitterai pas prise, & que je ne passerai sous silence au-



cunes des *gaucheries* avec lesquelles elles abusent le public & causent beaucoup de maux aux bonnes mères. Mais revenons à notre objet.

On disoit vulgairement il y a quelques années que les Femmes n'avoient du lait que le troisième jour après leur accouchement, que les Enfans n'avoient pas faim en naissant, & que le premier lait leur faisoit mal. C'est en vain que l'on voudroit persuader tout cela à présent. Il est reconnu très-publiquement que les Enfans ont de l'aptitude à téter en naissant, qu'ils tétent, qu'ils trouvent du lait dans le sein de leur mère, & que ce lait, loin de leur faire du mal, leur est très-salutaire. On a observé que les Femmes qui suivent la marche naturelle, sans faire de fautes graves, réussissent bien & sans em-



barras. A quoi faut-il donc attribuer l'acharnement des Gardes à vouloir persuader aux Femmes la nécessité des deux choses qui sont les plus capables de leur nuire, la préparation des bouts, & l'attitude de se tenir couchées à plat sur le dos? A quel dessein ont-elles toujours un tas d'exemples inquiétans à rapporter? Pourquoi donnent-elles trop de vin, des bouillons trop forts, ou des alimens qui disposent à la fièvre? Pourquoi font-elles tant de choses nuisibles & qui seroient trop longues à détailler, les unes d'une façon, les autres d'une autre? Enhardies par l'habitude où elles sont de dominer, sans cesse elles travaillent à faire adopter toutes leurs idées aux Femmes en couche, de la conduite desquelles elles



s'emparent lorsqu'elles ont gagné leur confiance. De-là viennent les accidens multipliés que je veux prévenir. Qu'on ne s'y trompe pas, les femmes qui ont eu assez de fermeté pour se gouverner elles-mêmes & n'écouter aucun conseil, ont eu un brillant succès, tandis que celles qui ont pris ce qu'on appelle les meilleures Gardes, ont échoué, malgré les précautions multipliées auxquelles on les avoit assujetties?

Je suis surprise que des personnes instruites, & qui connoissent le cœur humain, croient les Gardes lorsqu'elles disent qu'il leur est indifférent que les Femmes nourrissent. Les Mères, en nourrissant, feroient moins souvent dans le cas d'être gardées,



puisqu'elles accoucheroient plus rarement. Une Femme que je connois vient d'accoucher de son huitième Enfant ; elle nourrit pour la première fois. Elle est accouchée tous les ans depuis son mariage jusqu'à présent. Si elle avoit nourri plutôt, sa Garde n'auroit pas eu une rente aussi régulière depuis huit ans. Si, en nourrissant, on faisoit des couches, une chose aussi simple qu'elle doit l'être, l'usage d'avoir une Garde long-tems cesseroit bien-tôt.

D'ailleurs les Gardes ont bien besoin d'être embarrassées d'un Enfant qui, quoiqu'il ait une berceuse, ou que la Mère le soigne elle-même, les gêne pendant le jour & les éveille la nuit ? il est bien plus commode qu'il soit hors de la maison ou relégué dans un



autre appartement avec une nourrice. Est-il vraisemblable que l'amour propre de ces Femmes ne souffre point , lorsqu'au lieu de suivre exactement leur marche de routine , à laquelle l'exercice d'un nombre d'années les a attachées , on leur propose de suivre une route toute nouvelle pour elles , & de devenir écolières , au lieu d'enseigner ? Elles en sont toutes humiliées très-fort , & en ont de l'humeur. Leur amour propre leur fait faire des efforts pour tâcher de prouver que l'on a eu tort de ne les avoir pas jugées être les plus expérimentées ; elles cachent , avec beaucoup d'adresse , leur dépit ; prennent un air zélé & ne négligent rien pour justifier leurs préjugés. Elles ont d'autant plus de facilité à arriver à leur but , qu'étant con-



tinuellement auprès de la Femme en couche , qu'elles mettent dans un état de foiblesse , & qui d'ailleurs n'a pas d'expérience , elles parviennent à lui persuader des erreurs qui , en lui causant des doutes inquiétans , sont capables de lui faire diminuer son lait pour quelque tems.

Je fais bien que pour être Garde, on n'est pas pour cela né avec un cœur plus inhumain , ni avec un caractère plus faux que toute autre personne. Ce qu'elles font n'est pas un effet de leur caractère particulier , mais une suite de la position où elles sont d'être à peu-près inutiles quand une femme s'y prend bien pour nourrir son Enfant , puisqu'il faut pour être sûr du succès, que la Mère fasse elle-même tout ce qu'il est bon de faire. Je tiens



pour impossible qu'avec une Garde on suive bien exactement tous les petits détails qui sont dans l'*Avis aux Mères*, & qui n'y sont que parce que je fais qu'ils sont nécessaires. Plusieurs Femmes m'ont dit les avoir suivis de point en point, & auxquelles j'ai fait voir qu'elles en avoient négligé dont l'observation leur auroit épargné de petits embarras dont elles sont heureusement forties, parce qu'elles y ont remédié promptement malgré l'opposition de leurs Gardes. Ne se passeroit-on pas bien d'avoir à se méfier perpétuellement d'une personne qui, si elle ne fait que vous blâmer intérieurement en votre présence, se dédommage bien de sa retenue en vous critiquant devant tous vos domestiques.

C'est par les personnes mêmes



qui, après s'être bien méfiées d'abord de leurs Gardes, ont accordé ensuite à leur feinte bonne volonté leur confiance, que je fais une partie des détails de leur conduite dont on reconnoît bien clairement les inconvéniens, quand l'expérience a mis à portée de juger soi-même de ce qui est avantageux & de ce qui nuit. C'est apparemment un malheur attaché à l'humanité de se mettre toujours dans le cas d'acheter son expérience, plutôt que de profiter de celle des autres.

Faut-il s'étonner si, lorsque par mal-adresse, ou par ignorance, on a fait souffrir long-tems une Femme, sa nourriture ne réussit pas pour sa santé. Ajoutez à cela que les femmes, à force de s'entendre dire que de nourrir les épuîsera, n'osent plus donner à téter sou-



vent, & par-là même le lait diminue (lorsque l'on veut sévrer, le moyen de faire diminuer le lait est de donner à téter moins souvent; ) de-là les règles reviennent, & l'on croit tout perdu quoiqu'il n'en soit rien. L'appétit s'en va, on croit devoir manger par raison, & on se perd l'estomac; on devient foible, & on n'a plus la force de se promener; on croit avoir fait merveille, quand, une fois par semaine, on a un peu marché, & l'on croit, qu'au coin de son feu, sur un siège échauffant, dans une chambre chaude, sans air & sans exercice, après avoir essuyé une maladie (car on trouve le secret d'en faire une des couches) on doit se porter parfaitement bien; & moi, je sçais qu'au contraire on doit, dans ce cas là, avoir beau-



coup de mélancolie, beaucoup de mal-aise & d'incommodités, peu d'appétit & peu de sommeil.

Que concluerons-nous de tout ce qui vient d'être dit ? plusieurs choses ; entre autres, qu'en général on se fait une affaire d'une trop grande importance de nourrir ; qu'à force de vouloir prendre trop de précautions, on se nuit ; que les Femmes pensent trop à leur état de Grossesse ; qu'il seroit à souhaiter qu'elles s'en occupassent moins. Que la plupart des Femmes riches des grandes villes ont tort de nourrir. Pourquoi ? parce que beaucoup d'entr'elles sont trop foibles. Ce n'est pas de la foiblesse de leur corps dont je veux parler. On parvient, par une bonne manière de se gouverner, à fortifier le corps, à moins que le mal ne soit trop



grave. Mais la foiblesse de l'amee se guérit d'autant plus difficilement que l'on ne manque jamais de gens qui s'empresent de l'augmenter. Les Gardes d'ailleurs en citant des exemples décourageants, n'ont pas soin de dire que le mal est arrivé par leur faute ou par celle de leurs pareilles.

Puisque les citations font effet, citons donc aussi. Une Dame, que je connois, a entrepris de nourrir son premier Enfant. Mais, disoit-on, elle n'avoit pas de lait; en conséquence elle n'a point nourri. Comme l'embarras qu'elle a eu pour faire passer son lait, lui a prouvé qu'on l'avoit trompée, elle a nourri son second Enfant pendant dix-neuf mois; mais non pas sans faire beaucoup la mignarde, quoiqu'elle se portât bien & son En-



fant aussi. Elle eut un troisième Enfant qu'elle n'essaya pas de nourrir, & toutes les précautions qu'elle prit pour détourner son lait après cette couche furent vaines. Ce n'est pas parce qu'elle avoit déjà nourri; car on voit des Femmes dans le même cas s'en débarrasser fort bien, du moins en apparence. Enfin cela fut ainsi, n'importe la cause. Il lui resta tant de lait qu'elle fut obligée de se faire téter par une fille qui étoit à son service. Sa santé s'étoit dérangée, avant qu'elle prît ce parti, assez pour la faire appercevoir qu'elle s'étoit bien portée en nourrissant. D'autre part l'Enfant qu'elle avoit mis en nourrice avoit mal rencontré, quoique l'on s'en fût rapporté sur le choix, à quelqu'un qui auroit dû s'y connaître. On le changea de nourrice,



il ne rencontra pas mieux. Enfin la Mère l'a retiré en si pitoyable état qu'il s'en sentira toute sa vie. Cette Dame nourrit actuellement son quatrième Enfant ; elle se porte bien , & elle le fait. Il ne falloit pas moins que ces leçons pratiques pour qu'elle fût à quoi s'en tenir sur l'effet que produit la nourriture dans la santé d'une Femme. Elle est bien résolue à présent à ne plus mettre d'Enfant en nourrice. Cette même Dame a deux belles-sœurs qui nourrissent tous leurs Enfants avec le plus grand succès.

Une autre Dame étoit grosse de son troisième Enfant , elle n'avoit pas nourri ses deux premiers , elle s'en repentoit , car ils font d'un tempérament délicat & valétudinaire. Elle avoit pris la résolution de nourrir celui dont elle étoit



grosse. Elle m'écrivit & me fit part de quelques doutes qu'elle avoit sur le tems où il falloit commencer à donner à téter. Elle avoit lu dans *l'Avis au Peuple sur sa Santé* de M. Tissot, qu'il ne faut pas donner de lait à un Enfant avant que le *Méconium* soit bien évacué, & qu'un des moyens de cette évacuation est de ne point lui donner de lait les vingt-quatre premières heures de la vie. Elle avoit lu d'un autre côté dans *l'Avis aux Mères qui veulent Nourrir*; que j'insiste sur la nécessité de donner à téter le plutôt possible après l'accouchement. Elle croyoit appercevoir une forte de contradiction entre les conseils de M. Tissot & les miens. Mais je lui fis sentir dans ma réponse que l'illustre Médecin de Lausanne, cet homme si sensible aux maux de la



partie des hommes la plus utile & la moins secourue , n'avoit sûrement voulu interdire à un Enfant pendant les premières vingt-quatre heures de sa vie , qu'un lait étranger à celui de sa Mère ; & que j'étois parfaitement d'accord avec lui , puisque je dis positivement dans la note page 8 de *l'Avis aux Mères &c. L'Enfant que l'on donne à la nourrice doit être vingt-quatre heures sans téter ; & celui que la Mère nourrit doit téter dans les premières heures de sa naissance.* » Lisez , ajoutai-je à cette Dame , dans *l'Avis au Peuple* , ouvrage dont un des grands buts , comme le dit l'Auteur , est *l'épargne des maux artificiels* , les articles qui concernent les Femmes & les Enfans , & vous serez convaincue que M. Tissot parle d'après l'usage général de mettre  
les



„ les Enfans en nourrice , & non  
 „ d'après la pratique de les nourrir  
 „ soi-même. “

Cette Dame, d'après cette explication n'a plus eu de doutes , elle a donné à téter à son Enfant peu de momens après être accouchée & elle jouit du plus heureux succès.

Une personne me disoit, il y a peu de tems, avec une sorte d'étonnement , qu'elle connoissoit une Femme qui étoit accouchée , qui n'avoit point pris de Garde , qui s'étoit contentée de suivre la méthode indiquée dans *l'Avis aux Mères*, & qui nourrissoit sans avoir éprouvé le moindre embarras , la moindre difficulté. *Je serois bien étonnnée du succès de cette Femme*, répondis-je , *si elle avoit eu une Garde.*

Une Dame vint chez moi il y a



quelques mois ; elle étoit suivie  
 d'une Remueuse qui portoit un  
 Enfant dans son berceau. » Je viens,  
 » me dit-elle , vous remercier du  
 » service important que vous m'a-  
 » vez rendu. Cet Enfant , Ma-  
 » dame , est autant à vous qu'à  
 » moi. C'est à vos avis qu'il doit  
 » l'avantage d'être nourri par sa  
 » Mère , & que je dois le plaisir  
 » de le nourrir. «

Cette Dame me conta qu'elle  
 étoit accouchée depuis six semai-  
 nes ; que tout aussi-tôt qu'elle avoit  
 été remise dans son lit , elle avoit  
 donné une commission pour un  
 quartier assez éloigné de sa de-  
 meure à sa Garde qui n'étoit ap-  
 paremment pas une *importante* ;  
 qu'aussi-tôt qu'elle se fut débarraf-  
 fée de cette Femme , elle donna à  
 téter à son Enfant qui prit le sein



à merveille ; que lorsque la Garde rentra , son Enfant avoit tété cinq fois pendant son absence ; que celle - ci parut étonnée de sa résolution , mais qu'elle se conduisit d'ailleurs fort bien , parce qu'elle vit bien , ajouta-t-elle , qu'elle ne feroit pas écoutée si elle donnoit des conseils contraires au plan qu'on s'étoit proposé de suivre. Cette personne jeune & jolie , qui me parloit ainsi , avoit un teint fleuri & jouissoit d'une santé brillante ; son Enfant étoit gros , gras , d'une chair ferme & déjà vive & animée. Elle n'avoit éprouvé aucunes douleurs , aucun embarras en donnant à téter. J'ai vu plusieurs fois depuis cette Dame & son Enfant. Si je voulois peindre la santé personnifiée & l'infant , si l'on peut s'exprimer ainsi ,



dans un autre être , je peindrois cette Femme & son Cupidon.

Les Gardes ont-elles beaucoup parlé de toutes celles qui ressemblent à ces bonnes Mères ? non , par deux raisons : l'une c'est qu'elles ne les connoissent pas ; l'autre c'est que , grace à leur zèle , celles qu'elles connoissent ne sont pas ce qu'elles devroient être.

On va dire que j'en veux bien aux Gardes : j'en conviens , mais est-ce ma faute ou la leur ? Il y a une cause à cette humeur que je fais voir contr'elles , & cette cause , elles savent bien où elle est. Elles ne m'ont jamais fait de mal personnellement , si ce n'est de m'avoir souvent empêché de faire du bien : aussi ne veux-je pas leur faire du mal , mais tâcher d'empêcher qu'elles n'en fassent.



Comment ferai-je pour cela ?  
 conseiller de n'en point prendre ,  
 ce feroit leur faire tort ; de les  
 payer pour rester chez elles , elles  
 s'en trouveroient peut-être offen-  
 sées : s'en passer d'ailleurs paroît  
 une chose impossible. Comment se  
 passer de Garde , quand il faut  
 faire la malade , & si bien jouer  
 son rôle qu'on le devienne en effet ?  
 Qui est-ce qui donneroit à Ma-  
 dame tant de choses qu'il lui faut ?  
 je vois bien que personne ne peut  
 les remplacer. Je conseille donc  
 aux Femmes qui voudront nourrir  
 de promettre à leurs Gardes un  
 très-beau présent si les choses se  
 passent bien & sans embarras. Ce  
 n'est qu'à celles qui ont bien en-  
 vie de nourrir que je donne ce  
 conseil ; car pour celles qui ne s'y  
 déterminent que par complaisance



pour leur mari, il est rare qu'elles ne négligent elles-mêmes beaucoup de petits soins nécessaires à prendre pour le succès. A l'égard des Gardes, tout ce qu'il seroit essentiel d'obtenir d'elles, c'est qu'elles ne feroient rien de nuisible. La Mère ne doit compter que sur elle-même pour le succès de son entreprise, qui dépend entièrement d'elle, lorsque personne n'interrompt ses opérations.

Il faut que je prévienne encore sur un point sur lequel bien des personnes se trompent.

Lorsque les nouveaux nés sont bien rassasiés, ils dorment deux ou trois heures de suite, quelquefois plus & enfin jusqu'à ce que la faim les réveille. A leur réveil, on les change de couche, & on les met au sein; cela va bien jusques-



là : mais au lieu de prendre tout de suite tout le lait qui leur feroit nécessaire pour se rassasier , ils s'endorment sur le sein assez promptement , quelque effort qu'on fasse pour les réveiller. Alors on les recouche séparément de la Mère , & quelques minutes après , ils s'éveillent & crient.

Quand on est de bonne volonté , on les remet au sein de l'autre côté : mais cette activité à téter est une seconde fois bientôt rallentie par le sommeil qui s'empare d'eux ; on les agite , cela les éveille à moitié ; ils tirent deux ou trois gorgées & dorment : on les recouche , & l'on croit qu'ils ont assez tété. C'est ici où la Mère & la Garde , celle-ci fût-elle bien intentionnée , se trompent. Les nouveaux nés ne sont pas encore



rassasiés après cette seconde fois qu'on les a mis au sein ; & tous ceux qui se portent bien , s'éveillent , après qu'on les a recouchés , cinq ou six fois , jusqu'à ce qu'enfin étant bien rassasiés , ils font un somme d'environ trois heures & souvent plus , quand on les a mis au sein autant de fois qu'ils ont crié.

Ce sommeil fréquent des nouveaux-nés de trois ou quatre heures de suite , donneroit bien le tems aux mères de se reposer si elles avoient soin d'en profiter. Par la raison que les nouveaux-nés dorment beaucoup , les mères en nourrissant doivent aussi trouver le tems de dormir. Si les visites dérangent tout cela , ce n'est pas la faute de la Nature. Toutes les fois que l'Enfant dort , dans les premiers tems



de sa naissance , personne ne devroit rester dans la chambre de la Mère que l'Enfant même.

C'est principalement depuis le second jour de leur naissance jusqu'au cinquième , que les Enfans s'éveillent plusieurs fois dans l'intervalle d'un grand somme à un autre , parce que le lait des premiers jours est & doit être clair & léger. Il me semble qu'il est aisé de comprendre qu'un Enfant, qui vient de faire un somme de plusieurs heures, ne doit pas être rassasié , après avoir tété deux ou trois fois pendant quelques minutes , d'un lait léger & peu nourrissant. Il me semble encore qu'il n'est pas étonnant qu'il ait besoin de téter cinq ou six fois , dans l'espace d'environ une heure & demie , pour se rendormir à fond pendant plusieurs



heures. Etonnant ou non, voilà la marche des nouveaux-nés. Elle change à mesure que le lait devient plus nourrissant, & par conséquent plus propre à les rassasier promptement.

Revenons à la faute que commettent presque toutes les Femmes dans les premiers jours de la naissance d'un Enfant.

Quand un Enfant s'est endormi deux ou trois fois sur le sein, & qu'il crie encore, la persuasion où l'on est qu'il a assez tété, fait conclure que ce sont des tranchées qui le font crier : on ne lui donne plus le sein, & l'on néglige par-là le meilleur moyen d'empêcher l'amas du lait, seule cause de difficultés. On remue l'Enfant, on le leve ; ce n'est pas tout cela qu'il veut. Il ne se tait pas : souvent on l'éloigne de



la Mère , ou si l'on croit que c'est encore la faim qui le fait crier , on lui donne du lait étranger , & on conclut que la Mère n'en a pas , sans penser que c'est le sommeil qui a empêché l'Enfant de se rassasier tout d'un coup sur le sein , sans penser qu'en le mettant encore à téter deux ou trois fois il se feroit rassasié , & que ce lait qu'il n'a pas tiré va bientôt gêner la Mère.

Les cris , qu'on a laissé faire à l'Enfant , lui donnent des vents qui lui causent des coliques , & il devient braillard. On le trouve incommodé , tout va mal ; & voilà comme d'une chose simple & facile , on parvient à en faire un ouvrage pénible , faute d'avoir suivi tout bonnement & sans raisonner l'indication de la Nature.

Lorsqu'un Enfant est né sain ,



& qu'on n'a rien fait qui puisse lui nuire, les cris qu'il fait ne sont que l'expression de son besoin de téter. Dès qu'on le met au sein, il se tait, excepté dans le cas de l'amas de lait qui le gêne. Cela prouve qu'il en avoit besoin. Tant mieux s'il tète jusqu'à rejeter, il n'en viendra que mieux, & réparera, en prenant trop de lait, les fautes que l'on aura faites & qui pouvoient causer de l'amas dans le sein.

Je crois que si les Mères n'avoient personne autour d'elles pour les inquiéter, leur donner de mauvais conseils, les mignarder, & qu'elles fussent absolument forcées de gouverner elles-mêmes leurs Enfans, elles feroient très-bien tout ce qu'il convient pour cela. Loin d'en être fatiguées, elles en



feroient beaucoup mieux ; elles donneroient à téter à leur Enfant en naissant, ensuite elles lui feroient la bouche avec leur sein toutes les fois qu'il voudroit crier , & ne s'aviferoient pas de le vouloir régler d'abord. Il n'y a point de Mère, dans l'ordre de la Nature , qui n'aille au secours de ses petits lorsqu'ils crient. Cela est nécessaire, sans cela les espèces périroient.

Mais pour qu'une mère fît ainsi seule tout ce qu'il convient, il ne faudroit pas qu'elle restât dans le creux d'un lit bien mollet, qui, l'empêchant de trouver une attitude commode pour donner à téter, l'affoiblit, l'échauffe, lui arrête toutes les évacuations & la dispose à la mélancolie & à la fièvre.



Les rideaux autour du lit, le trop de couverture sur la Femme, la chambre chaude, privée d'air & de jour, les boissons chaudes, le trop d'alimens succulens & échauffans pris par système de ne pas se laisser épuiser, mais qui chargent d'autant l'estomac, les sueurs qui exposent à un engorgement au moindre souffle de vent qu'on reçoit, toutes ces choses, si bien faites pour détruire la santé, feront encore pâtir bien des Femmes avant que les Gardes consentent à y renoncer. Elles ont de bonnes raisons pour persuader la nécessité de ces pratiques sans lesquelles on se porteroit si bien, qu'on ne se serviroit pas long-tems d'elles, si on osoit toutefois; car il y a des Femmes qui se croiroient déshonorées si elles n'en prenoient pas. J'avoue



que j'aimerois mieux être déshonorée ainsi, que de m'exposer à me porter moins bien, & que d'être, pendant un mois, l'esclave d'une Femme.

Je ne trouverois pas au reste les Gardes fort à plaindre d'être réduites à ne garder que les Femmes qui ne nourrissent pas. Elles ne perdroient pas leur état pour cela; il s'en trouvera toujours assez de ces dernières pour les occuper. Elles pourront exercer, tout à leur aise, leur art auprès de celles-ci, fans que personne y trouve à redire: elles y feront peut-être plus nécessaires, puisqu'en s'écarrant de la marche naturelle, il faut prendre des précautions & observer un régime qui ne réussit cependant pas toujours, puisqu'il ne périt que trop souvent des Femmes en cou-



che, & qu'on en voit un si grand nombre hypotéquées pour le reste de leurs jours des suites du ravage du lait.

Il est vrai que, quoiqu'on nourrisse, si on se trouve dans l'embaras de l'amas du lait, il faut prendre les petites précautions que j'ai indiquées dans l'*Avis aux Mères*, pour faire cesser cet amas de lait. Mais d'ailleurs pourquoi ne pas éviter cet embarras, il est si aisé à prévenir. Il ne faut pour cela que de ne faire aucune préparation avant l'accouchement, garder son Enfant auprès de soi, lui donner à téter peu de tems après l'accouchement, lui en donner toutes les fois qu'il s'éveille & qu'il en demande par ses cris, de ne prendre aucun aliment qui charge l'estomac, & qui, pendant la première semaine, puis-



se augmenter le volume du lait, se contenter d'un lit de repos pour le jour, parce que le lit fait beaucoup de tort à la santé, & que d'ailleurs on est mal à son aise pour donner à téter quand il est défectueux par le long séjour qu'on y a fait.

L'attitude qu'on prend pour donner à téter dans les premiers momens, est fort essentielle, tant pour ne point se fatiguer, que pour ne pas ôter à l'Enfant la facilité de prendre le sein de manière à pouvoir tirer du lait aisément : si on le plaçoit mal, tout seroit dérangé. Quand on n'est point dans un lit creux, il est fort facile de bien mettre l'Enfant au sein; & lorsqu'on est soi-même à son aise, on le tient tout le tems nécessaire sans se fatiguer.

J'ai l'expérience bien réitérée



que les Femmes les plus délicates peuvent, dès le lendemain de leurs couches, non pas marcher, mais se tenir toute la journée sur un lit de repos ou sur une chaise longue, sans risquer de se bleffer, & sans courir aucun autre danger lorsqu'elles nourrissent & qu'elles ont donné à téter tout de suite & sans interruption. On peut prendre un remède par jour, à commencer du lendemain de l'accouchement & boire de l'eau de chien-dent. Ce régime & le séjour hors du lit facilite les évacuations dont la suspension nuirait.

A propos d'évacuation, il est bon que j'avertisse ici qu'on ne doit point craindre de n'avoir pas de lait s'il en passe par en bas. Pendant le premier mois après l'accouchement, il en passe plus ou



moins par cette voie , même en nourrissant. J'ai de bonnes raisons pour prévenir sur ce cas. Je fais qu'il y a des Gardes qui disent aux Femmes : » Vous voyez bien, Madame , que vous n'aurez pas de » lait, puisqu'il coule par en bas » ? Ce propos est un effet de leur malice ou de leur ignorance. Qu'on les laisse dire & qu'on aille toujours son train. Dès que l'Enfant ne crie pas au sein, c'est une preuve qu'il est content, & il n'est content que parce qu'il trouve du lait.

Il seroit encore bien prudent de ne recevoir personne pendant au moins les cinq premiers jours des couches ; parce qu'il est impossible que les personnes qui entrent dans la chambre de l'Accouchée , ne causent quelque dérangement dans ses opérations , & cela nuit plus



qu'on ne pense. Si l'on trouve que ceci ne soit pas facile à observer, qu'on prenne donc son parti sur les difficultés ; car toutes simples que paroissent & que sont en effet ces précautions, elles sont essentielles à pratiquer toutes pour que les choses aillent bien.

Je m'en tiendrois là, & cela suffiroit, si j'étois bien sûre que l'on ne fît absolument rien qui pût nuire ; mais comme dans l'état de société, il ne nous est pas toujours possible de nous conduire aussi simplement qu'il seroit nécessaire, j'indiquerai encore une pratique au moyen de laquelle on pourra prévenir tout amas de lait. J'avertis qu'elle sera rarement nécessaire aux personnes qui auront suivi exactement la marche de la nature. Ce sera aux Femmes à juger elles-



mêmes , & fans s'en rapporter à qui que ce soit , du besoin de faire usage de cette pratique. Elle consiste à tirer soi-même du lait de son sein en le pressant simplement entre le doigt du milieu de la main & celui d'auprès le pouce sur les parties qui sont autour du bout , & en glissant cette pression jusqu'à la partie inférieure du bout. Cette opération se fait fort facilement. Le doigt du milieu sert de point d'appui & celui d'auprès le pouce fait un petit mouvement de haut en bas aidé du pouce même.

Cette pratique est infailible pour prévenir l'amas du lait ; mais si l'on attendoit qu'il fût formé , il ne seroit plus facile de le détruire avec les doigts. Les ustensiles de verre dont on se sert quelquefois pour tirer du lait , me



plaisent moins que l'opération simple que je viens d'indiquer , parce que quand on ne prend pas beaucoup de précaution pour les retirer , elles font mal au bout. Le moyen que je propose de tirer du lait avec les doigts n'est pas pour le cas d'engorgement , mais seulement pour le prévenir , & pour s'assurer qu'il n'en viendra pas. Ce moyen ne doit point autoriser à négliger de suivre d'ailleurs les indications de la nature. Ce qui annonce qu'il est prudent de tirer du lait avec les doigts , est quand on sent que l'Enfant serre les bouts & qu'on les sent chauds ; quoiqu'ils ne soient pas douloureux. Cela indique qu'il commence à y avoir dans le sein plus de lait qu'il n'en faut. Pour éviter que la surabondance n'augmente , il est pru-



dent de faisir le premier instant sans différer pour tirer du lait, & de recommencer cette opération autant de fois que les circonstances l'indiqueront nécessaire. Il faut à chaque fois en tirer la quantité d'un demi gobelet. Si le lait ne sort pas facilement, c'est signe que l'on a trop attendu à le tirer. Il est nécessaire d'avoir recours alors aux moyens indiqués dans *l'Avis aux Mères &c. article premier.*

Ce n'est jamais que par la faute de quelqu'un qu'on en vient au point d'avoir besoin des autres secours, puisqu'il n'y a jamais d'autres causes de douleur & d'embaras, en donnant à téter, que l'amas du lait, & qu'on a des moyens sûrs d'éviter cet amas. Toutes les Femmes peuvent nourrir sans souffrir, peuvent ne point se mettre



dans le cas d'avoir à réparer , en se servant des moyens qu'on a pour éviter le mal , puisqu'on en connoit la cause.

Je finis en me flattant que tôt ou tard mes observations seront utiles. Quand bien même toutes les Femmes nourriroient , il m'en reviendrait aucun avantage personnel , & quand aucune ne nourriroit , il n'en resulteroit aucun mal pour moi. Mais je désire vivement qu'elles nourrissent parce que je fais , qu'en se conduisant de cette manière à écarter les difficultés elles se porteront mieux & que leurs Enfans en seront plus forts plus attachés à elles.

Mes vœux seroient comblés si je voyois la plus grande partie des Mères prendre soin elles-mêmes de leurs Enfans dans le tems où



est le plus essentiel qu'elles le prennent. On ne peut se douter combien il en périt en nourrice, que lorsqu'on s'est beaucoup occupé de cet objet si intéressant. On ignore, comme je l'ai déjà dit dans *l'Avis aux Mères*, ceux qui y sont morts. Ceux qui sont en mauvais état, & le nombre en est prodigieux dans les grandes villes, paroissent peu dans la société. On voit davantage ceux qui sont sortis en bon état des mains des Nourrices, & ceux-ci encouragent à en confier à des étrangères. On se flatte que ceux qu'on met en nourrice réussiront aussi bien que ceux que l'on a vu en bon état; mais, quand cela arriveroit, il n'en est pas moins vrai que l'on a hazardé les jours & la santé d'un Enfant. Il meurt plus de la moitié des En-



fans que l'on confie aux nourrices ; & il est rare que ceux que les Mères élèvent elles-mêmes périssent ; ils viennent en général beaucoup mieux que les autres. Leur vigueur & leur santé des premières années influent en bien sur la santé de toute leur vie & par conséquent sur leur bonheur.

Quand on prend un intérêt bien vif à quelque entreprise , on ne s'en rapporte à personne pour la réussite. On croit que l'on fera mieux que les autres , & l'on a souvent raison. Le zèle tient alors lieu de science , & apprend à connoître & à distinguer les moyens les plus sûrs pour arriver à son but.

N'est-il pas étonnant que tant de Mères , qui chérissent leurs Enfants , osent s'en rapporter à des



étrangeres sur les soins qui leur sont dûs , dans un âge où la moindre négligence peut causer des accidens qui ne disparoissent qu'avec la vie ? ne devoit-on pas être effrayé des exemples trop multipliés qu'on en a tous les jours sous les yeux ? s'il arrive des accidens sous les yeux de la Mère , n'est-ce pas un grand avantage que d'être à portée d'y remédier promptement ?

C'est l'intérêt vif & naturel qu'on prend à la conservation d'un Enfant qui a déterminé une quantité de bonnes Mères à prendre soin elles-mêmes de leurs nouveaux nés. Quoiqu'elles n'aient fait en cela que suivre l'instinct de la nature , elles méritent de grands éloges ; puisque leur tendresse pour leurs Enfans leur a fait affronter tous les écueils que l'usage & l'er-



reur ont multipliés. Il faut avoir bien du courage & de la fermeté pour persister dans une résolution combattue par les propos inquiétans des personnes qui n'ont pas réfléchi sur cet objet, & par ceux des personnes qui ont quelque intérêt à s'opposer à ce que l'on nourrisse. Il n'y a guère de Femmes qui n'aient une Mère, ou un mari ou des parens à combattre; toutes ont eu jusqu'à présent l'exemple de l'usage contraire; & les difficultés que, par mal-adresse au moins, on a fait éprouver à plusieurs, n'en ont pas empêché un grand nombre de courir les mêmes risques. N'est-il pas touchant de voir des Mères s'exposer volontairement à souffrir des douleurs violentes, qu'elles ont crues inévitables, pour allaiter leurs Enfans? N'est-il pas



cruel de voir des gens s'obstiner à ne vouloir pas reconnoître & mettre en usage les moyens que l'on a de garantir de ces douleurs des Femmes qui, par leurs vertus, méritent un traitement plus doux ?

J'espère qu'il viendra un tems où il sera généralement prouvé par l'expérience, que les Femmes peuvent nourrir, sans éprouver de grandes difficultés ; puisqu'il est certain que l'on a des moyens de prévenir l'amas du lait, qui est, je le répète encore, la seule cause de ces difficultés.

Si les Femmes qui nourrissent à présent ont eu des sacrifices à faire, elles en sont bien récompensées par l'estime & le respect qu'elles inspirent pour elles aux personnes même qui les avoient blâmées du



dessein de nourrir. Le succès les justifie , & tout le monde voit avec plaisir un Enfant en bon état ; on fait gré à sa Mère des bons soins qu'elle prend de lui.

L'instinct animal qui porte les Mères à prendre soin de leur fruit, n'est point une vertu dans l'état de nature ; mais ne point s'écarter de cet instinct , malgré toutes les circonstances qui concourent à l'étouffer , dans l'état de société, c'en est une. Croire que quelqu'un dans le monde peut nous remplacer auprès de nos Enfants , dans tous les points, c'est une erreur ; les quitter , sans inquiétude , c'est se mettre dans le cas d'être bien humilié de la supériorité de l'attachement d'un animal pour son petit ; vouloir s'épargner ce que l'on ne croit des peines que parce que l'on se fait



OBSERVATIONS. 55

une fausse idée du bonheur , c'est s'exposer à beaucoup d'accidens auxquels il est rare qu'on puisse remédier.

F I N.

---

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit ayant pour titre : *Observations sur le danger & l'inutilité de préparer dans la Grossesse le sein des Femmes, &c.* Cet ouvrage m'a paru aussi utile & aussi digne de l'impression que l'*Avis aux Mères* à qui il doit servir de supplément. A Paris ce 24 Janvier 1772. GARDANE.



RESUME

une telle idée du bonheur, c'est  
à exposer à beaucoup de dangers  
auxquels il est rare qu'on puisse  
échapper.

FIN

Paris, le 10 Mars 1789.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le  
Comte, un Mémoire adressé pour  
lui : C'est un ouvrage de la  
main de l'auteur, et cet ouvrage m'a  
paru digne de son nom. Je l'ai  
donc lu avec plaisir. A Paris ce 10  
Mars 1789.

Il est digne de son nom. Je l'ai  
donc lu avec plaisir. A Paris ce 10  
Mars 1789.



---

## APPROBATION.

**J'**AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Ouvrage intitulé : *Avis aux Mères qui veulent nourrir*, &c. Cet ouvrage est un présent fait à l'humanité. Les avis qu'il renferme sont ceux de la nature : c'est rendre un service essentiel au Public que d'en permettre l'impression. A Paris, ce 12 Janvier 1770.

GARDANE.

---

## PRIVILEGE DU ROI.

**L**OUIS, par la grace de DIEU, Roi de France & de Navarre : A Nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT, notre amée la Dame LE REBOURS Nous a fait exposer qu'elle désireroit faire réimprimer & donner au Public un ouvrage de sa composition, qui a pour titre : *Avis aux Mères qui veulent nourrir leurs Enfans*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant



le tems de six années consécutives , à compter du jour de la date des présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs , Libraires , & autres personnes de quelques qualités & conditions qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer , ou faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter , ni contrefaire ledit ouvrage , ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être , sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante ou de ceux qui auront droit d'elle , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , & l'autre tiers à ladite Exposante , ou à celui qui aura droit d'elle , & de tous dépens , dommages & intérêts , A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en beau papier & beaux caractères , conformément aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq , à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente , le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage , sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Présentes ; DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ladite Exposante & ses ayans causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin dudit ouvrage , soit tenue pour dûement signifiée ,



& qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés  
& féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée  
comme à l'original. COMMANDONS au premier no-  
tre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour  
l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires,  
sans demander autre permission, & nonobstant cla-  
meur de haro, charte normande & lettres à ce con-  
traites; Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le  
vingt-un Mars, l'an de grace mil sept cent soi-  
xante-dix, & de notre Règne le cinquante-cin-  
quième.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XVII de la Chambre  
Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de  
Paris, n°. 1001, folio 152, conformément au Ré-  
glement de 1723, qui fait défenses, art. 41, à toutes  
personnes de quelque qualité & condition qu'elles  
soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de  
vendre, debiter, faire afficher aucuns Livres pour  
les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les  
Auteurs au autrement, & à la charge de fournir à  
la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par  
l'article 108 du même Règlement. A Paris, ce 21  
Avril 1770.*

BRIASSON, Syndic.

*J'ai cédé & transporté le présent Privilège à M.  
Pierre François Didot, le jeune, pour en jouir en  
mon lieu & place, suivant les conventions faites en-  
tre nous.*

*A Paris, ce 9 Avril 1770, ANEL LE REBOURS.*



1. *Chrysomelidae*  
 2. *Chrysomelidae*  
 3. *Chrysomelidae*  
 4. *Chrysomelidae*  
 5. *Chrysomelidae*  
 6. *Chrysomelidae*  
 7. *Chrysomelidae*  
 8. *Chrysomelidae*  
 9. *Chrysomelidae*  
 10. *Chrysomelidae*  
 11. *Chrysomelidae*  
 12. *Chrysomelidae*  
 13. *Chrysomelidae*  
 14. *Chrysomelidae*  
 15. *Chrysomelidae*  
 16. *Chrysomelidae*  
 17. *Chrysomelidae*  
 18. *Chrysomelidae*  
 19. *Chrysomelidae*  
 20. *Chrysomelidae*  
 21. *Chrysomelidae*  
 22. *Chrysomelidae*  
 23. *Chrysomelidae*  
 24. *Chrysomelidae*  
 25. *Chrysomelidae*  
 26. *Chrysomelidae*  
 27. *Chrysomelidae*  
 28. *Chrysomelidae*  
 29. *Chrysomelidae*  
 30. *Chrysomelidae*  
 31. *Chrysomelidae*  
 32. *Chrysomelidae*  
 33. *Chrysomelidae*  
 34. *Chrysomelidae*  
 35. *Chrysomelidae*  
 36. *Chrysomelidae*  
 37. *Chrysomelidae*  
 38. *Chrysomelidae*  
 39. *Chrysomelidae*  
 40. *Chrysomelidae*  
 41. *Chrysomelidae*  
 42. *Chrysomelidae*  
 43. *Chrysomelidae*  
 44. *Chrysomelidae*  
 45. *Chrysomelidae*  
 46. *Chrysomelidae*  
 47. *Chrysomelidae*  
 48. *Chrysomelidae*  
 49. *Chrysomelidae*  
 50. *Chrysomelidae*  
 51. *Chrysomelidae*  
 52. *Chrysomelidae*  
 53. *Chrysomelidae*  
 54. *Chrysomelidae*  
 55. *Chrysomelidae*  
 56. *Chrysomelidae*  
 57. *Chrysomelidae*  
 58. *Chrysomelidae*  
 59. *Chrysomelidae*  
 60. *Chrysomelidae*  
 61. *Chrysomelidae*  
 62. *Chrysomelidae*  
 63. *Chrysomelidae*  
 64. *Chrysomelidae*  
 65. *Chrysomelidae*  
 66. *Chrysomelidae*  
 67. *Chrysomelidae*  
 68. *Chrysomelidae*  
 69. *Chrysomelidae*  
 70. *Chrysomelidae*  
 71. *Chrysomelidae*  
 72. *Chrysomelidae*  
 73. *Chrysomelidae*  
 74. *Chrysomelidae*  
 75. *Chrysomelidae*  
 76. *Chrysomelidae*  
 77. *Chrysomelidae*  
 78. *Chrysomelidae*  
 79. *Chrysomelidae*  
 80. *Chrysomelidae*  
 81. *Chrysomelidae*  
 82. *Chrysomelidae*  
 83. *Chrysomelidae*  
 84. *Chrysomelidae*  
 85. *Chrysomelidae*  
 86. *Chrysomelidae*  
 87. *Chrysomelidae*  
 88. *Chrysomelidae*  
 89. *Chrysomelidae*  
 90. *Chrysomelidae*  
 91. *Chrysomelidae*  
 92. *Chrysomelidae*  
 93. *Chrysomelidae*  
 94. *Chrysomelidae*  
 95. *Chrysomelidae*  
 96. *Chrysomelidae*  
 97. *Chrysomelidae*  
 98. *Chrysomelidae*  
 99. *Chrysomelidae*  
 100. *Chrysomelidae*















